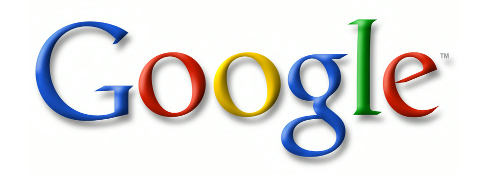
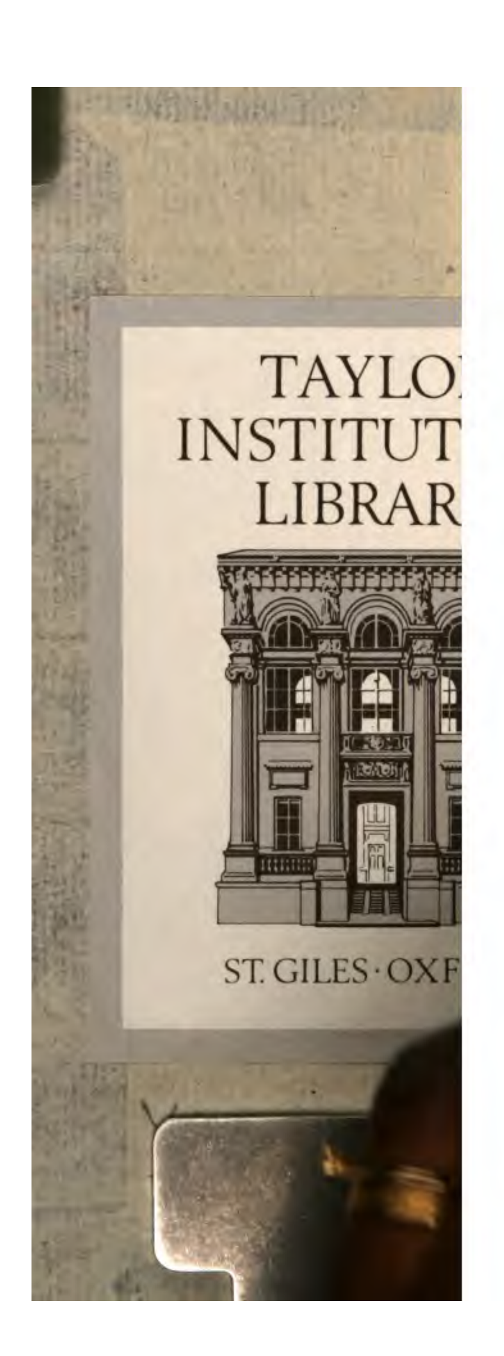





TAYLO
INSTITUT
LIBRAR
ST. GILES · OXF



ÉPREUVES

D U

SENTIMENT.

TOME SIXIEME.

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME SIXIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.


ST. GILES · OX



ÉPREUVES
DU
SENTIMENT.

TOME SIXIEME.

ÉPREUVES

DU

SENTIMENT.

TOME SIXIEME.



ÉPREUVES

DU

SENTIMENT.

TOME SIXIEME.

Ce genre d'amour-propre pouvoit entrer dans la classe des satisfactions intérieures qu'il étoit permis à Germeuil de goûter ; il se lie avec un homme qui annonçoit ce qu'on desire dans un ami auquel on veut se livrer sans réserve ; Blinval réunissoit à la plus belle figure, un esprit fin & délicat ; nourri dans la grande société, il en avoit toutes les graces ; tout respiroit en lui cet air de noblesse qu'on ne sauroit exprimer, & qui se fait sentir avec tant de force & d'intérêt ; les moindres expressions qui lui échappoient, portoient avec elles le charme du sentiment. Cette magie si puissante se répandoit, en quelque sorte, sur tout ce qui l'entouroit : mais que ces heureuses apparences étoient trompeuses & perfides ! Blinval cachoit sous cet extérieur séduisant, une ame infectée de tous les poisons. Son unique objet étoit de *jouir* ; de cette source corrompue, découloient tous ses principes ; il avoit dissipé sa fortune par de folles dépenses ; il s'agissoit de réparer ses pertes : les moyens lui paroissoient légitimes, s'ils lui procuroient des ressources ; il ne croyoit qu'au plaisir : aussi mettoit-il au rang des pré-

jugés, les vérités les plus respectables & les mieux établies : mais cette façon de penser si monstrueuse, si criminelle, il ne la déceloit qu'avec beaucoup de précaution, & à l'amitié la plus intime : c'étoit son secret, & Blinval se gardoit de l'indiscrétion ; il pensoit sur-tout que le monde étant un théâtre, il falloit s'amuser à y jouer tous les rôles, & à y prendre tous les masques ; il joignoit à ses talents pernicieux, l'art du flatteur le plus souple & le plus adroit ; à peine entroit-il dans un cercle, qu'il étudioit avec opiniâtreté, le foible des individus qui le composoient, & il ne l'avoit pas saisi, qu'il en tiroit avantage. Germeuil lui avoit paru un instrument utile à ses vues : il possédoit des richesses : mais l'opulence n'étouffoit point en lui l'honnêteté ; il osoit avoir des mœurs, une ame dirigée vers le bien ; il falloit donc corrompre son cœur, pour l'amener à ce degré d'égarement qui ne permet plus de réfléchir ; c'étoit par l'attrait du plaisir qu'on se proposoit de l'attirer dans le piege. La victoire ne sembloit pas facile à remporter : l'époux d'Adélaïde avoit passé cet âge fougueux, exposé aux orages

des passions; il étoit affermi dans une conduite sage, que l'habitude même fortifioit. Il est vrai que Germeuil avoit un fond extrême de sensibilité : ce principe des vertus attaqué par les artifices de la séduction, souvent se dénature & nous entraîne dans le désordre, & les suites funestes des vices : ce fut sur cette base que le plus détestable des hommes, assit, pour ainsi dire, l'édifice de sa méchanceté.

Il s'étoit fait une étude sérieuse de plaire à Germeuil, & de se rendre tellement nécessaire à son bonheur, que celui-ci ne pouvoit plus être un instant privé de sa société. Blinval avoit d'abord eu quelques projets sur Adélaïde; son dessein auroit été de perdre à la fois le mari & la femme. Comme il ne se laissoit jamais aveugler par la vanité, ni par ses goûts, toujours maître de lui-même, il calculoit jusqu'à ses moindres démarches; il s'étoit apperçu que tous ses fils se romproient, & qu'il ne viendroit point à bout de triompher d'Adélaïde; il s'étoit donc prudemment retiré, sans que l'épouse de Germeuil eût la certitude que le scélérat méditoit sa perte : une ame

nourrie dans la vertu, croit difficilement au crime; d'ailleurs, notre façon peu circonſpecte de vivre avec un ſexe aimable, fait rejetter ſur l'indécente liberté que nous accorde un ton condamnable de galanterie, la hardieſſe de riſquer ce qu'on appelle une *déclaration*. Blinval, convaincu que ſes ruſes manqueroient de ce côté, avoit pris une route oppoſée; il faiſoit ſans ceſſe l'éloge de ces femmes qui pouſſent la ſageſſe juſqu'à la pruderie; Adélaïde ſe reprochoit quelquefois en ſecret, de s'être abandonnée à des ſoupçons trop légérement fondés; elle ſembloit même demander pardon à Blinval de ſon erreur, en lui prodiguant les témoignages de l'eſtime & de la confiance; elle s'applaudiſſoit que le Ciel eût donné à ſon époux, un ami auſſi digne de ſon attachement; l'impoſteur recevoit modeſtement les louanges & les égards dus à l'homme vertueux, tandis qu'il rioit au fond du cœur de la crédulité d'Adélaïde, & qu'il s'apprêtoit à l'en punir.

Germeuil avoit un goût décidé pour ces converſations métaphyſiques, l'abus de l'art de raiſonner, qui ne ſervent

qu'à embrouiller les idées, au-lieu d'y porter l'ordre & la clarté, & dont le résultat n'est presque toujours qu'une incertitude qui nous conduit à l'absolu pyrronisme : Blinval avoit pénétré le travers de Germeuil, & il s'étoit bien promis d'en recueillir quelque fruit; il avoit soin de le ramener incessamment sur des entretiens de cette espece. Le hasard engage l'un & l'autre dans une sorte de discussion sur le plaisir; on veut approfondir sa nature, l'analyser; on va entendre l'adroit corrupteur; c'est ici qu'il déploye tous les ressorts d'un génie de perdition : — Le plaisir, mon ami, est l'unique mobile, l'ame universelle, si l'on peut parler ainsi, de tous les êtres; jettons un coup d'œil sur cette chaîne immense de créatures qui nous environnent : qui les agite ? qui les attire ? qui les rassemble ? si ce n'est l'attrait du plaisir. Gardons-nous de confondre la sensation & le sentiment; celui-ci n'est souvent qu'une impression factice, un mensonge ingénieux de l'esprit & de l'usage, & l'autre est une émanation directe, la voix même de la nature; il faut que cet appétit de volupté nous soit bien propre, puis-

qu'il nous domine, & souvent nous révolte contre ces tyrans si farouches, si impérieux, contre cette multitude de préjugés, dont le joug nous écrase; le seul sacrifice qu'on puisse accorder aux loix de la société, est ce qu'on appelle la bienséance, l'art de prendre un masque ressemblant à l'espece de physionomie générale qu'on est convenu d'emprunter; avec cette sage précaution, vous satisfaites également, & à vos devoirs & à vos plaisirs... Comment! interrompoit Germeuil, vous pensez que le sentiment n'est pas une jouissance véritable? Pour moi, j'éprouve une émotion bien douce, quand je puis soulager un infortuné, lorsque je me dis que je n'ai aucun reproche à me faire, que j'observe mes serments, que je remplis mes obligations, que je n'ai point manqué de fidélité à mon épouse, que je ne donnerai aucun mauvais exemple à ma famille, & que j'assurerai sa conservation & sa félicité... — Tout cela, mon ami, interrogez-vous bien, c'est de l'orgueil tout pur. Les sens ne sont pour rien dans ces prétendues satisfactions; & je vous l'ai dit, les sens

ſont les premiers interpretes, les miniſtres fideles de la nature : par exemple, il n'y a point de comparaiſon entre le charme qui ſuit le bonheur de plaire à une jolie femme, & toutes ces ſatisfactions romaneſques dont vous vous applaudiſſez ? Germeuil, on ne m'en impoſe point ; Adélaïde, quelqu'aimable qu'elle ſoit, ne peut plus vous offrir le piquant des attraits, celui de la nouveauté ; ſoyez de bonne foi : votre femme vous inſpire-t-elle aujourd'hui cette ivreſſe, cette impatience, cette ardeur, le partage des premiers jours ? — Il eſt vrai, parce que je ne veux tromper ni vous, ni moi-même, que j'ai peut-être moins de tranſports, que mes deſirs ſont moins brûlants : mais quelle félicité plus douce, plus durable a ſuccédé à ce tumulte aveugle des ſens ! J'adore dans ma femme, ma plus chere amie, une créature intéreſſante qui a étendu mon exiſtence & l'a perpétuée, qui m'a donné des enfants dont les traits, les vertus ſont les nôtres. Quelle volupté approche de l'union de deux ames qui ſe communiquent juſqu'à leurs moindres ſentiments ! que la confiance a des douceurs inexprimables ! ne former

qu'un même esprit, qu'un seul cœur, n'avoir qu'une seule volonté, confondre ses plaisirs, ses peines, jusqu'à ses larmes; se plaindre, se consoler réciproquement, exister enfin l'un par l'autre, & l'un pour l'autre : voilà le bonheur dont jouissent deux époux bien unis, &... c'est le mien; Blinval, j'en goûte la douceur. — Vous avez de l'esprit, Germeuil, & vous ne me comprenez pas! Qui vous empêche de vous remplir de cette félicité, dont vous me faites une peinture si merveilleuse? sans contredit, je la crois faite pour le cœur d'un honnête homme : mais n'y a-t-il pas moyen d'élargir la sphere étroite de vos plaisirs? quand vous ne seriez point fidele comme un roman, croyez-vous que votre plan de bonheur y perdroit? l'homme, mon ami, est né pour la variété : toujours le même mêts, le même spectacle, la même impression, cela fatigue à la longue, & de l'uniformité à l'ennui & au dégoût, vous devez le savoir, il n'y a qu'un pas. Qui vous dit que les charmes d'Adélaïde n'augmenteroient point à vos yeux, si vous descendiez un peu de cette morgue de sagesse si austere? Ger-

meuil, vous auriez été un mauvais Musulman : soyez assuré qu'un serrail a bien ses avantages : malheureux jardinier ! tu n'adoptes qu'une plante ! il me faut à moi, c'est-à-dire à tout homme qui réfléchit, un parterre rempli de diverses fleurs. Eh ! le papillon n'est pas un modele à rejetter ; voilà le maître du vrai philosophe ! quelle manie de vouloir donner un démenti à la nature ? est-ce elle qui a imaginé l'ennuyeux hymen ?

Ces conversations pernicieuses où les plus affreux principes se cachoient sous la plaisanterie, n'étoient que trop répétées. Il n'y avoit pas de moment où Blinval ne s'attachât à faire couler ses poisons dans une ame que la franchise & la confiance exposoient davantage à la malignité du venin, & il savoit employer tant d'artifices ! c'étoit un Prothée qui se multiplioit sous toutes les formes. Nous avons observé que Germeuil jouissoit d'un bien honnête, que son corrupteur avoit dissipé sa fortune, qu'il lui falloit une victime, qu'il la cherchoit, & ce n'est que par les passions qu'on se rend maître des hommes. Germeuil vertueux ne pouvoit

être que de peu d'utilité au ſcélérat, qui vouloit l'immoler à ſes intérêts; il étoit donc néceſſaire de le dénaturer, de le pervertir : l'adroit Blinval va tendre ſes filets : ſa proie ne lui échappera point; il en a donné ſa parole à une complice digne de lui être aſſociée, & dont nous ne ſaurions nous diſpenſer d'eſquiſſer le tableau.

Madame de Cérignan étoit une très-jeune veuve, qui avoit reçu de la nature tous les genres de ſéduction, d'autant plus aſſurée de réuſſir, que la candeur même paroiſſoit ſe déployer ſur ſon front; deux grands yeux noirs inſtruits dans les jeux divers de la coquetterie, étoient les premiers enchantements qu'elle faiſoit valoir : elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante, une bouche où le charme de la volupté reſpiroit, des cheveux, dont le blond cendré s'uniſſoit à l'éclat de ſon teint, un ſon de voix qui portoit le dernier trait de la magie, juſqu'au fond du cœur, tous ces agréments qui ne peuvent ſe repréſenter, & qui ſe font ſentir avec tant de force; elle prêtoit l'intérêt de l'amour aux expreſſions les plus indifférentes, affectant une ſenſibilité exquiſe

se, se plaignant toujours d'un *excellent* cœur qui étoit la source de ses malheurs & de ses peines, elle s'étoit liée à Monsieur de Cérignan par inclination, & lui avoit immolé un des plus riches partis du Royaume, & des mieux placés à la Cour; l'objet d'une préférence si éclatante, peu digne de ce sacrifice, avoit mal vécu avec sa femme : cependant elle pleuroit encore sa perte; surtout elle ne vouloit plus aimer : c'étoit un parti pris irrévocablement; elle convenoit pourtant que l'amour pouvoit seul contribuer au bonheur d'une ame aussi tendre qu'étoit la sienne : mais où trouver un cœur qui eût sa délicatesse, son désintéressement, son ardeur épurée? il n'y en avoit absolument aucun, aucun sur la terre, qui méritât de l'attacher; la nature lui devoit l'existence d'une créature faite exprès, comme, par exemple, de quelque Sylphe, qu'elle aimeroit pour le seul plaisir d'aimer; à ce prix, elle r'ouvriroit encore son ame à l'impression de la tendresse; un amant de cette sorte, nulle fortune, un désert qu'elle partageroit avec cet être privilégié, voilà quels étoient les rêves platoniques de Madame de Cérignan; il

faut ajouter à ces perfections, un esprit orné de toutes les lectures du jour, des talents agréables, l'art de jouer des instruments les plus à la mode, une espece de vocation décidée pour représenter dans la tragédie, des organes flexibles & *amoureux*, toutes les graces, tous ces détails si supérieurs à la beauté, & pour mettre le dernier trait à tant de charmes, l'âge de dix-neuf ans. La calomnie ne respectoit point cette enchanteresse; des bruits sourds s'étoient répandus qu'elle avoit eu quelque part à la mort de cet époux si regretté; c'étoit là précisément une des raisons qui lui rendoient le monde en horreur: aussi Madame de Cérignan s'apprêtoit-elle à le fuir; elle brûloit de s'ensevelir dans l'obscurité d'un cloître.

C'est à cette époque que Germeuil fait la connoissance de cette femme trop dangereuse. Il va à quelques lieues de Paris, accompagné de son ami Blinval, s'enfoncer dans un bois écarté, pour goûter avec l'amitié, le plaisir de la solitude; ces sortes d'endroits préparent l'ame à recevoir des impressions touchantes & profondes; la beauté n'est jamais plus redoutable, que lorsqu'elle

ſe montre dans ces lieux qu'embellit la ſimple nature ; le déſordre des forêts, la rêverie qu'inſpirent les ombrages, ſont autant de pieges pour la ſenſibilité. La fable, qui ſouvent eſt l'hiſtoire du cœur humain, tranſporte à la campagne, les conquêtes les plus intéreſſantes de l'Amour : Bacchus eût été moins frappé des attraits d'Ariadne, s'il ne l'avoit pas rencontrée dans un ſéjour iſolé & ſauvage, & ce fut dans le ſilence de la nuit & de la retraite, que Diane s'attendrit pour Endymion.

Germeuil & Blinval étoient revenus à ces entretiens, que le dernier faiſoit naître avec tant d'adreſſe ; on parloit du ſentiment, de tous les charmes d'un ſexe qui a tant d'avantages ſur le nôtre, & dont la victoire eſt preſque décidée. Germeuil apperçoit une jeune beauté... telle que les Poëtes nous peignent la Déeſſe des Graces & des Amours ; jamais en effet une femme n'avoit réuni plus d'attraits. Madame de Cérignan, car on doit bien s'attendre que c'étoit elle, & ne point mettre ſur le compte du haſard, une entrevue qui n'étoit que trop concertée ; Madame de Cérignan avoit ſu re-

lever ses appas par la parure la plus galante : elle étoit presque couchée sur un gazon émaillé de fleurs : on eût dit Flore au milieu de son empire ; une jambe déliée se laissoit appercevoir ; ses beaux cheveux échappés négligemment sur un cou d'une blancheur de neige, lui donnoient l'air de la nature même, qui, séduisante sans prétention, reçoit de nouveaux agréments du désordre de ses atours. La jeune veuve tenoit entre ses mains un livre, sur lequel s'écouloient quelques larmes ; elle sembloit ne pas faire attention aux personnes qui s'approchoient. Au premier mot que prononce Blinval, elle leve la tête, & le spectacle de la beauté se montre alors dans tout son éclat. Quel coup pour Germeuil ! un trait de feu plus rapide qu'un éclair, est entré dans son ame, & y a porté un trouble dont il a de la peine à revenir. Il faut, Madame, dit Blinval, que cette lecture soit bien intéressante ! mériteroit-elle des larmes si précieuses ? Sans doute, répond Madame de Cérignan, avec un son de voix qui augmente l'enchantement, il n'est pas possible que la malheureuse Princesse de Cleves ne fasse couler des

pleurs ; elle est si sensible, si tendre! son amour combat si fortement avec sa vertu! c'est une cruelle situation que d'être forcé de s'élever incessamment contre son propre cœur!

On poursuit la conversation ; Madame de Cérignan y fait briller cet esprit léger & délicat, qui ajoutoit au charme que produisoit sa beauté : elle n'avoit pas tardé à quitter son siege de gazon, & en se relevant, elle avoit développé la flexibilité d'une taille à la fois noble & élégante. Germeuil apprend qu'elle occupoit une maison de campagne dans le voisinage de la forêt; Blinval; en le présentant à Madame de Cérignan, s'étoit étendu sur la rare amitié qui les unissoit; elle les invite à la suivre dans le séjour qu'elle appelloit *sa chaumiere philosophique* : le temple étoit digne de la divinité; le goût, la volupté perfide s'y cachoient sous l'apparence de la simplicité la plus ingénue. Madame de Cérignan fit les honneurs de sa maison, avec cet air & ce ton aisé qui annoncent la connoissance du grand monde, & qui répandent l'agrément & l'intérêt sur les plus foibles détails : elle demandoit continuellement

tinuellement pardon, de recevoir si mal les personnes qui l'honoroient de leurs visites : mais elle se rejettoit sur son état de veuve, sur sa fortune bornée, sur-tout sur son extrême éloignement de la société ; c'étoit dans cet asyle solitaire qu'elle jouissoit de son ame peu faite pour le tourbillon de la ville. La premiere réflexion, disoit-elle, qui nous échappe, doit s'attacher à la connoissance de notre cœur ; je sens que le mien est d'une trempe tout-à-fait différente des autres ; il doit se garder des attachements : hélas ! qui sur la terre a mon excessive sensibilité ? c'est donc ici que je me suffis à moi-même, que je goûte le plaisir de m'interroger, de m'entretenir dans une mélancolie agréable, d'être indépendante, en un mot, de n'avoir point à craindre l'ingratitude & la perfidie, & de me livrer aux douces erreurs d'une imagination, que ma raison gouverne à son gré.

On retrouve dans cet entretien, ces phrases légeres & parasites que nos coquettes répetent les unes après les autres ; rien de plus dangereux qu'une femme qui s'applaudit toujours de sa délicatesse dans le sentiment, & de son aversion pour le monde.

Germeuil buvoit à long traits le filtre séducteur; aucun de ses mouvements n'étoit perdu pour Blinval; ils se retirent, & reprennent la route de Paris. Le faux ami entre dans des éclaircissements qui le conduisoient à son but: il y avoit quelques années qu'il connoissoit Madame de Cérignan, dont il respectoit la sagesse; il la voyoit peu; elle vivoit dans une espece de retraite; & puis des éloges sans nombre sur sa beauté, sur son esprit, sur sa vertu! c'étoit une femme unique; il falloit quand elle seroit de retour à Paris, se hâter de la lier avec Madame de Germeuil; cette société digne d'elle, lui procureroit une foule d'agréments.

L'époux saisit avidement la proposition; il n'est pas arrivé, qu'il ne cesse de parler à sa femme de sa nouvelle connoissance. Il est rare qu'une ame pure soit ouverte aux impressions de la jalousie: Adélaïde aimoit tant son mari & ses enfants! tout, hors ces objets, lui étoit si étranger dans le monde! Comment auroit-elle craint de ne pas inspirer à Germeuil des sentiments semblables? elle n'imaginoit point qu'il fût une autre

félicité que celle qui ſuit un mariage bien aſſorti ; une femme vertueuſe ſe fait des plaiſirs de ſes devoirs les plus difficiles ; les voluptés du cœur ſont, ſans contredit, les premieres, & quelle douce ivreſſe produit un amour dont il eſt permis à l'orgueil de s'applaudir, que nourriſſent la confiance, l'eſtime, la vérité, qui s'acroît avec le temps, & ſemble ſe renouveller pour être toujours plus pur, plus délicat, plus durable ! C'étoit ainſi qu'Adélaïde enviſageoit le nœud qui la lioit à Germeuil, & chaque jour reſſerroit cette chaîne fortunée. Il eſt vrai que ſon mari partageoit les douceurs de cette union ſi touchante : cependant, il commençoit à reſter moins de temps avec ſa famille ; en retournant dans ſon ſein, il faiſoit paroître moins de ſenſibilité ; toutes ces nuances légeres & imperceptibles pour Germeuil lui-même, n'échappoient point aux regards curieux & intéreſſés de Blinval ; Madame de Cérignan voyoit ſouvent Adélaïde. Celle-ci, qui voloit au-devant des deſirs de ſon époux, s'empreſſoit d'accueillir ſa nouvelle ſociété, quoique ſon penchant ne lui dît rien en ſa faveur. Les femmes ont un

talent singulier pour se deviner; Madame de Cérignan s'armoit en vain de toutes les ressources de son imposture: Adélaïde se sentoit repoussée à son approche; une espece d'instinct fermoit son cœur aux avances flatteuses que lui faisoit l'artificieuse coquette. Il seroit assez inutile de prévenir le lecteur que cette femme & Blinval étoient unis depuis long-temps par les mêmes goûts & les mêmes vices. Un grand homme nous a dit que les méchants ne sauroient être amis; lorsque la nécessité les rassemble, que leurs intérêts, loin de se nuire, se servent mutuellement, ils se lient par un nœud qui a peut-être toute la force de celui de l'amitié.

Blinval concertoit avec la perfide Cérignan, la perte du malheureux Germeuil; ils calculoient les moments où il tomberoit dans le précipice, & il y couroit; Adélaïde elle-même s'en est enfin apperçue; il falloit que le mal fît des progrès rapides. Je ne sais, lui dit-elle, un jour, si je m'abuse... mon ami, je commence par vous demander pardon de l'étrange aveu que je vais vous faire: mais je blesserois la confiance,

ſi je me retenois plus long-temps, & il n'eſt pas poſſible que la confiance ſoit ſéparée du véritable amour. Je déſirerois bien de me tromper : encore une fois, pardonnez, Germeuil, à ce qui va m'échapper : cela me paroît le comble de l'égarement : j'appréhende de vous devenir moins chere ; vous ne me parlez plus avec ce même attendriſſement qu'un mot, un ſeul regard de vous, me fait éprouver ; quand vos enfants volent dans vos bras, vous ne les ſerrez point avec les tranſports que je vous ai vus ; quelquefois, & je l'ai obſervé avec peine, leurs careſſes vous importunent... cher ami ! un ſentiment de moins pour nous, eſt le commencement de notre malheur ; votre famille... nous vous adorons, Germeuil ; accuſez l'excès de ma ſenſibilité : je le répete : j'avoue que je ſuis injuſte, coupable... des pleurs ſont prêt à vous échapper ! ah ! cher époux, je me jette à tes pieds ; j'y rougis de mon erreur, de mes ſoupçons odieux : mais, hélas ! ton amour eſt tout pour nous, & nous ne nous accoutumerions point à cette perte.

Madame de Germeuil étoit tombée

aux genoux de son mari, qui s'empresse de la relever, & lui dit en l'embrassant, & en répandant quelques larmes : Non, Adélaïde, non, tu n'auras rien à craindre de Germeuil; ton époux sera toujours ton amant; (il court à ses enfants, & en les pressant contre son sein) ces innocentes créatures me rappelleront sans cesse ce que je leur dois, ce que je dois à leur mere, à ma meilléure amie; va... j'épierai mon cœur; & si j'y surprenois le moindre sentiment... il n'est pas possible... ils seront tous pour mon Adélaïde & ma chere famille.

Germeuil prononce ces derniers mots avec un trouble qui ne déceloit que trop l'agitation de son ame; il ne tarde pas à se retirer dans son cabinet, impatient de saisir l'occasion de se trouver seul : le hasard la lui a procurée : il ferme sa porte avec précaution, & vient s'asseoir auprès d'une table. Là, pour la premiere fois, il cherche à descendre dans son cœur; il s'interroge avec cette franchise, l'arme la plus sûre pour combattre une passion naissante; il frémit de voir jusqu'à quel point il s'est engagé : il est sur les bords de l'a-

byme, & il en contemple toute la profondeur: — J'ai donc des reproches à me faire! quoi! mon amour pour ma femme, pour mes enfants s'affoibliroit! une autre prendroit de l'empire sur mon cœur! Madame de Cérignan... je l'aimerois! je l'aimerois!... eh! ne puis-je goûter du plaisir à la voir, à l'entendre, m'amuser des graces de son esprit, rendre justice à ses agréments, lui accorder de l'estime, la rechercher, me livrer, en un mot, aux douceurs de sa société, sans manquer à mon devoir? ah! Germeuil, Germeuil! peux-tu bien te le dissimuler? tu n'es plus le même, non, tu n'es plus le même! tremble, redoute ce penchant qui t'entraîne vers cette femme... Je ne jouis plus du calme de la vertu! est-il bien vrai? C'est un indice assuré que je commence à devenir coupable; n'en doutons point. (Il se leve avec impétuosité.) Mon parti est pris. Ne nous familiarisons point avec le danger, je le fuirai. Il ne faut plus caresser cette mollesse qui me perdroit; armons-nous de courage; élevons-nous contre nous-même; tranchons avec une inflexibilité que rien ne puisse ébranler, ces liens sur lesquels

je m'aveugle : ô Ciel ! bientôt ils m'enchaîneroient ! Défendons-nous tout ce qui pourroit m'entretenir de Madame de Cérignan, me la rappeller ; c'eſt un ſacrifice, aſſurément : mais il eſt néceſſaire à mon repos, à ma vertu, oui, à ma vertu ; un honnête homme n'eſt pas plus diſpenſé qu'une femme, des ſerments de conſtance & de fidélité ; la Religion, l'honneur l'y engagent avec la même force ; & quand tous ces motifs ne m'arrêteroient point, n'ai-je pas juré un amour éternel à Adélaïde ? n'en eſt-elle plus digne ? n'a-t-elle plus ces charmes, ces ſentiments qui m'ont captivé pour la vie ? n'eſt-elle pas la mere de ces enfants qui me ſont ſi chers ? que diroient-ils, un jour, s'ils apprenoient que j'ai cauſé du chagrin à la plus eſtimable, à la plus adorable femme ? quel exemple ſeroit devant leurs yeux ? ſerois-je pere ? ſerois-je époux ? il eſt inutile d'héſiter : je vais voir Blinval, oui, je vais le voir, lui ouvrir mon cœur : il eſt mon ami.

Blinval entre ſur ces entrefaites ; il trouve Germeuil troublé, accablé de ſon embarras : — Qu'avez-vous ? votre état m'allarme ! — Il m'inquiete moi-

même. Je puis épancher en liberté mon ame dans la vôtre; nous sommes seuls; personne ne nous entend; eh bien! ce désordre où vous me voyez a une cause... qui vous étonnera; je me suis examiné, Blinval: il y a trop long-temps que je me fais illusion... Madame de Cérignan... — Achevez: Madame de Cérignan... — Mon ami, elle est trop aimable, elle est trop aimable; je ne connois d'autre moyen pour m'arracher aux peines, disons plus, à l'égarement condamnable qui m'attend, je ne connois d'autre moyen que de fuir. — Que dites-vous? — Oui, de rompre toute liaison avec votre amie, d'éviter jusqu'aux traces du moindre souvenir; il m'en coûtera sans doute: mais l'honnêteté, le bonheur de mon épouse, de ma famille, le mien l'exigent; chargez-vous donc, Blinval, d'imaginer quelque prétexte pour empêcher Madame de Cérignan de voir mon épouse, & moi-même... — Ecoutez, Germeuil. Ces sortes de ruptures demandent à être traitées avec des ménagements; vous êtes comptable à la société de vos démarches. Voici ce que nous ferons: nous employerons de l'adresse & du

temps; insensiblement nous écarterons de votre épouse, de vous-même, puisque vous le voulez, cet objet si redoutable! Il est bien singulier que vous ne puissiez voir une femme charmante, sans en tomber subitement amoureux! Madame de Cérignan vous a-t-elle laissé entrevoir quelques indices d'un attachement qui passe les bornes de l'honnêteté? — Je ne dis pas cela : mais, Blinval, l'amitié avec une femme aussi séduisante, peut aisément prendre, sans qu'on s'en apperçoive, les transports, l'aveuglement de l'amour... mon ami, je ne me pardonnerois point une faute semblable; j'aime mon épouse, mes enfants, & je ne dois... je ne veux aimer qu'eux. Vous voyez ma franchise, vous n'êtes pas fait pour en abuser. C'est à votre probité & à vos lumieres que je me remets entiérement.

Blinval reçut cet aveu avec joie : il vit que le cœur de Germeuil s'ouvroit à une passion décidée que, grace à ses soins & à sa perfidie, il lui feroit bientôt impossible de surmonter ce penchant qui l'emporteroit. Sa malheureuse victime, en effet, se soumit à toutes ses volontés, & adopta ses arrange-

ments : il fut arrêté qu'on ameneroit Madame de Cérignan à multiplier moins ses visites. Elle ne manqua point d'être informée par son complice, de son triomphe & de ses progrès ; elle a conçu aussi-tôt le dessein de précipiter le moment qui entraîneroit la ruine de Germeuil ; c'est ici que tous les ressorts de l'art de séduire, ou plutôt les secrets de la magie la plus malfaisante vont se développer.

La veuve, depuis quelque temps, affectoit un état de langueur dont sa beauté empruntoit plus de pouvoir ; il se mêloit à ses charmes une teinte de mélancolie, qui lui prêtoit un nouveau degré d'intérêt ; la pitié qu'excite une jolie femme, est peut-être le trait le plus perçant de l'amour. Germeuil croyoit satisfaire à l'humanité, à la compassion, aux bons procédés, en témoignant, chaque jour, plus de complaisance & d'attachement. Il se fait, un soir, annoncer : il surprend Madame de Cérignant tenant une lettre à la main : tout-à-coup elle la déchire en morceaux ; cette action ne fut pas indifférente à Germeuil ; ensuite elle ordonne à ses domestiques de se retirer. — Ce mou-

vement de vivacité, Monsieur, vous aura surpris? .. Quel aveu vais-je vous faire? est-ce que mon trouble ne s'exprime point assez? .. je vous écrivois. — A moi, Madame! — A vous-même... Il y avoit de la légéreté & même un défaut de bienséance dans cette démarche; on est toujours à temps de se corriger: aussi vous avez vu avec quelle promptitude je me suis fait justice. Je ne sais comment la tête m'avoit tourné à ce point; Monsieur de Germeuil... je mérite que vous me plaigniez.

Elle n'a pas achevé cette derniere parole, qu'il lui échappe des larmes qu'elle sembloit vouloir retenir. — O Dieu! Madame! vous pleurez! — Hélas! Monsieur! c'est bien peu que ces marques de douleur! je n'envisage point le terme de ma misérable destinée! faut-il que je vous aye connu? ah! Blinval! Blinval! elle se tait à ces mots, puis reprenant la conversation: Monsieur de Germeuil, absolument, absolument nous devons l'un & l'autre renoncer à nous voir. Vous êtes marié: moi, je prétends ne pas démentir mon systême de tranquillité: la vertu ne se garantit des attaques qu'en s'y dérobant.

Germeuil demeure immobile ; il éprouve dans tous ses sens, un bouleversement inconcevable ; il ne sait à quel sentiment s'arrêter ; il regardoit Madame de Cérignan qui jouissoit de son embarras. Il ne savoit s'il se retireroit, ou s'il presseroit une explication, qui se faisoit déja assez entendre. Oui, Monsieur, reprend l'adroite enchanteresse, une femme vertueuse ne doit pas se cacher sa foiblesse & le danger; c'est en se jugeant avec sincérité, qu'elle échappe au péril, & j'ai une si haute idée de votre probité, que je ne rougis point de vous montrer ma situation ; vous en voyez le fruit : je m'éteins insensiblement ;... la mort mettra fin à un état aussi affreux, il faut l'espérer : c'est donc votre appui que je réclame ; aidez-moi à triompher d'un malheureux penchant : c'est vous en dire assez; votre femme m'est chere ; je connois vos devoirs & les miens ; tous deux nous devons nous éviter ; vous comprenez ce que je pouvois vous écrire à ce sujet.

Blinval qui ne se faisoit point annoncer chez la veuve, entre, comme s'il n'eût pas été attendu ; il feint d'être

frappé du spectacle auquel assurément il devoit être préparé ; Madame de Cérignan étoit dans le désordre de la douleur; Germeuil paroissoit en proie à une multitude d'assauts divers; Blinval exprime son étonnement; celle-ci garde un profond silence; tout-à-coup elle s'écrie : Vous arrivez à propos; vous êtes notre ami commun : prononcez sur ce que nous devons faire : vous savez que je me suis proposé d'être la maîtresse de mon cœur ; j'ai, en quelque sorte, fait vœu d'indifférence ; j'ai saisi dans mon ame des sentiments qui contrarioient mon systême ; je me suis surprise m'aveuglant sur une espece d'inclination qui me meneroit plus loin que l'amitié, &... Monsieur en est l'objet. Germeuil parle à son tour ; il avoue que Madame de Cérignan lui a inspiré un penchant qui, tous les jours, augmente ; je sens, ajoute-t-il, que nous devrions écouter la raison, rompre un commerce... qu'ai-je dit, Madame ? ce seroit à moi à vous donner l'exemple : mais il m'est impossible, il m'est impossible... que j'expire cent fois plutôt à vos yeux ! jamais je ne pourrois me résoudre à me priver de votre societé.

M'interdire votre présence, vos entretiens si remplis d'agrément, d'intérêt ! vivre séparée de Madame de Cérignan ! soyons amis... puisqu'il nous est défendu d'être amants ! — A merveille, interrompt le scélérat Blinval ! la condition ne sauroit se refuser ; cœurs sensibles, ne vous quittez point ; vous êtes faits l'un pour l'autre ; rejettez-vous sur l'amitié : elle a bien ses douceurs comme l'amour ; je vous réponds de votre docilité à observer les limites ; c'est moi qui veillerai pour vous sur la nature de vos sentiments ; si je vous trouve le moindre soupçon d'une passion, qu'il est de votre devoir de combattre & d'étouffer dans sa naissance, sur le champ je vous sépare, & pour toujours ; mais encore une fois, je serai votre caution. Il faut que mon ami reste fidele à sa femme, qui est charmante ; & vous, Madame, vous êtes une philosophe qui saurez embellir l'amitié, sans avoir rien à vous reprocher ; Germeuil n'est point libre : mais ce n'est pas un crime de vous accorder un pur hommage ; son épouse ne peut empêcher que vous ne réunissiez tous les attraits ; il y auroit aussi de l'injustice

à ne pas sentir tout ce que vous valez. Vous vous verrez donc comme à l'ordinaire; vous demeurerez amis, & personne n'aura lieu de se plaindre d'une société si désintéressée.

On doit croire que le foible Germeuil reçut sans résistance les loix qui lui furent imposées : il sembloit être d'intelligence avec ses corrupteurs, pour les aider à le tromper. Il ne voulut plus repousser le bandeau dont ses yeux se couvroient; il marchoit à grands pas à sa perte; l'amour se découvroit dans toute sa violence : il quittoit le masque de l'amitié. C'en étoit fait! le tendre époux, le bon pere, tous les jours, perdoient de ces sentiments que suivent l'innocence, l'estime de soi-même, le calme de l'ame, biens précieux, qui, une fois ravis, ne peuvent nous être rendus; l'humeur de Germeuil s'aigrissoit : il n'avoit plus cette douceur de caractere, qui répand tant de charmes sur un engagement qu'avouent la Religion & la vertu; il devenoit rêveur, sombre, chagrin; il ne recherchoit plus les touchantes caresses de sa femme & de ses enfants; ces derniers ne l'intéressoient plus par leurs amusements fo-

lâtres; enfin, à chaque inſtant, Germeuil ſe montroit plus méconnoiſſable.

L'honnête Adélaïde ne s'appercevoit que trop de ce changement: mais elle craignoit d'affliger ſon mari, en laiſſant échapper la plus foible plainte: elle oppoſoit à ces nuages une ſérénité inaltérable, & c'étoit par des témoignages toujours plus vifs d'une pure tendreſſe, qu'elle combattoit les procédés peu délicats, & les duretés mêmes de ſon époux. Vous voudriez, diſoit-elle à une de ſes amies qui taxoit ſa conduite de foibleſſe, vous voudriez, s'il s'étoit égaré, que je rappellaſſe mon mari par des reproches & des éclats? Germeuil eſt vertueux; tôt ou tard il reviendra à ſes devoirs, à ſa famille: nous l'aimons tant! Je ſuppoſe qu'il ait cédé à quelques erreurs: je ne ſaurois le croire; & puis, ma chere amie, il eſt difficile de ſe réſoudre à déplaire à ce qu'on aime. Germeuil changeroit, qu'il me ſeroit toujours cher, contente de pleurer en ſecret, je ne lui montrerois que mon amour. Soyez-en perſuadée: la plupart des femmes rameneroient leurs maris, ſi elles ne ſe laſſoient pas de leur oppoſer la douceur; c'eſt l'arme

la plus sûre qu'ait notre sexe pour se défendre contre la tyrannie des hommes. Mes enfants auront mes intentions, ma tendresse pour leur pere ; nous en triompherons ; il reviendra, il restera dans notre sein ; ... mais je le redis : Germeuil ne sauroit être coupable ; c'est moi qui serois criminelle, si je m'abandonnois à des soupçons injurieux. Hélas ! où trouveroit-il un cœur plus tendre, plus reconnoissant que le mien ? & les baisers de ses enfants, pourroit-il n'en plus sentir le charme ? nous essuyons les désagréments d'un procès : voilà peut-être ce qui altere l'humeur de Germeuil ; notre amour invincible dissipera toutes ces craintes.

L'époux d'Adélaïde rentre le front plus ténébreux encore qu'à l'ordinaire ; il détourne ses regards avec une espece de frémissement, les tient ensuite baissés vers la terre ; sa femme veut approcher : il semble la redouter & la fuir ; tout décele en lui une conscience agitée ; son épouse lui témoigne ses allarmes sur cette révolution dont elle n'ose lui demander le sujet : il garde un morne silence, ou s'il le rompt, c'est pour s'abandonner à des expressions brusques

& pleines d'aigreur. Adélaïde ne sauroit contenir plus long-temps le soulevement d'une ame sensible : elle fond en larmes, & vient se jetter dans les bras de Germeuil qui la repousse, & paroît reculer, comme pour se dérober à ses caresses : — Cher époux ! est-ce ainsi que vous payez tant d'amour, s'écrie-t-elle, en redoublant ses pleurs ? eh ! quel crime ai-je commis ? de grace ! apprenez-moi... — Retirez-vous, Madame, retirez-vous ; ah ! ce n'est pas... c'est moi qui mérite des reproches ; (Germeuil prononce ces derniers mots à voix basse) laissez-moi ! je voudrois... être enseveli au centre de la terre. — Quoi, Germeuil ! vous éprouvez des peines, & vous me refusez la douceur de les partager ! quel fardeau pese sur votre cœur ? soulagez-vous, épanchez vos chagrins dans le sein de votre plus fidelle amie ; Germeuil, Germeuil ! personne ne vous aime comme je vous aime : je vous le jure avec cette sincérité, que vous m'avez toujours connue, elle ne s'est jamais démentie ; oui, je vous adore... — Grand Dieu ! Adélaïde... qu'entends-je ? ne me parlez point de tendresse ; dites que j'ai votre

indifférence, votre haine. — Ma haine, Germeuil! & quand je voudrois vous haïr, feroit-il en mon pouvoir feulement de feindre un fentiment fi affreux? mon ami, vous me réduiriez à la plus horrible indigence, vous m'arracheriez la vie, que je baiferois la main... — Arrêtez, ceffez, trop généreufe époufe! — Que dis-je, Germeuil, vous me feriez infidele; vous ne m'aimeriez plus... quelle image je me préfente! allez, je vous pardonnerois... vous me feriez encore cher. Germeuil, au milieu des fanglots, & fe précipitant, à fon tour, dans le fein de fa femme: — Ah, ma chere Adélaïde! eft-il bien vrai?... je t'aime, je t'aimerai toujours: mais... je t'ai offenfée; je ne faurois fupporter ta préfence; je m'abhorre... fi tu favois... Adélaïde, je fuis le plus coupable des hommes.

Germeuil fe livre à l'excès du défefpoir; dans l'abondance des larmes, il apprend enfin à fa femme, qu'il vient de céder à une violente paffion qu'il avoit combattue jufqu'à ce moment. Je m'étois flatté, dit-il, d'impofer des loix à un penchant qui m'a trahi; j'avois cru n'écouter que l'amitié, & l'amour

le plus effréné m'a rendu infidele; j'ai manqué à ma chere Adélaïde, à mes principes d'honneur, d'une tendresse constante & invariable, à ma famille, à moi-même. Je sens, je vois tout l'excès de mon égarement... j'en suis bien puni; j'ai perdu le repos, ma propre estime; Adélaïde, l'honnête, le vertueux, l'heureux Germeuil ne se retrouvera plus! ah! perfide ami, pourquoi m'as-tu fais connoître cette femme si dangereuse? adorable épouse, tu ne me réponds point : tu promettois de me pardonner... pourquoi cette pâleur sur ton visage? tes yeux se ferment!

Adélaïde en effet tomboit en défaillance : elle faisoit signe à son mari de n'appeller aucun domestique; il la tient évanouie dans ses bras; il la nomme cent fois sa chere épouse; il lui répete le serment de s'arracher à cet amour criminel, de ne plus voir l'objet d'un changement qui le couvre de honte; il prend le Ciel à témoin de son repentir; il arrose de ses larmes les mains d'Adélaïde, qu'il pressoit contre sa bouche.

Adélaïde revient à la vie; à peine elle peut s'exprimer : — Quelle est ma

foiblesse!... je n'ai point été maîtresse de surmonter cette révolution. Mais je me vaincrai, je me vaincrai... Germeuil, je ne suis point accoutumée à partager votre cœur! — Il est à vous pour la vie, ma chere Adélaïde; daignez oublier ce moment d'erreur; je l'expierai par une tendresse si vive, si constante! — Oui, Germeuil, je vous pardonnerai... je vous pardonne, laissez quelques instants à mes larmes, elles s'arrêteront; je ne verrai que mon amour. (Elle court à ses enfants, qu'elle apporte dans les bras de son mari,) Germeuil, ma rivale a-t-elle donné le jour à deux semblables créatures? elles vous parlent en faveur de leur mere; elle n'a point les attraits de Madame de Cérignan: mais, Germeuil, nulle ame ne vous sera autant attachée; je n'existe que pour vous aimer.

Les deux époux s'embrassent, confondent leurs gémissements, se disputent ensuite à qui donnera de plus tendres baisers à leurs enfants que tour-à-tour ils pressoient dans leur sein.

Germeuil court chez Blinval, qui est frappé du désordre où il le voit: — Eh! mon ami! d'où vient cette agita-

tion? quel malheur vous eſt arrivé? — Vous, mon ami? vous ne le fûtes jamais! ſans doute, j'ai eſſuyé les revers les plus cruels : j'ai perdu le fruit de vingt-cinq années de vertu & d'honnêteté ; j'ai porté la mort dans le ſein de la femme la plus reſpectable, la plus digne d'un amour, d'un amour qui n'étoit point empoiſonné par les remords, & que pourſuivront de continuels regrets. C'eſt vous qui êtes mon aſſaſſin! allez rapporter à Madame de Cérignan dans quelle ſituation vous m'avez vu, mourant de déſeſpoir d'avoir cédé à un moment d'erreur ; je ne m'y expoſerai plus ; je ne la verrai plus ; non, ſes charmes n'égareront plus ma raiſon, mon devoir, une tendreſſe légitime... dites-lui bien que je la fuis, que je l'oublie, que je l'oublie pour jamais ; & vous, cruel! applaudiſſez-vous de m'avoir entraîné dans l'abyme. Adélaïde ſait tout : elle ſait que je l'ai outragée, que j'en conſerverai un chagrin éternel, que votre ſociété, vos conſeils pernicieux, votre eſprit ſéducteur, m'ont conduit dans le précipice. Adieu, perfide, ſi indigne du nom d'ami, je ne me remontrerai jamais à vos yeux.

Blinval veut répondre à ce torrent de reproches; Germeuil ne lui laisse pas le temps de parler : il se retire précipitamment, & court s'enfermer chez lui, & se livrer à une douleur que le temps & les excellents procédés de sa femme devoient bientôt adoucir.

La veuve est informée de la catastrophe inattendue; elle avoit su déja, ainsi que Blinval, tirer du foible Germeuil, des sommes considérables. Ces dettes, qu'on se promettoit bien de ne point acquitter, avoient été décorées du titre honnête d'emprunt; d'ailleurs, quand ils auroient voulu y satisfaire, l'état si borné de l'un & de l'autre leur en auroit ôté le pouvoir. Ils se voyent, ils se concertent, ils tendent tous leurs pieges; il faut par un nouvel appât attirer la proie. Blinval envoye à Germeuil ce billet : » Je ne vous demande, Monsieur, qu'un moment d'entrevue; je ne prétends point faire » valoir ici les plaintes de l'amitié, ni » celles d'un honnête homme outragé; » je vous engage ma parole d'honneur » de vous les épargner; c'est de vos » seuls intérêts que je desire vous entretenir; je vous attends ".

Germeuil

Germeuil ne se ressouvenoit pas de cette maxime si sage, qu'il n'y a point de traité à faire avec les méchants, qu'on ne sauroit trop tôt les fuir, dût-on leur sacrifier sa fortune, & qu'on doit toujours se défier de ses propres forces; il se croit à l'abri de nouvelles attaques, ramené sans retour à la vertu, à un amour honnête, incapable, en un mot, de retomber dans les embûches qu'on pouvoit lui préparer: il se présente donc chez le scélérat Blinval, avec cette assurance qui ne craint point les épreuves. L'adroit intriguant se garde bien de s'abandonner au moindre reproche; la conversation roule d'abord sur les dettes de Blinval à l'égard de Germeuil; le premier affecte la façon de penser la plus noble; il vendra plutôt tout son bien, que de rester débiteur envers un homme qui ne veut plus être son ami; la reconnoissance pese, quand elle ne se joint pas à l'amitié; ce n'est point qu'il ait cherché à détruire ce sentiment, qui lui parlera toujours pour l'ingrat Germeuil. Ici Blinval laisse échapper des marques d'attendrissement, & il est habile à saisir ce qui se passe dans le cœur

du mari d'Adélaïde. Il continue à porter ses coups ; enfin, quand il pense être arrivé au moment décisif, il ajoute : Oui, Germeuil, vous êtes un ingrat ; vous m'avez obligé, assurément : mais un attachement comme le mien est au-dessus de toutes les sommes que votre fortune vous a procuré le bonheur de me prêter ; vous serez payé, Germeuil, vous serez payé ; & moi, qui me dédommagera des chagrins que notre rupture me cause ? je me dépouille, vous le voyez, de toute vanité ; le véritable orgueil, celui d'une ame sensible, est de s'humilier, lorsque de pareils sacrifices peuvent servir l'amitié, & la faire éclater. J'ai voulu partager avec vous les agréments d'une société aimable : est-ce ma faute à moi, si vous êtes devenu amoureux de Madame de Cérignan, si tous deux vous vous êtes mépris sur la nature d'un commerce qui n'offroit rien que d'innocent & de spirituel ? deviez-vous profiter de la foiblesse d'une femme, qui s'abusoit elle-même sur ce que vous lui aviez inspiré ? & comment l'avez-vous récompensée ? en lui faisant l'affront de mériter si peu les plus fortes preuves de tendresse, que, peu content

de la livrer à la honte & à l'humiliation, vous avez couru divulguer ces témoignages d'une trop malheureuse sensibilité? ne pouviez-vous être ingrat, sans vous rendre coupable d'une indiscrétion dont les hommes les moins délicats auroient à rougir? Germeuil, vous connoissez bien peu les femmes: elles ne pardonnent jamais ces sortes d'aveux. Et à qui les avez-vous faits? à votre épouse. Pensez-vous que de son côté, elle soit plus généreuse que Madame de Cérignan, qu'elle oublie que vous lui avez été infidele? Mon ami, voilà de ces secrets qu'on doit tenir toujours renfermés; soyez attaché à votre épouse, qu'elle fixe vos hommages, vos plaisirs: j'ai été le premier à vous encourager dans cette conduite si estimable: mais pourquoi vous faut-il des victimes?

Germeuil étoit déja à moitié vaincu; il se défend, il se rejette sur sa tendresse pour Adélaïde: mais revenant sur les dernieres paroles de Blinval: — Que voulez-vous me dire par des victimes? — Oui, il est décidé que l'infortunée Madame de Cérignan sera la vôtre: savez-vous à quelle extrémité vous l'a-

vez réduire ? elle eſt expirante, & peut-être ne paſſera-t-elle point la journée. Germeuil eſt frappé de cette nouvelle : — Elle ſe meurt ? — Je vous dis qu'elle touche à ſon dernier moment ; elle paye de ſa vie une malheureuſe foibleſſe.... croiriez-vous qu'elle ne ſauroit vous haïr ? elle deſireroit ſeulement, avant que d'expirer, arranger les affaires qui vous concernent : cette penſée la trouble ; ſon unique plaiſir ſeroit de s'acquitter avec vous ; je n'oſe ajouter qu'elle mourroit contente, ſi elle vous voyoit un ſeul inſtant.

Blinval, à ces mots, regardoit Germeuil : il ſuivoit avec une joie ſecrete, les progrès de la ſéduction. Celui-ci tombe dans la rêverie ; il eſt aiſé de juger qu'il éprouvoit de violents combats ; il prend enfin la parole : Je ſouffrirois d'avoir à me reprocher de l'inhumanité à l'égard d'une femme... Hélas ! que ne reſtions-nous amis ? — Ces regrets ſont aſſez inutiles. Au reſte, je ne prétends point vous donner des conſeils ; il fut un temps où l'amitié m'auroit permis de vous communiquer mes réflexions. La vérité eſt que Madame de Cérignan n'a plus qu'un ſouffle d'exiſ-

tence, & qu'il ne faut pas moins qu'un miracle pour la rappeller au jour.

Germeuil retombe encore dans une méditation profonde; il pouſſe de longs ſoupirs; il ſe promene à grands pas; il veut parler, & tout-à-coup il change d'idée; il ſe tait; on ſurprend ſur ſon viſage les marques d'une agitation extraordinaire. J'avois fait ſerment, dit-il, d'une voix incertaine, j'avois fait ſerment de ne plus revoir un objet trop dangereux, qui m'a été bien funeſte; je l'ai promis à mon épouſe! je me le ſuis promis à moi-même; mais Adélaïde... je connois ſon cœur ſi plein de généroſité, de bienfaiſance: elle feroit la premiere à m'engager... je riſquerai cette démarche... vous dites qu'elle penche vers ſa fin? — Je ne vous réponds pas que vous la trouviez vivante. — Allons, j'y retournerai encore... pour la ſeule fois de ma vie, ſoyez-en aſſuré; non, qu'elle n'eſpere plus qu'après cette viſite, je la revoye; j'irai cet après-dîner: — Vous me donnez votre parole? quand vous ne prolongeriez que d'une heure l'exiſtence de cette infortunée, vous auriez à vous applaudir de cet acte d'humanité.

Blinval ſe retire content de la victoire qu'il vient de remporter. L'honnête homme eſt inceſſamment expoſé à devenir la victime du méchant ; la vertu ne connoît point l'artifice & la ruſe : auſſi lui échappe-t-il tous les jours de fauſſes démarches, qui quelquefois même jettent des ombres ſur ſa réputation ; il n'y a que le propre aveu de ſon intégrité qui la conſole, & la dédommage des jugements légers & injuſtes d'autrui.

La veuve a vu le perfide ami : ils ont concerté un ſtratagême dont on va voir le développement.

Germeuil, qui rejette toute diſſimulation, & croit céder à la pitié, court à ſon épouſe, ſe hâte de lui apprendre l'état où ſe trouve Madame de Cérignan, & le témoignage de ſenſibilité qu'elle ſollicite ; Adélaïde ne laiſſe pas à ſon mari, la liberté de pourſuivre : — Mon ami il ne faut pas différer à la voir. Il n'eſt point de mourant qui n'ait des droits à notre pitié ; dans une telle conjoncture, le crime même doit obtenir ſon pardon ; malheur à l'ame vindicative, que ce ſpectacle ne déſarmeroit point ! Allez, Germeuil, allez conſoler cette miſérable femme ; dites-lui que

moi-même je prends part à sa situation, que je ferois tout au monde pour la rappeller à la vie; elle m'a causé de violents chagrins; mais je les lui pardonne, je les lui pardonne de tout mon cœur; je n'envisage que le triste sort qui l'attend.

Une femme enfermée dans un lit, qui paroissoit approcher du terme fatal, & dont la voix éteinte se faisoit à peine entendre, un appartement démeublé qui offroit la hideuse nudité de l'indigence, une bougie qui ne poussoit qu'une foible clarté, Blinval dans la profonde douleur à côté de ce lit, voilà le spectacle dont est frappé Germeuil; il a de la peine à se remettre; il apperçoit plusieurs sacs d'argent sur une table. Approchez, Monsieur, lui dit la mourante; mon état ne me permet guere d'explication; (Germeuil témoigne sa surprise à l'aspect de cet appartement ainsi dégarni,) vous voyez, Monsieur, le sacrifice que je me suis imposé : c'est mon premier pas dans le tombeau; je vous devois : j'ai voulu m'acquitter autant qu'il m'a été possible, avant que de rendre le dernier soupir; je me suis même privée du plus nécessaire pour satisfaire à une dette aussi sacrée... c'est

le chagrin qui m'ôte la vie, & vous en connoiſſez l'auteur, ajoute-t-elle en laiſſant couler quelques larmes... au reſte, Monſieur, je n'implore de vous qu'un ſentiment de compaſſion.

Germeuil a le cœur déchiré de tout ce qu'il vient d'entendre; il ne peut s'empêcher de plaindre Madame de Cérignan, d'admirer la nobleſſe de ſes procédés; il eſt confondu; il promet de la revoir au plutôt; il prend avec elle le ton de l'intérêt le plus vif, de l'amitié la plus tendre; il en a toute la chaleur; il la quitte enfin dans le deſſein, ſi elle revient à la vie, de lui prodiguer tous les ſentiments, excepté celui de l'amour; projet admirable! quel eſt l'aveuglement du cœur humain! comment ne tromperions-nous pas les autres? nous ſommes les premiers à nous tromper, à nous en impoſer, à forger tous les traits qui nous déchirent.

Germeuil, en ſe retirant, avoit pris Blinval à l'écart: — Vous me connoiſſez, je n'accepte cet argent, que pour en faire l'uſage que l'honneur me preſcrit. Dites: n'eſt-il pas temps encore de racheter les meubles de Madame de

Cérignan, en un mot, tout ce qu'elle a pu vendre, pour compofer cette fomme ? Sans doute, répond Blinval. — Eh bien, chargez-vous de ce foin, & que tout foit remis à fa place; je ferois charmé que cette attention de ma part pût flatter Madame de Cérignan, & la retirer de la mort, ou du moins adoucir les horreurs de fa fin : cette femme eft bien digne d'eftime; non, Adélaïde n'en fera point jaloufe : fi elle eft rendue au monde, je veux qu'elle foit mon amie.

Cette victime de l'honnêteté & de la crédulité, n'étoit point au bas de l'efcalier, que le couple fcélérat rioit à gorge déployée de l'excellente comédie qu'ils venoient de jouer; avouez, dit la veuve, que jamais Crifpin dans le Légataire, n'a fu mieux remplir fon rôle. On devine aifément que les meubles n'étoient point vendus, que l'argent avoit été emprunté pour quelques moments, qu'on étoit bien affuré du procédé généreux de Germeuil. Oh ! je l'aurois parié, s'écrioit Blinval, je l'aurois parié; le voilà plus que jamais à notre merci ! on fait tout ce qu'on veut de ces gens à fenfibilité, nous nous vengerons.

Le malheureux Germeuil goûtoit au fond de son cœur, cette joie douce qui suit nécessairement une bonne action; il faisoit des vœux pour que la perfide Cérignan ne mourût point; il s'étoit déja prescrit un plan de conduite, si elle ne succomboit point à cette maladie, & sur-tout il étoit bien sûr cette fois qu'il ne s'abuseroit pas sur les sentiments de l'amitié. Il retourne à la coupable enchanteresse, qui lui fait accroire que le plaisir de l'avoir revu, l'a rendue à la vie; ils en viennent au point d'avoir une explication; Madame de Cérignan parle la premiere: Nous nous sommes égarés l'un & l'autre. J'ai payé bien cher ce funeste moment de foiblesse! Je vous déclare, Germeuil, que je veux être la plus fidelle amie de votre femme; ce sera moi qui m'attacherai à vous entretenir de tout ce que vous lui devez; nous nous animerons mutuellement à la vertu. C'est donc l'amitié la plus désintéressée, la plus pure que je vous voue; vos procédés généreux m'y feront joindre la reconnoissance; quand ma fortune sera mieux établie, j'aurai soin de vous rendre... ce que j'aime à vous devoir: il

est si doux d'être obligé par les personnes qu'on estime ! ce plaisir est peut-être égal au plaisir de la bienfaisance, & il y entre assurément un très-grand sacrifice, celui de l'orgueil. Germeuil, oublions donc nos erreurs, nos fautes, & soyons deux tendres amis. Si j'allois manquer dans la moindre chose à cet engagement, ne m'épargnez pas, ayez le courage de me ramener à la vertueuse amitié.

La réponse de Germeuil fut conforme à ce qu'on doit attendre d'un cœur qui se livre à l'illusion : voilà le plus beau roman arrangé ; cependant la prétendue malade n'avoit jamais eu tant de charmes, de graces, d'esprit, de sentiment, & Germeuil la voyoit tous les jours ; il étoit lié plus que jamais avec Blinval. Le mal faisoit des progrès rapides ; le mari d'Adélaïde commençoit à devenir coupable : il refusoit de s'éclairer sur ce qu'il éprouvoit, & il fuyoit les occasions de parler de Madame de Cérignan à son épouse ; il lui cachoit même le nombre de ses visites. On doit prévoir les suites affreuses de cette liaison renouée avec tant d'imprudence. C'est une vérité con-

firmée par tous les temps. & toutes les épreuves : une paſſion traitée avec ménagement, loin de ſe guérir, entraîne tôt ou tard la ruine de la victime qui en eſt attaquée. Mentor ne laiſſe point Télemaque ſur le rivage : d'une main inflexible il le précipite dans les flots. Germeuil perd de vue tous ſes projets ingénieux de raiſon, d'amitié ; enivré à longs traits du poiſon corrupteur, il a enfin trahi ſes ſerments, l'honneur, le devoir, le pur amour ; il eſt dans les bras de Madame de Cérignan, & de cette époque, tous les défauts, ou plutôt tous les vices, ont ſucceſſivement ſouillé ſon ame ; il eſt devenu prodigue, inſenſible aux intérêts de ſa famille ; il manque à la nature : il ne careſſe plus, il n'aime plus ſes enfants ; la douceur & l'eſpece de réſignation d'Adélaïde ſont autant de reproches muets qu'il n'évite que trop, & qu'il ne peut ſupporter ; chaque fois qu'il revient à ſa maiſon, il ſemble y retrouver ſa conſcience importune, & y être pourſuivi par un cri plaintif qui s'éleve, qui l'accuſe, qui le condamne continuellement ; s'il lui arrive de ſentir des remords, il cherche prompte-

ment à les étouffer; il s'efforce de s'arracher à lui-même : c'eſt un coupable qui voudroit ne pas entendre la voix de ſon juge.

Il ne reſtoit donc plus qu'une foible eſpérance à l'infortunée Adélaïde, de ramener ſon époux : elle ſe flattoit qu'une continuation de bons procédés opéreroit cette révolution ſi attendue ; elle pouſſoit même ſa délicateſſe exceſſive juſqu'à lui dérober ſes larmes. (*) L'aîné de ſes enfants atteignoit ſa cinquieme année; il ſurprend ſa mere fondant en pleurs : cette innocente créature eſt touchée : elle connoît déja la pitié, & vole dans les bras maternels : —Qu'as-tu, maman? tu pleures! —Ah! mon ami, j'ai bien des chagrins! — Eſt-ce que tu n'aurois pas à manger? tiens, maman, voilà mon déjeûner, je m'en paſſerai bien, je m'en paſſerai bien... c'eſt toi qui le mangeras. —

(*) *L'aîné de ſes enfants*, &c. Tout ce qu'on fait dire à cet enfant, eſt rendu fidélement d'après la nature même : c'eſt une converſation qu'on a entendue, & que l'on répete mot pour mot : auſſi eſt-il aiſé de voir que l'art n'a point guidé ici l'auteur.

Cher enfant, lui dit la mere, en lui donnant un baiser mouillé de larmes, il est d'autres peines que le besoin de la faim; hélas! puisses-tu ne pas l'éprouver un jour! mon ami, nous serons bientôt réduits à l'indigence. — Maman, eh! qu'est-ce que l'indigence? — De n'avoir point de meubles, de vêtements, de manquer de tout. — Oh! Maman, tu peux prendre mes habits, tout, tout ce que j'ai; j'aurai plus de plaisir à le voir à toi qu'à moi; vas, lorsque je serai grand, je t'aimerai bien mieux que mon papa ne t'aime; il n'est jamais avec nous; il ne te console point, & moi je voudrois te caresser, te caresser toujours; je ne suis gai que quand je te vois, que je te parle, que je t'embrasse. — Mon ami, puisque tu m'aimes tant, dis à ton papa que tu m'as vu beaucoup pleurer, & que j'expire de douleur: entends-tu? il saura bien ce que cela signifie. — Je le dirai, maman, je le dirai, quoique je n'aime point mon papa autant que toi. — Mon fils, vous avez tort, il faut aimer votre pere; Dieu vous l'ordonne. — Mais, maman, personne au monde ne m'a dit de t'aimer, & je t'aime... de tout mon

cœur. — Retiens bien, mon cher ami, ce que je t'exhorte à répéter à ton pere. — Oh ! ne crains pas que je l'oublie ; il ſuffit que cela te faſſe plaiſir ; vas, je t'aſſure que je m'en ſouviendrai bien mieux que de ma leçon.

Cette converſation enfantine, qui ſemblera puérile aux gens du monde, c'eſt-à-dire, à des ames corrompues & deſſéchées, pourra intéreſſer celles qui ſe plaiſent à voir les tableaux de la nature, à entendre ſon langage ingénu, à reſſentir ſes doux mouvements.

Germeuil paroît l'air ſombre, abattu, dévoré de ſoucis, & ſans doute de remords ; il évitoit juſqu'aux regards d'Adélaïde ; il alloit s'iſoler dans ſon cabinet ; la préſence des perſonnes vertueuſes eſt un tourment pour ceux qui ont des reproches à ſe faire ; ſon enfant court après lui avec les graces de cette innocence, charme ſi puiſſant qui ne ſe détruit que trop rapidement, & qu'on ne recouvre jamais. — Mon papa, ſais-tu bien que maman ſe meurt de douleur ; c'eſt elle qui me l'a dit ; elle pleure beaucoup. — Elle pleure beaucoup, répond Germeuil ! ... va, laiſſe-moi en repos. — Comment, tu

ne veux point que je t'embraſſe... empêche donc maman de pleurer ; moi, je pleurerai tant qu'elle pleurera, & auſſitôt il verſe un torrent de larmes. Germeuil eſt ému ; il l'avoit repouſſé ; il le rappelle ; il le preſſe dans ſes bras, il alloit lui parler, peut-être ce moment étoit celui du triomphe de la nature & d'Adélaïde : deux hommes du monde, c'eſt-à-dire, des pervers de la connoiſſance de Blinval, entrent ſur ces entrefaites, & enlevent Germeuil à des impreſſions de ſenſibilité qui l'auroient pu amener à un heureux repentir ; combien de cœurs égarés par la ſociété, ſe ſont ouverts au ſentiment, & ont vu mourir ce germe précieux, graces au ſouffle empoiſonneur qui revient les corrompre ! il eſt bien peu d'ames vicieuſes qui ne ſe ſentent des retours vers la vertu, & il en eſt peu auſſi qui ayent aſſez de courage pour conſerver cette généreuſe ardeur !

Germeuil a bientôt oublié ſon enfant, ſon épouſe, ſes devoirs ; ſa paſſion eſt montée au comble de l'ivreſſe : c'eſt un délire frénétique qui augmente tous les jours. Ses prodigalités ſont ſuivies de dettes qui entraînent le déſor-

dre de sa fortune; les créanciers l'assiegent; sa maison ne tardera point à offrir le spectacle humiliant de la misere; il a dissipé le bien de sa femme; il ne restoit à cette infortunée, qu'un contrat de huit cents livres de rente; Germeuil a la barbarie de le lui demander. Rassassiée de douleurs, assaillie de besoins, elle n'envisage que ses enfants, qui sont menacés d'expirer de besoin; elle ose opposer un refus à son mari, à cet homme si aveuglé, si inhumain, & qui lui étoit cher encore; il s'emporte, s'abandonne à des invectives; Adélaïde ne lui répond plus, & se contente de lui écrire cette lettre.

» J'ai résolu, jusqu'au dernier soupir, de vous épargner le plus léger » reproche; je me garderai donc de » vous offrir un tableau qui pourroit » vous humilier : car dans l'égarement » où vous êtes, on ne peut être sensible qu'aux mortifications de l'amour-propre, & je veux encore que vous » me deviez ce ménagement. Je me » bornerai seulement à vous présenter » ma conduite : elle ne s'est point démentie; je me suis piquée d'avoir » pour vous une complaisance sans

» limites, disons une tendresse sans
» exemple : c'est ce sentiment qui m'a
» entraînée à vous faire tant de sacri-
» fices ; & peut-être m'a-t-il emportée
» trop loin. L'épouse devoit se souve-
» nir qu'elle étoit mere, & les obli-
» gations de celle-ci sont peut-être
» encore plus fortes que celles de l'au-
» tre. Je vous ai tout immolé, en sa-
» chant que ce dévouement excessif
» seroit une source de chagrin pour
» moi, pour ma famille, pour vous-
» même ; il est temps que je m'arrête
» aux bords de l'abyme où vous nous
» précipitez ; je ne vous parlerai point
» de moi, je ne vous parlerai point
» de moi, mais c'est pour vos enfants,
» c'est pour vous que je réclame vo-
» tre pitié ; ne me forcez pas à vous
» abandonner le dernier morceau de
» pain qui nous reste ; je vous le dis :
» il ne s'agit point ici de mes intérêts :
» qu'est-ce que la fortune, le monde
» pour une femme qui n'a plus que
» quelques jours à vivre, & que vous
» avez oubliée ? Mais me laisseriez-vous
» mourir dans la certitude que ma fa-
» mille, que vous-même succomberez
» au besoin... Ah ! Germeuil ! Ger-

» meuil, & c'eſt de votre main que je
» reçois tous ces coups ! "

ADÉLAÏDE.

Cette Lettre, ſi touchante, auroit produit ſans doute ſon effet; Germeuil n'étoit point aſſez barbare, aſſez dénaturé pour ne pas éprouver quelque émotion : mais ces foibles mouvements expiroient bientôt dans la déteſtable ſociété qui s'étoit rendue maîtreſſe de ſon ame; ſa foibleſſe, & c'eſt-là la marche néceſſaire des paſſions, le conduiſoit à l'endurciſſement du vice, qui eſt preſque toujours inſéparable de l'inhumanité. C'eſt ainſi que d'erreurs en erreurs, l'homme né ſouvent le plus ſenſible & le plus vertueux, parvient à la barbarie des ſcélérats; eh! que d'exemples nous avons ſous les yeux de ce degré de perverſité! Combien on doit frémir, & apporter de précaution dans le choix de ſes liaiſons, quand on ſonge qu'il ne faut qu'un objet indigne de notre attachement, pour nous jetter dans la dégradation aviliſſante où ſe trouve plongé le malheureux époux d'Adélaïde!

Germeuil s'étoit ruiné pour cette

méprisable Cérignan ; le perfide Blinval avoit partagé le fruit de l'intrigue criminelle. Le couple odieux alloit se montrer dans tout le hideux de sa difformité. Ils ont résolu d'abandonner à l'infortune une victime qui ne pouvoit plus leur être utile ; c'est le dernier coup qu'ils lui préparent.

Par un jeu singulier du hasard, l'un & l'autre avoient fait connoissance avec un armateur qui arrivoit de l'Amérique : il entend prononcer le nom de Germeuil ; il témoigne aussi-tôt une sorte de curiosité sur les détails relatifs à l'époux d'Adélaïde ; on lui donne, à ce sujet, tous les éclaircissements ; il s'écrie : Savez-vous bien que ce Monsieur de Germeuil va devenir le particulier peut-être le plus riche de la France. Il n'a pas le temps d'achever ; Blinval & la veuve ne peuvent dissimuler leur agitation : — Comment ! par quel miracle ! de grace... expliquez-nous... seroit-il possible ? L'armateur reprend : La femme de ce Monsieur de Germeuil avoit en Amérique un parent assez éloigné : cet homme a eu le talent d'amasser une fortune immense, le fruit de quarante années de travaux dans le

commerce; privé d'héritiers, il laisse ce bien considérable à sa parente, & à son défaut, à son mari. C'est-à-dire, interrompt vivement Blinval, que si Madame de Germeuil n'existoit plus, cette succession reviendroit à son époux? Sans aucune difficulté, continue le voyageur. Au moment que je suis parti, cet homme si riche étoit attaqué d'une maladie, qui, suivant la décision des médecins, devoit, dans deux ou trois mois, le mettre au tombeau; selon les apparences, il ne vit plus à présent; à l'égard de l'héritage, je vous parle d'après le parent même de cette Madame de Germeuil, qui m'a montré son testament. Il n'y a donc point de doute que vos amis ne jouissent incessamment de la situation la plus brillante.

Madame de Cérignan & Blinval, pour des raisons, disent-ils, qu'ils lui communiqueront dans la suite, conjurent l'armateur de ne point répandre cette nouvelle; il leur promet de garder le secret.

A peine les a-t-il quittés, ils s'abandonnent à tout le délire que produisoit en eux l'espérance de s'approprier

les fruits d'une ſi heureuſe révolution; il eſt inutile d'obſerver qu'ils ont bientôt changé de plan; ils vont redoubler de menſonges, d'artifices, de careſſes, pour retenir ce même Germeuil qu'ils étoient ſur le point de congédier durement, & qu'ils accabloient déja de mépris; on n'épargnera rien pour le charger de nouveaux fers; il fut arrêté que ſur-tout on ne lui donneroit pas la moindre lueur ſur la fortune ineſpérée qui l'attendoit.

Les pieges ſont dreſſés; Madame de Cérignan prévient Germeuil qu'elle a un entretien des plus intéreſſants à lui demander, & qu'elle aura ſoin d'écarter tout le monde, Blinval lui-même: l'époux d'Adélaïde eſt empreſſé de ſavoir le ſujet de cette converſation à laquelle on attache tant d'importance: on lui répond qu'on ne ſauroit en ce moment ſatisfaire ſa curioſité; il fait de nouvelles inſtances: l'intrigante eſt inflexible, & Germeuil eſt renvoyé au lendemain.

L'heure a été aſſignée. L'amant empreſſé ne manque pas de voler à la minute chez Madame de Cérignan, qui fait retirer ſes domeſtiques, après

leur avoir donné ordre de fermer ſa porte, ſans nulle exception; enſuite ſe tournant vers Germeuil : — Nous ſommes ſeuls; je vais vous ouvrir mon cœur; c'eſt trop le contraindre! je m'accuſerois d'avoir un ſecret pour l'homme qui m'eſt le plus cher. Ici l'enchantereſſe prépare la trame de ſes ruſes; ſes yeux prennent un nouveau degré d'intérêt; elle s'arme de nouveaux traits; jamais ſa beauté n'eut plus d'empire, & Germeuil plus de foibleſſe & d'égarement. Elle reprend : Vous devez vous appercevoir de l'extrême agitation que j'éprouve; je ne ſuis plus maîtreſſe de la cacher; il y a déja quelque temps que ce trouble me domine... je voulois être la ſeule victime, & vous allez partager mes ſouffrances : voilà ce qui me déſeſpere! Ah! Germeuil, qu'avons-nous fait? dans quel abyme nous nous ſommes précipités! ſont-ce là les ſuites de l'amour? jamais, jamais vous ne fûtes plus aimé, &... elle s'arrête à ce mot, & laiſſe couler des larmes qui prêtent encore un nouvel éclat à ſes attraits. Ne ſuis-je pas aſſez malheureux, s'écrie Germeuil? ma miſérable deſtinée auroit d'autres coups à me

porter ! — Je ſuis frappée des plus cruels, Germeuil, pour un cœur qui éprouve toute la force du ſentiment. Il eſt bien affreux que les réflexions, je dirai les remords, viennent empoiſonner un bonheur... que je ne puis plus goûter. Non, je ne ſuis plus livrée à cet heureux aveuglement qui ne me laiſſoit voir que la douceur d'être payée d'un juſte retour. Tout me contraint à ouvrir les yeux ſur ma faute, ou plutôt ſur mon crime; j'en ai commis un des moins pardonnables : Germeuil, je vous ai enlevé à la vertu, à vos devoirs, à votre femme, à votre femme qui eût été mon amie, ſi l'on pouvoit aimer ſa rivale. C'eſt donc là que mon amour m'a conduite ! ô Ciel ! que Blinval m'a rendu un funeſte ſervice ! que de regrets me coûte ce moment où j'ai démenti mon ſyſtême de tranquillité ! mais c'eſt trop m'abandonner à cette ſenſibilité qui fait aujourd'hui mon ſupplice : puis-je vous l'annoncer ? ces nœuds ſi puiſſants qui nous uniſſent, qui devoient nous enchaîner juſqu'au tombeau... Germeuil, il faut les rompre. — Que dites-vous, Madame ? — Ce que j'ai réſolu, &
le

le seul parti que vous ayez à prendre... mon ami, il n'est plus temps de nous abuser; déchirons l'un & l'autre le bandeau qui nous cache l'excès de l'égarement; qui suis-je aux yeux du monde, à vos propres regards, aux miens? ne nous le dissimulons point, osons envisager la vérité, un objet de mépris. J'en appelle à votre cœur, Germeuil: j'ai votre amour, je veux le croire: mais à ce sentiment, ajoutez-vous l'estime? & le pouvez-vous? le pouvez-vous?

Germeuil répond à Madame de Cérignan par les protestations de la tendresse la plus vive. Elle reprend: Encore une fois, il est inutile de nous tromper. L'instant est venu, je vous le dis, où je vois la vérité, où je la sens s'élever dans mon ame, me condamner, m'imposer la loi que je suivrai. Imitez-moi: est-ce à une femme à vous donner un exemple de courage? séparons-nous, Germeuil; ne nous revoyons jamais. J'irai pleurer dans la plus obscure retraite, ma foiblesse, un amour... pensez-vous que j'y survive? mais je vous aurai rendu à votre épouse, à la société, à vous-même; vous me plain-

drez; la pitié vous feroit-elle interdite en faveur d'une infortunée qui ne vous verra plus? hélas! jusqu'au dernier soupir, vous régnerez dans mon cœur, vous le déchirerez, & voilà, voilà mon tourment!

Le trop crédule Germeuil se jette aux pieds de l'intriguante, qui versoit un torrent de larmes: — Est-il possible, cruelle, que ce mot de séparation échappe de votre bouche? savez-vous que c'est l'arrêt même de ma mort que vous prononcez? — Germeuil, vous me faites sentir toute l'horreur du sacrifice: mais pourquoi y mettre des obstacles inutiles? il faut qu'il se fasse. Il se fera. J'ai trop vécu dans l'oubli de la raison, de l'honneur, de tous les devoirs. Je le répete: le nom de votre maîtresse est un opprobre qui me flétrit depuis long-temps! je voudrois l'ensevelir dans le centre de la terre! laissez-moi donc vous fuir, je vous en conjure; c'est à vos genoux que je me jette, que j'implore...

Aussi-tôt Germeuil, accablé de sa situation, veut relever Madame de Cérignan, qui restoit à ses pieds: — Ne vous opposez point au projet que je

vais, que je dois exécuter; je vous fuis; je m'éloigne, le plus qu'il me sera possible, de Paris; je m'arrache à tout ce qui me retient à la vie; je vous quitte enfin, & je cours mourir dans un asyle... par-tout où vous ne serez point. Qu'ai-je dit? où ne retrouverai-je pas mon amour, mon cœur, mon cœur, rempli de l'homme le plus aimable & le plus aimé?... pourquoi ne suis-je pas votre épouse! Ici la perfide éclate en sanglots; elle fixe des regards attendrissants sur Germeuil; elle continue, après avoir essayé de rappeller sa voix: sans doute c'est votre femme qui doit exciter l'envie! elle s'honore du plaisir de vous aimer; elle peut tout haut avouer sa tendresse; son bonheur fait sa réputation, & moi, moi j'ai à rougir... adieu, adieu pour toujours! Ce qui augmente ma douleur, c'est que vous m'avez obligée, & que vous êtes dans un état qui ne vous permet pas de vous passer de la rentrée de vos créances: eh! je ne saurois m'acquitter! Dieu! c'est en ce moment que je sens toute l'horreur de ma situation. — Que dites-vous? c'est moi qui vous dois tout; sans vous, la vie me seroit un fardeau

dont je ne tarderois pas à me débarrasser. Ma fortune est presque anéantie, il est vrai : mais je n'avois rien perdu ; vous me restiez ; vous me consoliez ; vous arrêtiez mon ame prête à s'exhaler, & vous voulez m'abandonner au malheur ! — Je vous le répete : j'ose en appeller, Germeuil, à vous-même : c'est votre probité que j'interroge, c'est elle qui prononcera. Vous m'aimez, vous devez donc chérir mon honneur, & il exige que je m'immole, que nous renoncions à vivre l'un pour l'autre, à nous voir, que nous oubliant tous deux... — Je ne souffrirai point... — Vous serez le premier à m'affermir dans mon projet ; un véritable amant est l'ami le plus désintéressé ; il s'agit de mériter votre estime & la mienne : l'une & l'autre sont interdites à votre maîtresse... hélas ! ce sont les avantages attachés au titre d'épouse.

Madame de Cérignan, à cette derniere parole, feint de n'avoir plus la force de s'exprimer ; elle pousse un long soupir, & tombe dans une espece d'abattement. Germeuil, de son côté, se promenoit à grands pas ; il paroissoit s'occuper de quelque moyen qui em-

pêchât le départ de la veuve; il semble sortir d'une rêverie profonde. — La santé de ma femme est chancelante... si le sort me l'enlevoit, tous les obstacles seroient surmontés. — Que dites-vous?.. se pourroit-il?.. — Je goûterois le bonheur de remplir vos vœux, les miens.... — Vous m'épouseriez, Germeuil! — Privé d'Adélaïde, je ne tarderois pas à vous conduire à l'autel, quoique cette mort me causât des regrets: car il faut l'avouer, je n'ai rien à reprocher à cette malheureuse femme que je ne saurois voir, sans éprouver un embarras, un trouble secret, qui pese à mon cœur: mais un regard de vous a bientôt dissipé ces sentiments désagréables. Suis-je à vos pieds: tout est oublié, c'est vous seule que j'aime, que je vois, que j'idolâtre; vous êtes tout pour Germeuil! — Quoi! si vous étiez libre... il est bien vrai que vous me donneriez votre main? — Est-ce à vous d'en douter? — Vous vous engageriez dès ce moment par un écrit... — Oh! demandez tous les écrits, tous les serments... — Eh bien, Germeuil, vous me connoissez: vous savez combien je vous suis attachée, que jamais

l'intérêt ne m'a conduite... ſignez-moi un dédit de cent mille écus qui me cautionne votre promeſſe de mariage... je vous ferois tous les ſacrifices. — Dans l'état où eſt aujourd'hui ma fortune ? — Vous devinez bien que je ne ferai nul uſage de cet engagement... que c'eſt pour vous le repréſenter, ſi vous alliez perdre votre femme, & que vous puſſiez changer... j'imaginerois tout au monde pour m'aſſurer de votre cœur : ſans lui, ſans le don de votre main, que me ſeroient les richeſſes, l'exiſtence ? un amour comme le mien ne peut être payé que par autant d'amour.

L'inſenſé ſigne ce qu'en quelque ſorte lui a dicté la veuve. A cette condition, pourſuit-elle d'une voix flatteuſe, je pourrai apporter quelque adouciſſement dans le traité ; l'idée de vous appartenir un jour, me rendra moins contraire à un penchant que l'hymen légitimera ; je forme au reſte des vœux pour la conſervation d'Adélaïde : mais du moins, il me ſera permis d'eſpérer, & l'eſpérance eſt le premier des plaiſirs de l'amour ; j'aimerai mon mari dans mon amant.

Adélaïde en effet étoit attaquée d'une langueur qui commençoit à faire crain-

dre pour ſa vie. Elle n'exhaloit plus ſa douleur; la ſeule Charlotte, l'unique domeſtique qui lui fût reſtée dans le déſordre de ſes affaires, recevoit les épanchements d'une ame conſumée de chagrins; ſouvent elle prenoit ſes enfants dans ſes bras pour les arroſer de ſes pleurs, & enſuite elle les repouſſoit, elle concevoit le deſſein d'écrire à ſon mari: la lettre preſqu'achevée, elle la mettoit en morceaux. L'infortunée ne contemploit que ſa fin; il y avoit des moments où cette image la conſoloit de ſes peines. La mort eſt le terme des maux; c'eſt un ſommeil éternel; l'exiſtence la plus heureuſe eſt empoiſonnée d'amertumes ſans nombre; de quelque côté que ſe tournent les yeux, on ne découvre que de miſérables victimes du malheur: ces réflexions ſembloient familiariſer Adélaïde avec le tableau de ſa deſtruction prochaine: mais lorſque ſa vue ſe portoit ſur ces innocentes créatures qui alloient perdre leur unique ſoutien, alors elle s'abandonnoit en préſence de Charlotte, au plus ſombre déſeſpoir; elle accuſoit la rigueur de ſa deſtinée, & ſe plaignoit de ſon époux.

Cependant Madame de Cérignan s'applaudiſſoit avec Blinval, du ſuccès de ſon ſtratagême ; elle avoit pris toutes ſes précautions pour en aſſurer l'effet, & n'avoit même rien à redouter des regards pénétrants de la juſtice : elle eſpéroit bien n'en pas reſter au dédit : elle dévoroit déja dans ſon cœur les revenus immenſes que Germeuil étoit ſur le point de poſſéder : car il n'y avoit pas à douter qu'Adélaïde, le ſeul obſtacle que le ſort lui oppoſât, ne mourût bientôt ; l'un & l'autre ſe repoſoient ſur cette perſpective ſi intéreſſante pour la cupidité, & ils auroient commis tous les crimes, afin d'accélérer ce moment qu'ils regardoient comme l'époque de leur brillante fortune.

Rendu à lui-même, Germeuil réfléchit ſur la démarche indigne de l'honnête homme qui vient de lui échapper. S'être engagé à former de nouveaux liens, quand ceux qui l'enchaînoient à la malheureuſe Adélaïde ſubſiſtoient encore ! avoir promis de donner, ſur ſa cendre à peine refroidie, ſa main à une autre femme ! comment le délire de la paſſion l'a-t-il égaré à cet excès ? Il n'eſt point poſſible d'é-

touffer cette voix dont le murmure eſt ſi prompt à s'élever contre une mauvaiſe action que nous nous propoſons de commettre ; le coupable époux d'Adélaïde eſt accablé de ce ſoulevement intérieur ; il eſt déchiré, lorſqu'il revoit une femme languiſſante, ſa victime, que lui-même plonge au tombeau, qui, ne ſe bornant pas à lui épargner le plus léger reproche, lui montre de l'indulgence, de l'amitié, de l'amour, qui vole dans ſes bras. Hélas! il étoit toujours cher à cette épouſe ſi vertueuſe, & ſi à plaindre! Telles ſont les ſuites de l'emportement vicieux : déſeſpéré de ſe juger criminel, & ne pouvant s'en impoſer, Germeuil, en s'irritant contre lui-même, en devient plus farouche & plus inhumain ; il ajoutoit à ſes torts : il ſe puniſſoit dans Adélaïde, & répondoit à ſes témoignages de douceur & de tendreſſe, par des duretés auſſi injuſtes qu'outrageantes ; cependant il ne pouvoit impoſer ſilence à cette voix ſecrete qui le perſécutoit. Quoi, s'écrioit-il, Adélaïde eſt vivante, & je ſuis déja lié par ma parole à une autre femme! ai-je pu la donner, cette promeſſe odieuſe,

sacrilege, criminelle? il ne me reste qu'à précipiter la fin d'une infortunée... c'est moi qui lui cause la mort! c'est moi qui prive mes enfants d'une mere... ah! répare-t-on la perte d'une mere? quel appui auront-ils? il y a long-temps qu'ils n'ont plus de pere: je le sens trop! je le sens trop!... que tardons-nous? courons arracher cet écrit qui nous déshonore, & hâtons-nous de l'anéantir. Du moins si Adélaïde se voit ravir une tendresse qui ne lui est que trop due, laissons-lui ma pitié, mon respect; on ne sauroit refuser son hommage à la vertu; &... je ne suis plus vertueux! je suis le plus malheureux, le plus barbare, le plus insensé des hommes!

Il étoit assez naturel que ces semences de repentir, qui naissoient dans le cœur de Germeuil, mourussent bientôt, pour faire place aux transports d'une passion effrénée; il n'avoit pas revu Madame de Cérignan, qu'il étoit rempli plus que jamais de sa coupable ivresse.

La malheureuse épouse de Germeuil cede aux atteintes de la langueur mortelle qui la consumoit; docile à s'aban-

donner aux ſecours de l'art, elle conſent à prendre une médecine qu'on lui diſoit devoir être un remede ſalutaire ; elle l'attendoit cependant avec aſſez d'indifférence, peu occupée des ſoins d'une vie qu'elle regardoit comme un fardeau dont la mort ſeule pouvoit la débarraſſer.

Charlotte entre, ſaiſie d'effroi, levant les bras au Ciel, & n'ayant point la force de proférer une parole. Eh ! bon Dieu ! lui dit ſa maîtreſſe, ma chere amie, qu'avez-vous ? quelle affreuſe nouvelle venez-vous m'annoncer ? eſt-ce que mon mari... feroit-il expoſé à quelque danger ? parlez... retirez moi... — Ah ! Madame, laiſſez-là votre bourreau. — Que dis-tu ? mon bourreau... — Il s'agit de vos jours, de leur conſervation. Gardez-vous bien, gardez-vous de toucher ſeulement à cette médecine... c'eſt du poiſon ! — Qu'entends-je ? — J'ai horreur de vous révéler cet horrible ſecret, mais il faut vous ſauver ; cette médecine... eſt empoiſonnée ! — Comment ! Oui, on y a mêlé du poiſon, & c'eſt le crime de votre époux ! — Dieu ! de Germeuil ! de Germeuil que j'ai tant aimé, que

j'adorois encore ! Charlotte... il faudra me soumettre à ma destinée, je le vois bien, malgré le Ciel, malgré la nature, la répugnance... je l'avois combattue jusqu'ici, cette horrible destinée ! — Quoi ! Madame ! vous vous résoudriez... — A mourir, Charlotte; Germeuil le desire ; il le veut... il sera satisfait.

— Oh ! dans cette occasion-ci, Madame, j'oserai vous désobéir ; non, je ne me prêterai point à des ordres si peu faits pour être exécutés ; je suis votre domestique, une pauvre fille qui vous servira avec zele jusqu'au dernier soupir, pardonnez-moi l'expression, je vous suis attachée comme à l'amie la plus chere, comme à ma propre sœur ; exigez tout ce qui sera en mon pouvoir, & je tâcherai de vous contenter : mais... mais vouloir que je contribue à la mort de ma digne maîtresse ! — Germeuil la souhaiter cette mort cruelle ! me la donner !... Ecoute-moi, Charlotte, tu le vois trop : mon arrêt est prononcé ; & quand aujourd'hui tu éloignerois le moment de ma perte, me déroberois-je au sort qui m'attend ? Mon unique amie, tu ne

ſens pas que je te devrai la fin de mes maux ; tu ne ſaurois empêcher que je ne périſſe ! on l'a réſolu... Dis-moi, Charlotte, tu es aſſurée que ces coups me ſont portés par la main d'un époux ?...
— Vous en douteriez après tous les mauvais traitements dont il vous a accablée ? cela n'eſt que trop vrai qu'il ne ſe contente pas de vous avoir plongée dans la miſere : il veut vous arracher la vie ! le barbare ! — Et tu es bien certaine... — J'ai tout appris, Madame, de la bouche même d'une femme-de-chambre de cette déteſtable Cérignan ; elle vient d'accourir en ces lieux ; c'eſt elle qui m'a prévenue qu'un inconnu devoit paſſer ici, & jetter du poiſon dans la médecine qu'on vous préparoit. En effet, ce monſtre a paru... n'en doutons point : le crime eſt conſommé. — Me ſerois-je attendue à une telle barbarie ? Vous pour qui ſeul j'ai vécu, vous à qui je pardonnois... que je chériſſois ?... & c'eſt vous, cruel, qui précipitez le terme de mes miſérables jours! hélas ! que ne laiſſiez-vous agir la douleur ! j'avois ſi peu de temps à vivre !... vous ſerez content, vous ſerez content... Charlotte, tu pleures! tu pouſ-

ses des cris ! ma fille, armons-nous l'un & l'autre de courage ; je n'exige plus de toi qu'un service, c'est le dernier que tu me rendras : dis-lui que j'ai été informée qu'il me donnoit la mort, & que je l'ai reçue, en lui pardonnant, en l'aimant... tu lui recommanderas mes pauvres enfants. Il lui suffira sans doute d'avoir fait mourir la mere : étendroit-il sur ces innocentes victimes une cruauté ?.. Charlotte, je l'ai bien peu méritée !... allons ; il faut nous résigner... que mes derniers regards ne s'attachent point sur ces tristes fruits d'une trop malheureuse union ! éloigne-les, éloigne-les ; ne puis-je les oublier en cet instant horrible !... Charlotte, il me vient une idée ; je veux écrire à Germeuil, lui montrer tous les tourments de mon cœur... tu lui donneras cette lettre, lorsque ce trop sensible cœur ne sera plus animé.

Adélaïde aussi-tôt prend la plume, & d'une main tremblante trace cet écrit, qu'elle interrompt vingt fois pour l'inonder de ses pleurs :

» Je meurs avec satisfaction, puis-
» qu'il n'y a point d'autre remede à
» mes maux que la mort ; mais de-

» vois-je la recevoir des mains d'un
» époux ? Germeuil, étoit-ce là le prix
» d'un amour, qui n'a fini qu'avec ma
» vie ? qu'avez-vous à me reprocher ?
» je me suis défendu les représenta-
» tions, la moindre plainte; j'ai porté
» les ménagements jusqu'à ne point
» pleurer en votre présence, & cepen-
» dant je m'abreuvois, je me nourris-
» sois de mes larmes. Ce n'est point
» pour moi que j'ai vu avec horreur
» les approches de la misere : c'est pour
» vos enfants, c'est pour vous-même.
» Ces pauvres enfants ! qui va en pren-
» dre soin ? sera-ce Madame de Céri-
» gnan ? cette femme leur servir de me-
» re ! grand Dieu ! est-ce elle qui aura
» pour vous mes complaisances, ah !
» Germeuil, disons ma tendresse ? cette
» tendresse payée de tant d'ingratitu-
» de, traversée par tant de peines, elle
» n'est jamais sortie de mon cœur ; non,
» jamais je n'ai cessé de vous aimer,
» homme si injuste, si peu reconnois-
» sant, & voilà comme vous m'en ré-
» compensez ! Je ne vous dissimulerai
» point que j'ai repoussé plusieurs fois
» la mort ; mes enfants, ce même époux
» qui n'aspiroit qu'à me plonger dans

» le tombeau, ma Religion que j'of-
» fenſe ſans doute, cette horreur de
» ſa deſtruction, ſentiment naturel à
» tout ce qui exiſte, tous ces liens me
» retenoient à la vie: mais j'ai ſenti
» que ces combats étoient inutiles;
» vous aviez juré ma perte, & il n'é-
» toit pas en mon pouvoir d'éloigner
» des coups ſi inattendus! Dieu eſt juſ-
» te; il lit dans les cœurs; il me par-
» donnera; d'ailleurs, il falloit me dé-
» terminer à ce terrible ſacrifice, ou
» j'éclairois votre crime, & je vous
» expoſois à la rigueur des loix : je
» vous conduiſois à l'échafaud; je vous
» livrois à un fin ignominieuſe; le
» déshonneur en eût réjailli juſques ſur
» mes enfants. C'en eſt donc fait! lorſ-
» que vous recevrez cette lettre, je ne
» ſerai plus! peut-être m'accorderez-
» vous quelques regrets? j'emporte,
» en mourant, cette eſpérance: vous
» ouvrirez les yeux, vous ſentirez,
» un jour, je ne veux point en dou-
» ter, la différence d'une femme qui
» n'a jamais aimé que vous & ſa fa-
» mille, d'avec cet objet... c'eſt elle
» qui a conduit votre main; c'eſt cette
» ame infernale qui vous aura inſpi-

» ré; que le Ciel nous juge! je l'a-
» bandonne à ſes remords. Adieu donc,
» Germeuil, adieu pour toujours; je
» vais prendre le funeſte breuvage...
» ſeriez vous auſſi le bourreau de ces
» innocentes créatures, les gages du
» malheureux amour qui nous avoit
» unis? vous permettra-t-on de les ai-
» mer, ces tendres victimes qu'on im-
» mole dans leur mere? Ah! n'allez pas
» étendre votre barbarie juſques ſur ces
» infortunés; ſi quelque choſe peut ex-
» pier le crime que vous aurez éter-
» nellement à vous reprocher, c'eſt
» l'amitié que vous témoignerez à ces
» miſérables enfants; vous ſeul dans le
» monde leur reſtez, & ils ne vous par-
» leront point, ils ne vous parleront
» point d'Adélaïde; n'ayez aucune crain-
» te: ils ignoreront que c'eſt vous qui
» les avez privés d'une mere; ils auront
» ma tendreſſe pour vous, Germeuil;
» aimez-les; je ne vous demande point
» d'autre prix de ma mort... Nous ſé-
» parer! rompre ces nœuds qu'un at-
» tachement mutuel avoit ſerrés!...
» mais c'eſt trop reculer ce terme de
» tous mes maux: il eſt temps de vous
» ſatisfaire; Germeuil, perſonne ne vous

» aimera comme je vous ai aimé, com-
» me je vous aimois à l'inſtant mê-
» me... Encore une fois, je vous re-
» commande nos pauvres enfants; ne
» les puniſſez pas d'avoir été dans mon
» ſein; ſur-tout gardez-vous de les
» confier à des mains étrangeres, &
» ſans doute la vôtre reſpectera leurs
» jours".

ADÉLAÏDE.

L'épouſe de Germeuil remet cet écrit à Charlotte qui fondoit en larmes: — Charlotte, dérobe-moi ces pleurs; affermis-moi plutôt... tu donneras cette lettre à Germeuil; tu lui diras que mon dernier ſoupir fut encore pour lui... allons, apporte-moi... Non, s'écrie Charlotte, j'y ſuis réſolue: je ne vous obéirai point, Madame, je ne vous obéirai point. — Tu ne veux pas voir que mon arrêt eſt prononcé? il faut que je meure: ainſi l'a déterminé un trop aveugle époux; rien ne pourroit me ſouſtraire au ſort qui m'attend. Je te l'ai dit: qu'aujourd'hui je cede à ton refus: je n'en ſerai pas moins condamnée à perdre la vie; c'eſt un complot tramé ſans doute avec cette fem-

me... qui m'a enlevé le cœur de mon mari. Et puis, Charlotte, l'exiſtence m'eſt une charge ſi peſante! que puis-je eſpérer? je te demande une grace: garde, je t'en conjure, un ſecret éternel ſur le genre de mort qui termine ma déplorable deſtinée. Si on venoit à le ſavoir: le malheureux auteur de toutes mes peines ne ſeroit que trop puni! & tu comprends quelle ſeroit ſa punition! hélas! elle s'étendroit juſques ſur mes enfants... Charlotte, promets-moi bien de te taire; tu m'aimes, & tu me porterois de nouveaux coups dans le tombeau.

Charlotte éplorée, & après bien des efforts, engage ſa parole qu'elle gardera le ſilence. Mais, ma chere maîtreſſe, ajoute-t-elle, penſez-vous que j'épargnerai au barbare tout ce que mon cœur renfermera pour d'autres? je le pourſuivrai; je lui repréſenterai ſans ceſſe ſon atrocité, une action abominable; il verra mes pleurs, mon déſeſpoir éternel... — Va donc, Charlotte... hâtons-nous de mourir, puiſqu'on l'a ainſi décidé. Tu rameneras mes enfants; ils recevront mon ame; je voulois les écarter: je ne puis me

refuſer la conſolation de les ſerrer dans mes bras défaillants.

Charlotte paſſe dans l'appartement prochain : elle revient tenant la médecine d'une main incertaine, & de l'autre les deux enfants de Madame de Germeuil, qui auſſi-tôt leur prodigue mille baiſers mêlés de gémiſſements & de larmes. — Chers enfants! chers enfants!... dans un moment, vous n'aurez plus de mere! Charlotte, tu leur déroberas le triſte ſpectacle de ma fin; laiſſe-les ſur mon ſein, juſqu'à l'inſtant où ma raiſon... où ma tendreſſe... quand je n'exiſterai plus... ne plus exiſter! ne plus aimer! qu'ai-je dit!... donne-moi donc...

Charlotte preſque expirante, & ne pouvant faire un pas, approche enfin de Madame de Germeuil : — Quoi! vous pourriez... — Ma bonne amie, il n'eſt plus temps de réfléchir : mon ſort eſt arrêté. Adieu, Charlotte. Voici une petite bague de peu de valeur, reſte de mon ancienne ſituation; garde-la, en mémoire de ta malheureuſe maîtreſſe, qui voudroit te faire un autre préſent : c'eſt tout ce dont je puis diſpoſer; & toi, mon Dieu! ſeul maître

de notre vie, me pardonneras-tu de rejetter le fardeau de la mienne? je t'en offre le sacrifice.

Adélaïde arrache le fatal breuvage des mains de sa domestique, qui s'obstinoit à retenir le vase : cette derniere tombe à terre, presque évanouie. L'infortunée épouse de Germeuil embrasse encore ses enfants, l'un après l'autre, colle quelque temps sa bouche sur la leur, & ensuite par une espece d'effort sur elle-même, les repousse doucement, leve les yeux au ciel, & porte la médecine mortelle sur ses levres.

Arrêtez, arrêtez, s'écrie un homme, égaré, hors de lui-même & qui étoit entré avec précipitation, donnez-moi... — C'est vous, Germeuil!.. vous empêcheriez... C'étoit lui en effet; il saisit & jette la coupe avec emportement. Charlotte se releve : — Monsieur! je me doutois bien que vous ne pouviez être assez barbare!.. Germeuil, sans l'écouter, serroit dans ses bras Adélaïde, que cette révolution avoit privée de l'usage des sens. Avez-vous pu imaginer, lui disoit son époux, que je fusse assez inhumain pour vous arracher la vie?... Adélaïde, je ne suis

que trop coupable de t'avoir ôté mon cœur! je viens te le rendre ce cœur si déchiré, si plein de douleur, de repentir, d'amour... J'ai su tout: non, ce n'est pas mon crime, c'est celui du monstre... qui avoit égaré ma raison; c'est cette femme abominable qui avoit conçu le projet de te donner la mort.

Cependant Adélaïde sembloit renaître par degrés. Charlotte avoit dans cet intervalle remis la lettre à Germeuil, dont cet écrit augmente l'agitation; il reprend sa femme dans son sein: — J'ai pu, ma chere Adélaïde, manquer à mon devoir, à l'honneur, à l'amour: mais être ton meurtrier! que le poison... je succombe à cette idée! ô Ciel! je reconnois ton miracle! ma femme expiroit, & elle m'accusoit de sa mort... perfide Cérignan, tu n'échapperas point, tu n'échapperas point à ma juste vengeance... misérable! où m'avoit entraîné un détestable égarement!

Germeuil succombe à son tour sous tant d'assauts divers; il couvre ses enfants de ses larmes: il ne peut que leur dire: Mes amis, vous alliez perdre votre mere! & elle me croyoit l'auteur de ce crime! ah! mes yeux

ſont deſſillés : je vois trop que deux ſcélérats s'étoient emparés de mon ame! & ils ne m'avoient pas plongé dans aſſez de déſordres! il leur manquoit, à ces monſtres, la mort de ma femme, la mort d'Adélaïde!

A ces mots, Germeuil retomboit dans le délire de la fureur; il s'écrioit; il retournoit ſans ceſſe, de ſon épouſe à ſes enfants. Il raconte enfin par quel événement il a découvert ce myſtere d'horreur : la femme-de-chambre de Madame de Cérignan imaginant d'abord que Germeuil ordonnoit ce forfait, informée enſuite de la vérité, ſachant que ſa maîtreſſe & Blinval étoient les ſeuls auteurs de l'empoiſonnement, étoit accourue vers l'époux d'Adélaïde, afin qu'il s'oppoſât à l'exécution d'un complot ſi monſtrueux.

Au moment que Germeuil parloit de cette domeſtique, elle paroît; elle brûloit de s'inſtruire s'il étoit venu à temps pour ſecourir ſon épouſe. Monſieur, lui dit cette femme, tout ne vous eſt pas connu; voici le motif de cet horrible projet : mon abominable maîtreſſe a ſu que Madame votre épouſe avoit un parent fort riche en Améri-

que. Il eſt vrai, interrompt Adélaïde avec vivacité, que ma famille m'a dit plus d'une fois que j'avois un parent dans ces contrées, dont nous n'avons reçu aucunes nouvelles depuis que j'exiſte. La femme-de-chambre reprend la converſation, entre dans les détails; Adélaïde ne la laiſſe pas achever, & s'adreſſant à ſon mari : Mon ami, ce bien ſera le vôtre; dès ce moment je vous cede tous mes droits; je ſuis bien plus jalouſe de recouvrer votre cœur, & de le conſerver. O Ciel! s'écrie Germeuil, comment reconnoître tant de bienfaits? ah! je ne te demande des richeſſes que pour ma femme & mes enfants, pour faire oublier à cette chere victime de mes déteſtables erreurs, tous les maux que je lui ai cauſés! mais il faut punir les ſcélérats...

Germeuil n'entend plus ſa femme qui veut le retenir : il s'élance de la chambre, & court chez Madame de Cérignan, qui croit, à ſa vue, qu'il vient lui apprendre la mort d'Adélaïde; cette infâme créature ſe préparoit à faire éclater de feints regrets. — Dans quel déſordre vous êtes? que m'annoncez-vous? votre épouſe ſeroit en danger?

— Oui,

— Oui, monſtre de perfidie & de ſcélérateſſe, elle a été en danger; elle a vu la mort de près; une Providence ſuprême à laquelle je rends graces, veilloit ſur ſes jours, & t'arrache ta victime; tu n'as plus qu'à te reprocher un forfait inutile; je ſais tout, je ſais tout: tu m'as trompée; tu te jouois de ma crédulité; tu n'aſpirois qu'à dévorer ma nouvelle fortune; un autre prix t'attend, & (appercevant Blinval qui entroit, & élevant la voix,) tu le partageras avec ce traître, qui n'échappera point ainſi que toi au ſupplice; je cours tout déclarer; j'aurai des preuves, des témoins, des juges. Tremblez, miſérables: vous avez abuſé de mon cœur, de mon cœur trop ſenſible; il va prendre pour vous l'endurciſſement le plus décidé; non, jamais, jamais n'en attendez de compaſſion. J'ai reçu de vous deux les coups les plus cruels: mais je ſerai vengé.

Le couple odieux demeuroit confondu, tant la vérité eſt accablante pour le coupable! Blinval balbutie quelques paroles; il réclame l'ancienne amitié... — Infâme! ce mot peut-il ſortir de ta bouche? tu parles d'amitié, toi, qui as

enfoncé le poignard dans mon cœur, qui m'as ravi plus que ma fortune, mes ſentiments ! mon ami ! le bourreau de ma femme ! & elle expiroit, en m'accuſant de cet attentat !.. Je te percerois, je te déchirerois ſous cent coups d'épée, ſi je ne laiſſois à d'autres mains la honte de ſe ſouiller de ton ſang. C'eſt en préſence des Magiſtrats que nous compterons tes ſervices, tes bienfaits : ils t'en payeront le ſalaire, & je cours de ce pas...

Germeuil n'a point le temps d'achever : il eſt arrêté tout-à-coup par Adélaïde qui ſe montre, accablée de tout ce qu'elle vient d'éprouver, & ſoutenue par Charlotte : — Où courez-vous, Germeuil ? demeurez : j'ai prévu ce que vous aviez deſſein de faire ; je viens vous demander un témoignage de cette amitié que vous m'avez rendue. — C'eſt vous, Adélaïde ! dans ces lieux ! parmi des monſtres qui ont attenté à vos jours ! qu'exigeriez-vous ? — Je n'exige rien ; j'implore une grace, & je l'attends de mon mari ; je connois trop les auteurs de tous mes maux ; ils ont fait plus que de vouloir m'arracher la vie, ils m'avoient enlevé vo-

tre cœur ; ils seront assez punis, s'ils vous voyent revenu d'un égarement dont eux-mêmes sentiront toute l'horreur. Croyez-moi, Germeuil : le crime porte avec lui sa punition la plus douloureuse.

Aussi-tôt la Cérignan & Blinval se jettent aux genoux de Madame de Germeuil ; la lâcheté suit de près l'audace criminelle ; ils versent, disent-ils, des larmes de repentir ; ils la conjurent de calmer la fureur de son époux, qui ne vouloit rien entendre, décidé absolument à livrer l'un & l'autre aux rigueurs de la justice. Adélaïde leur adressant la parole : Je crois peu à votre repentir ; vous seriez trop heureux d'éprouver des remords : mais vous ne sauriez plus me tromper. C'est moi que je satisfais : je me suis promis de vous dérober au châtiment que vous méritez, & Germeuil voudra bien acquitter ma promesse.

Enfin, l'époux d'Adélaïde cede aux sollicitations, aux instances de sa femme, qui parvient à l'emmener hors de ce séjour du crime. Il ne tarde pas à reprendre, en quelque sorte, une nouvelle vie, un nouveau cœur ; bientôt rede-

venu bon mari, bon pere, honnête homme, digne citoyen, tous les jours sa tendresse pour son épouse & sa famille augmentoit; ils recueillirent, peu de jours après cette aventure, l'immense succession qu'on leur avoit annoncée. Germeuil sut faire un sage emploi de ses richesses; il goûta le bonheur, le bonheur si pur, si doux d'essuyer les larmes des malheureux, & de les soulager par des consolations & des bienfaits. Adélaïde, de son côté, ne fut pas moins heureuse: elle vit ses enfants s'élever dans son sein, & suivre leurs exemples honnêtes. L'indigne Cérignan, tombée dans une horrible misere, suite presqu'indispensable de la mauvaise conduite, mourut, dévorée de remords. Pour Blinval, incapable de céder à la voix du repentir, il s'étoit sauvé en Espagne, où, sans doute, un Ciel vengeur le poursuivoit, & l'atteignit: coupable d'un rapt, il périt sur l'échafaud, tandis que Germeuil & sa femme partagerent la récompense dont la vertu jouit sur la terre; ils parvinrent à une extrême vieillesse, s'aimerent jusqu'au dernier soupir, & moururent, pour ainsi dire, ensemble, se suivant de près au tom-

beau. Ils eurent la ſatisfaction de ſe voir, en quelque ſorte, ſurvivre dans une poſtérité qui eut leurs vertus, leur bonheur, leurs longues années, qui bénit leur mémoire, & la fit à ſon tour reſpecter & chérir à ceux qui lui ſuccéderent.



DAMINVILE,

ANECDOTE.



DAMINVILE,

ANECDOTE.



MONSORIN étoit du nombre de ces parvenus que la richesse corrompt & dénature; peut-être étoit-il né avec un cœur susceptible de sentiment : mais l'opulence, ce qui arrive presque toujours, avoit étouffé en lui ce germe heureux. La *soif de s'enrichir* étoit l'unique passion qui l'agitoit; elle le consumoit, il lui sacrifioit toute son existence. De-là son endurcissement, son inhumanité réfléchie, son avarice insatiable, son mépris décidé, sa haine même pour tout ce qui pouvoit lui présenter le tableau de la misere, tandis qu'il prostituoit son hommage aux moindres apparences de la fortune. Un

riche lui paroissoit formé d'une autre substance que le reste des hommes. Croiroit-on qu'avec cette façon de penser aussi absurde qu'injurieuse pour ses semblables, un être si odieux se piquât de professer la piété, c'est-à-dire, qu'interprétant mal l'esprit de la vraie dévotion, Monsorin ne s'attachoit qu'à la pratique extérieure, & négligeoit ou méconnoissoit totalement les devoirs que la Religion nous impose ? Il se cachoit qu'elle ajoute encore à ce penchant émané de la nature, à cette compassion généreuse qui nous porte à plaindre, à secourir le malheureux: la bienfaisance est, sans contredit, un de ses premiers préceptes, & Monsorin s'y étoit toujours montré rebelle; il se contentoit de visiter les temples, d'assister à nos respectables cérémonies, & revenoit chez lui plus inhumain & plus avare; sa femme dont il s'étoit hâté de s'approprier le bien, & que le déplaisir d'être liée à un pareil époux, venoit de précipiter au tombeau, lui avoit laissé un fils unique qu'on nommoit Daminvile.

Bien différent de son pere, ce jeune homme réunissoit les plus belles qua-

lités; il étoit ſur-tout ſenſible & bienfaiſant; ſa figure noble & intéreſſante annonçoit une ame ouverte à toutes ces impreſſions dont l'humanité s'honore; il touchoit à ſa vingt-deuxieme année. Si la ſenſibilité eſt la ſource des vertus, quelquefois auſſi elle nous plonge dans des erreurs & des chagrins, ſuite preſqu'inſéparable des paſſions; ſouvent l'amour honnête n'eſt pas moins redoutable que l'amour vicieux, le premier a une ſorte de fanatiſme d'autant plus difficile à diſſiper, qu'il s'appuye de l'orgueil, & qu'il nous fait paroître grands à nos propres regards: plus les ſacrifices qu'il nous coûte, ſont impoſants, plus il nous flatte & nous domine.

Daminvile n'avoit pas conſulté la raiſon calculante de ſon pere pour céder à une inclination qui devoit lui cauſer des malheurs inévitables: il avoit apperçu à la promenade une jeune perſonne; il n'en avoit point vu de plus charmante, de plus digne d'être aimée, & de fixer tous ſes vœux; Félicie en effet eût mérité les hommages les plus éclatants; ſa vertu égaloit ſes attraits; reſtée orpheline en bas âge, un oncle

& une tante en prenoient ſoin; la fortune ſembloit s'être attachée à l'humilier, ſi l'on peut humilier l'honnêteté & ces charmes qui ſont les vrais préſents de la nature. Exiſteroit-il un génie envieux qui empêchât la réunion de tous les avantages? il n'en eſt point que nous n'achetions par les plus dures compenſations. Félicie pouvoit encore s'applaudir de ſa naiſſance, ou peut-être s'en plaindre: c'étoit un nouvel obſtacle qui rendoit ſon établiſſement plus difficile: auſſi ſes parents qui étoient peu riches, lui faiſoient-ils envisager le couvent, comme le ſeul état qu'il lui fût permis d'embraſſer.

Le fils de Monſorin reſſentoit tout ce qui caractériſe le véritable amour, une eſpece de reſpect religieux pour l'objet de ſa paſſion; celui qui veut ſéduire n'aime point; Daminvile aſpiroit à former un engagement avoué du Ciel & de la vertu; il avoit ſu s'introduire chez Monſieur & Madame de Villemont, les parents de Félicie; il ne tarda point à lui parler de ſon amour, & cette déclaration embarraſſa d'autant plus la jeune perſonne, qu'elle partageoit déja des ſentiments que l'un & l'autre au-

roient dû rejetter : cependant elle eut la force de cacher son émotion. Monsieur, lui dit-elle, ce n'est point à moi d'entendre de tels aveux ; je n'imagine pas que votre dessein soit de me tromper : adressez-vous à mes parents, eux seuls vous répondront pour moi ; il m'est permis, au reste, de vous prévenir que je suis sans fortune, & que le cloître est l'asyle qui m'attend. — Sans fortune, charmante Félicie, ah ! lorsqu'on a vos vertus, vos graces, votre beauté accomplie, qu'on réunit tous les enchantements, lorsqu'on sait enflammer un cœur qui brûle de vous obtenir, ne possede-t-on pas tous les biens du monde ? J'ai un pere, un pere qui a des richesses : je les partagerai, je les mettrai à vos pieds. Non, ne craignez pas que je vienne ici comme un séducteur vous prodiguer des serments que le temps désavouera ; je vous jure, & j'en prends le Ciel à témoin, que je n'aurai point, que je ne veux point avoir d'autre épouse que vous. Parlez : accepteriez-vous mon hommage ? aurois-je eu le bonheur de vous inspirer quelques-uns de ces sentiments... qui m'animeront toujours ?...

Daminvile étoit aux genoux de Félicie, qu'un trouble involontaire rendoit interdite. Son oncle paroît. — Que vois-je, Monſieur? — L'homme le plus ſenſible, qui adore Mademoiſelle votre niece, qui lui répete, en votre préſence, le ſerment de l'aimer juſqu'au tombeau, & qui aſpire à l'honneur de vous appartenir. Ce n'eſt point elle, reprend Monſieur de Villemont avec une ſorte d'aigreur, que vous deviez conſulter : Félicie, Monſieur, a des parents qui lui témoignent toute la tendreſſe d'un pere & d'une mere; leur devoir eſt de veiller à ſes intérêts, de la conduire dans le chemin de la vertu, & ce ne feroit pas à vous à l'en détourner. — L'en détourner! eh! Monſieur, connoiſſez donc mon cœur : je vous le redis avec une aſſurance que n'auroit point l'impoſture; je n'en impoſe ni à vous ni à Mademoiſelle votre niece; l'amour qu'elle eſt capable d'inſpirer, ne ſauroit être criminel; tous mes vœux feroient de mériter le don de ſa main. Vous m'avez ſurpris à ſes pieds; pardon, Monſieur, ſi je vous ai offenſés l'un & l'autre; mais... n'avez vous jamais aimé? D'ailleurs, ma

tendresse est si pure ! j'adore Félicie, comme on aimeroit une divinité ; j'ai pour elle le même respect, la même crainte de lui déplaire. Je suis le plus à plaindre des hommes, si vous ne me promettez...

Monsieur de Villemont ne laisse point achever Daminvile qui versoit des larmes, tandis que Félicie s'efforçoit de repousser les siennes. Il l'emmene dans un appartement voisin, ferme la porte sur lui ; & prenant un ton plus calme : — Monsieur, j'ai cru que je devois éloigner ma niece d'un entretien des plus importants, puisqu'il s'agit de son bonheur & du vôtre. Il est inutile de la mortifier par des vérités que la probité me défend de vous taire ; Félicie n'a rien que quelques agréments, & des vertus que nous cherchons à fortifier tous les jours. Le couvent... Le jeune homme l'arrête avec vivacité : Monsieur, je n'ignore point que la fortune a voulu ravir à Mademoiselle votre niece des avantages qu'elle lui devoit ; c'est à moi de venger Félicie d'un caprice si injuste, & ce sera encore une nouvelle satisfaction que j'ajouterai à celle de l'épouser. Quels trésors valent

un regard de Félicie! — Permettez-moi, Monsieur, de vous parler avec franchise : vos discours sont d'un jeune homme qui aime : mais Monsieur votre pere aura-t-il votre ivresse? Vous me pardonnerez cette sincérité : on connoît Monsieur Monsorin ; il est riche : ce mot a tout dit, Monsieur, & vous devez l'entendre. Non, votre pere ne souffrira pas que vous n'épousiez que la vertu & la naissance ; il vous faut une femme opulente. Ah! Monsieur, s'écrie Daminvile en pleurant, il est vrai que mon pere est extrêmement attaché aux richesses : mais... il n'a point vu Félicie ; s'il la voyoit, s'il la connoissoit, il auroit mes yeux, mon cœur ; eh! peut-on avoir d'autres sentiments, quand on peut seulement regarder Félicie? je vous réponds d'un consentement des plus décidés. Mon père voudroit-il ma mort? Villemont reprend : Je vous le dis, Monsieur : votre langage est celui d'un jeune cœur rempli de sa passion, & qui s'en impose sur les difficultés qu'on a le malheur, à mon âge, de prévoir & de redouter. Au reste, vous me paroissez trop honnête, pour vous flatter de poursuivre

vos visites, sans un aveu formel de Monsieur votre pere; ne soyez donc pas étonné que je vous prie de vous absenter jusqu'au moment que vous l'ayez obtenu. Je vous estime, & j'aime à croire que vous n'employerez aucun détour, aucun artifice, qu'en un mot, ma niece vous a inspiré un attachement que justifient l'honnêteté & le respect : vous sentez les loix qui vous sont prescrites. (Daminvile veut insister.) J'imagine, Monsieur, m'être assez expliqué, & Félicie elle-même auroit exigé de vous une semblable condition.

Le fils de Monsorin, accablé, éperdu, se retire, sans avoir pu voir un seul instant l'objet d'une passion des plus violentes. A peine est-il sorti, que Villemont a une conversation très-sérieuse avec sa niece; il lui défend expressément de recevoir le moindre écrit de Daminvile. Félicie promet tout : mais quel bouleversement elle éprouvoit dans son ame, & que l'œil d'un parent étoit loin de saisir le trouble qu'elle ressentoit!

Nous avons dit que Daminville aimoit : c'est le représenter tel que sont la plupart des amants, imprudent, aveu-

gle ſur tout ce qui pouvoit le contrarier, rempli de l'eſpérance flatteuſe qu'il n'auroit point d'obſtacles à combattre, très-convaincu qu'il obtiendroit le conſentement paternel. Cependant, chaque fois qu'il avoit réſolu d'épancher ſon ame, & de révéler ſon ſecret, il ſe ſentoit arrêté par une crainte involontaire. Il lui étoit impoſſible de ſe diſſimuler que Monſorin ne connoiſſoit d'autre talent, d'autre vertu, d'autre mérite que la richeſſe; c'étoient les premieres expreſſions qui avoient frappé ſon oreille. D'un autre côté, il comptoit les jours, les heures qui s'écouloient loin de Félicie; ne pas voir, ne pas jouir d'un ſeul regard de tout ce qu'il aimoit : quel ſupplice! cette privation lui paroiſſoit inſupportable. Il avoit déja imaginé pluſieurs moyens de donner de ſes nouvelles à ſa maîtreſſe, & de recevoir des ſiennes; toutes ces tentatives étoient demeurées ſans effet; rien ne pouvoit endormir la précaution ſurveillante des parents de la jeune perſonne qui ne ſouffroit pas moins que Daminvile. La contrainte où elle vivoit, ne faiſoit peut-être qu'enflammer la paſſion ſecrete qui la conſumoit; tout

ce que la vertu étoit en droit d'exiger de cette infortunée, se bornoit à ne pas risquer la moindre démarche, & surtout à cacher à son amant l'empire qu'il avoit déja sur son ame : mais pouvoit-elle ne point combattre, se défendre ces larmes que le devoir repousse, & qui semblent retomber jusqu'au fond du cœur, ne pas éprouver tous les tourments intérieurs attachés à un amour qui doit se taire & se sacrifier? un pareil triomphe étoit au-dessus des forces de Félicie. Son oncle & sa tante lui remettoient sans cesse devant les yeux, les obligations que la sagesse & son état lui imposoient : nulle fortune à espérer, conséquemment l'impossibilité de prendre l'esprit du monde, & de céder à ses illusions séduisantes, la perspective d'un couvent, l'abnégation de tout ce qu'on appelle les plaisirs de la vie, la seule ressource de la satisfaction délicate qui suit toujours la pratique de la vertu, & sur-tout un éloignement éternel des moindres goûts qui nous portent vers la société : voilà les images qu'on ne cessoit de présenter à la malheureuse niece, qui se soumettoit avec une docilité apparente à un joug si pesant.

Félicie donna une preuve éclatante de cette soumission sans bornes à ses parents & à ses devoirs. Elle étoit à l'Eglise, près de Madame de Villemont, qui parloit à une Dame de ses amies : un homme déguisé en mendiant, & que la jeune personne reconnoît pour être le domestique de Daminvile, profite de la circonstance, & lui fait voir une lettre qu'il vouloit lui donner furtivement. Aussi-tôt il s'éleve dans cette ame nourrie des meilleurs principes, une foule de mouvements contraires; inquiete sur le sort d'un objet qui ne lui étoit déja que trop cher, elle brûle d'en être instruite; son cœur, en quelque sorte, se précipitoit au-devant de cet écrit, sa main alloit le recevoir; elle s'arrête : un autre sentiment aussi fort que le premier, la rappelle aux loix de l'honnêteté. Il n'est point de démarche indifférente pour une jeune personne : qu'elle accepte une lettre, un seul mot, elle a fait le premier pas dans la carriere de l'égarement & du désordre; & assez foible pour avoir cédé à ce premier pas, il ne lui est plus possible souvent de reculer : de-là le trouble qui l'agite, & la condamne,

plus de repos, plus de tranquillité, des chagrins, des malheurs, son déshonneur, sa perte assurée. Le valet rusé employe tous les signes pour presser Félicie; elle essuye à chaque sollicitation, de plus violents combats : mais elle remporte la victoire, & refuse obstinément le billet.

Arrivée à la maison, elle court s'enfermer dans sa chambre, & là elle donne un libre cours à tout ce qu'elle ressent; elle est suffoquée par ses larmes. Ai-je assez sacrifié, se dit-elle, à cette inflexible vertu dont je suis la misérable victime? Ne point voir Daminvile depuis plus de quinze jours, & l'aimer autant que je l'aime! hélas! si sa présence m'est interdite, du moins j'aurois su..., qu'aurois-je appris? qu'il éprouve des souffrances égales à la mienne, que son amour... quel mot ai-je prononcé? à quel but nous conduiroit une tendresse mutuelle?.. je le vois trop ; il se borne à m'écrire; il seroit venu; il auroit vu mes parents; si son pere consentoit à mon bonheur... je parle du bonheur : il n'en est point pour moi! il faut me résoudre à ensevelir dans un cloître, l'existence la

plus odieuse, à mourir loin de tout ce que j'aime. Eh! la mort n'est-elle pas le seul remede à mes maux? encore si, avant que d'expirer, je lui avois dit... quel aveu va m'échapper? la vertu du moins n'aura rien à me reprocher; je mourrai sans qu'il ait surpris mon secret; mon orgueil n'aura point reçu la moindre atteinte, & il n'y a que moi qui aurai su combien j'ai été foible, combien j'aimois!

Le fils de Monsorin est frappé d'un coup mortel, quand on lui rapporte que toutes les instances ont été inutiles, & qu'on s'est obstiné à rejetter sa lettre; il y a des moments où il accuse Félicie d'une indifférence, dont, pour son malheur, elle étoit bien éloignée; ensuite il ouvre les yeux; il voit que la vertu s'oppose à cet aveu si desiré, & sa maîtresse lui en paroît plus digne de son attachement; il a recours inutilement à divers stratagêmes pour se procurer un instant d'entretien avec elle: il ne peut même parvenir à la voir. Pressé, accablé de sa passion, il se détermine à parler à son pere; il le trouve seul dans son cabinet; il court se jetter à ses pieds. Qu'avez-vous? que voulez-

vous, lui dit Monſorin étonné de cette attitude? — Une ſeconde fois la vie, mon pere; oui, je vous devrai une exiſtence bien plus précieuſe pour moi que la premiere; ſi vous me refuſez, vous me plongez au tombeau; daignez m'aſſurer que vous aurez la bonté de m'entendre. Monſorin fait relever ſon fils, & promet en effet de lui accorder ſon attention. Daminvile raconte avec tout le feu d'un amant, les détails de ſa paſſion, ſa naiſſance, ſes progrès; il trace un portrait enchanteur de Félicie : il n'y a point de femme dans le monde qui réuniſſe tant d'attraits & de belles qualités; il à ſoin d'appuyer ſur l'avantage de l'extraction. Paſſons, paſſons, interrompt le pere, ſur toutes ces merveilles; je ſais qu'à votre âge on eſt la dupe de ces ſottiſes... Elle eſt riche?... Le fils demeure embarraſſé : — Mon pere, je vous le dis, c'eſt la perſonne la plus aimable, la plus eſtimable, la mieux née, la plus adorable. — Je vous demande ſi elle a de la fortune, répondez-moi. Daminvile eſt forcé d'avouer que Félicie eſt ſans bien. Hélas! ajoute-t-il, c'eſt la ſeule choſe qui lui manque, &... ce n'eſt rien;

elle a tant d'autres dédommagements: vertu, beauté, nobleſſe, ce ſont-là les richeſſes véritables. Ce n'eſt rien, murmuroit le vieillard entre ſes dents, ce n'eſt rien! fils indigne de moi, tu fais ſi peu de cas de l'opulence! & où as-tu emprunté une pareille façon de penſer? je croyois qu'élevé dans mon ſein, entouré d'heureux exemples, tu te garantirois de ces idées romaneſques. Quoi! je t'aurai amaſſé de l'argent pour le prodiguer à une épouſe qui n'auroit pas le ſol! tu ne doublerois pas ton capital! que ſont ces grands mots de vertu, de beauté, de naiſſance? tu es aſſez peu éclairé pour te faire illuſion à ce point?.. va tu n'es point mon fils! mon fils chercheroit à augmenter la fortune de ſon pere; il aſpireroit à épouſer l'héritiere la plus riche: voilà la bru qui me conviendroit, qui feroit la conſolation de ma vieilleſſe! Daminvile retombe à ſes genoux, les arroſe de ſes larmes: — Mon pere, mon pere, ſi vous êtes décidé à ne point vouloir que Félicie porte le nom de votre fille, vous avez prononcé l'arrêt de ma mort; je ne le cache pas, je ne pourrai ſurvivre à une

une défense si rigoureuse. J'attachois tout mon bonheur à posséder la niece de Monsieur de Villemont... daignez vous informer, daignez la voir; oh! vous aurez mes sentiments; il n'est pas possible.... — Il me sera très-possible de mettre obstacle à cette folie punissable... Ecoute-moi: ta mere n'avoit qu'un bien des plus bornés, & j'ai su prendre des précautions pour t'en ôter la jouissance, si tu ne remplis pas mes volontés. Ne me force point à te déshériter; mon neveu me tiendroit lieu d'un fils que j'aurois bientôt oublié; c'est ce jeune homme qui mérite de ma part une tendresse paternelle; tout son cœur m'est soumis; il ne connoît que les moyens qui puissent enrichir: c'est-là son unique étude, sa passion; & il ira à la plus haute fortune; & toi tu dévorerois un héritage... non, je ne mourrai point avec cette crainte; tu seras un autre moi-même, tu seras mon fils, ou, je te le répete, je te désavoue, & je te donne ma malédiction; tremble que ce ne soit ton seul partage. (Daminvile dans les pleurs veut encore parler de Félicie.) Que je n'entende plus ce nom odieux! se prendre de goût pour une

fille qui n'a rien ! & encore pousser l'extravagance jusqu'à vouloir en faire sa femme ! retire-toi ; je ne puis plus retenir ma colere. De la vertu, des charmes, de la condition : ne voilà-t-il pas une belle dot ?

Monsorin n'avoit plus la force de parler, tant la fureur le dominoit ! il ne répétoit que ces derniers mots, & toujours plus agité & plus rempli d'indignation. Daminvile est obligé de le quitter.

Ce malheureux jeune homme, livré à tout l'excès du désespoir, court chez Monsieur de Villemont, & demande à lui parler ; l'oncle de Félicie arrive ; il est surpris de l'état où il voit Daminvile. Il faut que je vous entretienne, Monsieur, s'écrie celui-ci, de ce qui m'intéresse le plus : c'est présentement vous seul qui allez être l'arbitre de ma destinée... seriez-vous aussi sans pitié ? Le fils de Monsorin raconte avec la franchise de l'honnêteté, la conversation qu'il vient d'avoir, & le peu de fruit qu'il en a recueilli ; il ne déguise aucune circonstance ; il fait voir, en un mot, toute la dureté de son pere ; il se flatte pourtant de fléchir dans

la fuite cette ame inexorable. Monſieur de Villemont l'interrompt : Eh bien, Monſieur, qu'exigez-vous de moi ? Quel ſervice puis-je vous rendre ? — Quel ſervice, Monſieur ! ah ! tout, tout au monde : que j'aye du moins la conſolation de voir Félicie ! — De la voir, quand il faut abandonner... — Hélas ! Monſieur, je ne demande qu'un ſeul de ſes regards, & ce ſera en votre préſence, ce ſera en votre préſence... vous m'arrachez la vie ! — Votre ſituation me touche, Monſieur : je tenterois tous les moyens de l'adoucir : mais l'honneur me défend de céder au moindre ſentiment de compaſſion. Je l'avois prévu : il eſt inutile d'eſpérer ; votre pere ne changera point ; vous devez donc renoncer, & pour jamais, à ma niece, bien loin de chercher à la voir, l'oublier, fuir, en un mot, tout ce qui vous la rappelleroit. Pourquoi entretenir une paſſion que traverſent des obſtacles inſurmontables ? Monſieur, je ne doute pas que je ne m'adreſſe au plus honnête homme : vous m'en avez annoncé toute la nobleſſe : vous ne voudriez point que Félicie fût indigne de vous, & de vous-même ; dès qu'un engagement ſacré ne

ſauroit unir l'un & l'autre, c'eſt à votre probité à vous dicter ce que vous avez à faire; oui, Monſieur, j'oſe m'en rapporter à ce qu'elle prononcera. — Mais Monſieur, quelle raiſon avez-vous d'imaginer que mon pere ſera inflexible? le temps.... — Le temps, Monſieur! vous ne connoiſſez pas le cœur humain. Ce n'eſt pas à l'âge de Monſieur Monſorin qu'on devient ſenſible; l'avarice ne ſe corrige pas: elle ne fait que croître & s'endurcir... Monſieur, n'empêchez point une fille infortunée de s'occuper du ſeul état qu'elle ait à choiſir; laiſſez-la fuir un monde qui ne doit pas lui cauſer le foible regret: qu'eſt-ce que la vie? & qu'on eſt heureux d'apprendre à s'en détacher.

Monſieur de Villemont demeure inébranlable. Les inſtances, les larmes, les gémiſſements du jeune homme ne peuvent obtenir la permiſſion d'être préſenté à Félicie; il n'auroit, diſoit-il, deſiré la voir que cette ſeule & derniere fois.

L'oncle eſt à peine rentré, qu'il va chercher ſa niece, la conduit à ſon appartement, & lui annonce qu'il a beaucoup de choſes à lui dire. Félicie

croit pressentir le sujet de la conversation; un cœur qui aime est ingénieux à saisir tout ce qui intéresse son amour. Villemont lui apprend qu'il vient de voir Daminville, que son pere s'oppose au mariage qui faisoit l'espérance du fils; il ajoute : Félicie, je n'imagine pas que j'aye encore des conseils à vous donner; car c'est plutôt un ami qu'un parent qui jusqu'ici vous a tracé le chemin que tout vous engage à suivre. Vous l'entendez : nul espoir que Daminvile vous épouse, &c... des larmes vous échappent ! votre sensibilité.... Mon oncle, s'écrie Félicie, en se jettant aux pieds de Monsieur de Villemont, je me regarderois comme coupable, si je vous déguisois plus longtemps ce qui se passe dans mon cœur. Oui, vous êtes mon ami, vous m'en avez donnez des preuves éclatantes, & c'est à mon ami que j'ouvre l'ame la plus agitée. Faut-il que j'aye vu Daminvile ? il a excité en moi un trouble qui ne se calmera jamais... — Félicie, vous aimez ! Ah ! fille malheureuse ! vers quel abyme vous courez ! vous avez perdu votre repos, cette sage indifférence... craignez que la ver-

tu... — Mon oncle, je vous réponds de mon attachement à mes devoirs, à l'honneur; vous n'aurez point à rougir de vos bienfaits; parlez, ordonnez, ouvrez-moi le couvent, je vais m'y enchaîner par des nœuds.... bien différents de ces liens... je l'avouerai, j'avois espéré... j'éprouve que je suis la victime d'un penchant qui n'est que trop funeste! je les porterai dans le cloître, aux pieds des autels, ces impressions si profondes qui ont décidé du malheur de ma vie... Ah! Félicie, interrompt Villemont, je souffre d'autant plus que j'ai à m'accuser d'une faute impardonnable. Voilà où la foiblesse conduit des parents qui ne sentent pas assez le danger des plus légeres complaisances! C'est nous qui ne devions pas recevoir Daminvile; à la premiere visite, c'étoit à moi d'exiger une explication; je suis l'auteur de tes chagrins! c'est ton oncle qui a creusé le précipice d'où peut-être il sera impossible de te retirer! ma chere amie, je suis le plus imprudent & le plus malheureux des hommes.

Monsieur de Villemont & sa niece s'embrassoient, confondoient leurs lar-

mes ; il finit cet entretien par l'exhorter à se servir de toutes ses forces pour se vaincre, & détruire jusqu'à une image qui ne feroit que lui causer un tourment éternel.

Dans quel état étoit le plus vertueux & le plus passionné des amants ! il ne cessoit d'importuner son pere d'inutiles sollicitations ; il tombe malade, se voit prêt à mourir, & rien ne peut le rappeller à la raison.

Deux hommes d'un caractere entiérement opposé, voyoient souvent Monsieur Monsorin. L'un étoit de ces dévots sombres & atrabilaires, qui proscrivent la douceur & l'indulgence, & montrent la vertu sous des traits impitoyables. Darnicourt ne présentoit que la foudre menaçante d'un Ciel vengeur ; il s'élevoit sur-tout contre le pardon, qu'il traitoit de foiblesse : il frappoit d'anathême le moindre égarement ; complaisant pour lui-même, & inflexible pour autrui, prodigue de prieres, & avare de bonnes actions ; disant qu'il y avoit peu de malheureux qu'on dût secourir, parce que c'étoit intervertir l'ordre de la suprême Providence, qui, sans doute, les punissoit, & à laquelle

on sembloit vouloir dérober ses victimes, d'ailleurs, selon lui, n'ayant rien à se reprocher, parlant toujours de la colere de Dieu, & jamais de sa miséricorde : c'est ainsi que s'annonçoit Darnicourt, qui cependant recherchoit avec empressement la société de Monsorin, dans l'espérance d'en arracher quelques bienfaits.

L'autre personnage d'une piété bien différente, fréquentoit dans une autre vue la maison du pere de Daminvile. Béranger, c'étoit son nom, connoissoit toute l'inhumanité de Monsorin, & il se flattoit en lui interprétant les vrais principes d'une Religion de bienfaisance, de l'amener à cette sensibilité, d'où émane le pur christianisme. Ce n'étoit pas pour son propre intérêt qu'il cherchoit à exciter ce sentiment généreux : c'étoit pour des infortunés, pour des pauvres qu'il soulageoit en secret ; cet homme si respectable ne mettoit point de bornes à la clémence divine ; il ne désespéroit pas de celui qui s'égare ; il peignoit Dieu comme un pere dont le sein compatissant est toujours prêt à s'ouvrir au repentir ; une gayeté douce éclatoit sur son front ; quand il n'avoit

point d'aumônes à distribuer au misérable, du moins il lui prodiguoit ses soins, ses larmes, ses consolations, toute l'étendue de la compassion la plus charitable & la plus délicate.

Monsorin leur fait part de la situation où se trouve son fils, en proie à une passion insensée que l'aveu paternel ne satisfera jamais. Darnicourt approuve hautement sa résolution, tonne contre ces mouvements indiscrets du cœur, dont la raison & la Religion ne se rendent point maîtresses, proscrit, sans balancer, les enfants qui osent concevoir un seul sentiment sans l'ordre exprès de leurs peres, & enflamme le courroux de Monsorin. Béranger tient un autre langage; il plaint le jeune homme, le fait voir plus imprudent que criminel, représente la jeunesse livrée nécessairement à la fougue des passions, si le pouvoir, ou plutôt la tendresse paternelle ne la ramene avec douceur; c'est sur ce dernier moyen qu'il appuye. Comment, s'écrie Darnicourt! ne voudriez-vous pas que Monsieur se désaisît de l'autorité qu'il a reçu du Ciel, pour traiter avec son fils comme avec son égal? — Sans contredit, Mon-

fieur, & c'eſt par cet eſprit d'égalité qu'on eſt bien plus ſûr d'amener les hommes au but qu'on ſe propoſe. Monſieur veut détruire un penchant qui ne ſe concilie point avec ſa façon de penſer : il faut qu'il ſoit l'ami de ſon fils, qu'il agiſſe en conſéquence, qu'il entre dans ſon cœur par degrés ; & au-lieu de le déchirer, qu'il lui expoſe avec bonté toutes les raiſons qui combattent cette inclination naiſſante ; qu'il verſe avec lui des pleurs ; & alors le jeune homme pourra céder à de pareilles armes. Les peres ne ſont pas des tyrans, ce ſont des ſoutiens que Dieu même a offerts à notre foibleſſe. — La Religion... — C'eſt d'après la Religion que je parle, Monſieur : croyez-moi, elle eſt d'accord avec la nature, & la nature nous ordonne d'être les amis de nos enfants ; Daminvile eſt un aveugle qu'il faut conduire doucement, & non heurter avec aigreur.

Darnicourt interrompt Béranger, pour l'accuſer d'une molleſſe coupable ; l'autre ſe contente de lui répondre : Si je vois le fils de Monſieur, je ſais quel ton je dois prendre, & comme je dois me conduire ; aſſurément on

ne m'entendra point m'élever contre le pere pour caresser les erreurs du fils : mais je dois montrer ici la vérité à Monsieur Monsorin, & je lui manquerois ainsi qu'à l'humanité & au Ciel même, si je parlois autrement. Encore une fois, il est rare que les maîtres ne soyent pas odieux aux hommes : ils veulent des amis, des égaux, & il n'appartient qu'à ceux-ci de conseiller & de persuader.

Les deux personnes furent chargées de visiter le malade, & de ne pas lui épargner les représentations. Darnicourt conserva son caractere farouche & impérieux ; ses leçons chagrines produisirent l'effet qu'on devoit en attendre : elles révolterent Daminvile. Béranger employa une voie plus insinuante ; il écouta d'abord avec intérêt le fils de Monsorin, qui ne lui déguisa rien de la violence de sa passion ; l'habile conciliateur parut touché du chagrin que le jeune homme éprouvoit ; il entra dans des détails, dévéloppa avec adresse les suites funestes de ces inclinations conçues sans l'aveu des parents. Il semble, Monsieur, ajouta-t-il, que le Ciel se met de leur parti pour empoison-

ner d'amertume les mariages que les auteurs de nos jours désapprouvent ; faites tous vos efforts pour vaincre cet amour que suivront, je le crains trop, les événements les plus malheureux. Vous avez des vertus, de la douceur ; vous êtes éclairé sur vos devoirs ; tous ces avantages se tourneront-ils contre vous-même ? immolez-vous aux volontés de Monsieur votre pere ; oubliez un objet... — L'oublier ! ah ! Monsieur, que me demandez-vous ? que mon pere exige le sacrifice de ma vie, c'est un bien que je lui dois : je suis prêt à le lui rendre : mais cesser d'aimer Félicie, lui ôter un seul de mes sentiments, effacer un seul trait de son image, de cette image qui remplit mon ame : cet effort n'est pas en mon pouvoir ; non, il n'est pas en mon pouvoir. Mon pere ne veut point que je l'épouse ; eh bien, Monsieur, je mourrai sans l'épouser, mais en l'adorant, mais en lui consacrant mon dernier soupir. Monsieur, poursuit le jeune homme fondant en larmes, si vous la connoissiez, c'est l'honnêteté, la vertu même ; j'imaginois que mon pere étoit assez riche pour permettre cette union. Est-ce la

fortune qui rend heureux ? mòn pere peut-il l'être ? hélas! il cause tous mes malheurs !

Béranger ne se lasse point de faire voir à Daminvile, à quelle multitude de dégoûts & même de peines, il court se livrer ; il joint aux plus fortes exhortations, toute l'onction du sentiment, & il se retire avec douleur, convaincu que la passion qui consume ce jeune homme, sera bien plus difficile à guérir que sa maladie. Il y a des maux au-dessus de tous les remedes, & il est des attachements de ce genre ; un amour qui a su se concilier, en quelque sorte, l'aveu de la vertu, est presque indomptable ; le temps, ou la religion qui a plus d'empire encore que la raison humaine, est l'arme seule qui nous reste pour le vaincre, ou du moins pour le combattre.

Monsorin est instruit par Béranger du peu de succès de leur médiation ; ce dernier ne cache point ce qui va résulter de cette inclination contrariée ; il veut invoquer la tendresse paternelle ; Darnicourt n'attend pas la réponse du vieillard : il s'éleve avec chaleur contre cet avis, qu'il taxe de ménage-

ment criminel, & où la dignité de pere est compromise : il faut absolument que Daminvile perde l'espoir d'épouser Félicie, qu'il en bannisse de son cœur jusqu'au souvenir, ou Monsieur Monsorin obtiendra une lettre de cachet pour l'enfermer comme un fils rebelle; c'est une démarche qu'il se doit; il est responsable de sa conduite à sa famille, à tous les peres, au Ciel même; car ce mot est incessamment dans la bouche des faux dévots. Eh! Monsieur, interrompt Béranger, si le jeune homme conserve dans les cachots cette malheureuse tendresse... Ne l'appréhendez point, Monsieur, répond l'inhumain Darnicourt, la punition le corrigera. Béranger reprend avec vivacité. Vous n'avez donc, Monsieur, jamais senti votre cœur? eh! depuis quand la religion arme-t-elle un pere contre un enfant? Monsieur est riche, (en se tournant vers Monsorin) on dit Félicie une fille bien née, aimable, vertueuse : cette alliance seroit-elle si fort à rejetter?....

A ce mot, Darnicourt & Monsorin font éclater l'indignation, & Béranger les laisse s'occupant du projet de rédui-

re Daminvile, ou de déployer contre lui la violence des châtiments.

L'homme pieux dont la religion ne faisoit qu'épurer la sensibilité, continuoit de rendre de fréquentes visites au malade; il l'entretenoit toujours de ses devoirs, de ses obligations envers son pere; il le consoloit, mais ne pouvoit arracher le trait que cet infortuné portoit au fond de l'ame.

Daminvile a le malheur de revenir à la vie; il déclare à son pere qu'il auroit honte de le tromper, qu'il aimoit Félicie plus que jamais, qu'on peut épuiser sur lui toute la force des tourments, qu'il n'y aura que la mort seule qui détruira cette ardeur victorieuse de tous les obstacles. Monsorin, de son côté, témoigne une obstination inflexible; il verra son fils dans le tombeau, quoiqu'il n'ait point d'autre enfant, plutôt que de consentir à son mariage avec la niece de Monsieur de Villemont. Nous observerons que Darnicourt irritoit incessamment l'opiniâtreté & la colere du vieillard. Enfin, Daminvile, malgré la voix intérieure de l'amour paternel, malgré les prieres & les larmes de Béranger, est plongé

dans une espece de cachot qu'éclairoit une foible lampe, & réduit à la nourriture la plus grossiere.

Monsieur de Villemont ne se relâchoit point de sa tendresse & de ses soins pour la malheureuse Félicie ; ami tendre, il recevoit les épanchements de son cœur, & gémissoit avec elle. Cependant il vouloit la familiariser avec l'effrayante perspéctive qui la frappoit ; il n'y avoit nul moyen de l'éloigner ; le cloître étoit l'unique asyle qui lui fût ouvert ; c'étoit-là qu'elle devoit oublier le monde, Daminvile, prendre une nouvelle ame, ne plus abaisser ses regards vers la terre. Ce détachement absolu paroissoit impossible à cette infortunée ; son oncle lui présentoit le secours de la Religion ; Félicie se jettoit dans son sein, lui demandoit la fermeté nécessaire pour consommer cet affreux sacrifice. Elle avoit appris l'entrevue de son amant avec Monsieur de Villemont : Encore, disoit-elle à son parent, si je n'étois point aimée ! si j'aimois seule ! mais je laisse dans la société une victime qu'on m'immole ! c'est moi qui dois m'accuser des souffrances que Daminvile éprouve ! hélas !

peut-il ne pas être la proie du chagrin le plus violent ! je le sens trop : l'amour est le plus cruel des supplices !

Félicie sortoit avec sa tante qui marchoit quelques pas devant elle ; le même homme déguisé en mendiant, & dont elle avoit refusé une lettre, se remontre sur son passage, avec un nouveau billet à la main ; elle le reconnoît, & veut s'éloigner : il approche, lui fait entendre par des signes, qu'il est de la plus grande importance qu'elle accepte cet écrit : Félicie ne l'écoutoit pas, ou feignoit de ne le pas écouter ; il ne lui dit que ces mots, d'une voix basse : Si vous saviez quelle est la situation de Monsieur Daminvile par rapport à vous ! Aussi-tôt la jeune personne a oublié toutes les obligations rigoureuses qu'elle s'étoit prescrites ; elle se laisse dominer par le vif intérêt que ces paroles ont excité en elle, prend enfin la lettre, & la cache dans son sein. C'en est fait ! le trait de l'amour a porté, & l'on peut regarder ce moment comme l'époque des fautes & des malheurs d'une imprudente victime de la sensibilité.

Elle brûle de se retirer dans son ap-

partement, & de satisfaire sa curiosité, ou plutôt sa tendresse. L'instant si attendu est arrivé ; les regards, toute l'ame de Félicie a volé sur cet écrit ; voici ce qu'il contenoit :

» La vertu, divine Félicie, vous dé-
» fendroit-elle la pitié, & pourriez-vous
» refuser ce sentiment à un homme
» qui est sur le point d'expirer pour
» vous? il n'importe : quelques maux
» que je souffre, j'en serai trop dédom-
» magé, si vous daignez accorder des
» larmes à ma situation ; vous en fi-
» gurerez-vous bien les horreurs? ap-
» prenez de quel lieu je vous écris :
» d'une prison, du fond d'un cachot... "
Félicie, à cet endroit, pousse un cri, & laisse échapper la lettre ; elle la reprend, & continue de lire : » Et pour
» quel crime suis-je enseveli vivant
» dans cette espece de tombeau? le
» croiriez-vous? parce que je vous
» aime, que je vous adore, que j'as-
» pirois à vous offrir ma main avec
» mon cœur ; parce que je ne saurois
» renoncer à cet amour, qui, dans une
» telle extrêmité, fait encore le char-
» me de ma vie ; & les plus grands
» supplices ne me feroient pas changer.

» Oui, Félicie, je n'exiſte que pour
» vous idolâtrer; je l'ai dit à vos pa-
» rents, à mon pere; je me le répete
» tous les jours à moi-même; je vous
» parle en cet inſtant; je vous nomme
» mon amante, mon épouſe; à ce ti-
» tre, vous aurez mon dernier ſoupir:
» car je ne puis vivre plus long-temps
» dans un état auſſi horrible! Hélas!
» pourrois-je me flatter que vous ré-
» pondrez à cet écrit, que vous trou-
» verez trempé de mes larmes? Son-
» gez-vous bien qu'une lettre, qu'un
» ſeul mot de Félicie, feroit pour moi
» un bienfait du Ciel, que peut-être
» il feroit capable de retenir mon ame
» prête à s'exhaler? Auriez-vous l'in-
» humanité de me refuſer cette con-
» ſolation? ce billet, ce ſeul mot, je
» le mettrois ſur mon cœur: il y fe-
» roit rentrer la vie, l'eſperance; que
» dis-je? il pénétreroit de joie le plus
» miſérable des hommes, & quelle eſt
» la cauſe de ſes ſouffances? elle ne
» lui en eſt pas moins chere. Ah! qu'on
» redouble mes tourments, que je ſois
» écraſé ſous le poids des chaînes, en-
» ſeveli au centre de la terre, & que
» l'adorable Félicie me plaigne! J'aime

» à croire que ma destinée s'adoucira;
» quoi! j'aurois le bonheur de me voir
» un jour votre époux! n'écartons point
» cette image, qu'elle me trompe sur
» le sort affreux que j'éprouve, &
» qu'elle flatte encore mes regards ex-
» pirants!

» *P. S.* Si j'ai pu vous toucher, vous
» donnerez la réponse à la même per-
» sonne qui vous a rendu ma lettre;
» elle m'est entiérement dévouée, &
» elle saisira l'occasion de se montrer
» à vos yeux: tant d'amour mérite
» du moins quelque sentiment de com-
» passion, & il y auroit de la barbarie
» à ne me pas l'accorder. Félicie, con-
» sultez bien votre cœur, & envisagez
» le séjour que j'habite; j'attends de
» vous la vie ou la mort".

Félicie cede à ses premiers mouvements : elle se pénetre de l'infortune accablante d'un malheureux : elle sent tout l'intérêt que peut exciter un amant; son ame s'est transportée dans cette affreuse demeure; elle y voit Daminvile prêt à expirer : elle verse avec lui des larmes; elle est déchirée de ses souffrances; il demande une réponse : elle n'ignore point l'importance de cette

démarche; jusqu'ici, fidele à ses devoirs, elle n'a rien eu à se reprocher; cet amour qui la dévore, n'a point éclaté; en un mot, se résoudra-t-elle à écrire? C'est ici que la vertu combat avec l'amour, que l'honneur se souleve, que Félicie se meurt sous tant d'assauts différents; vingt fois elle prend la plume, & autant de fois elle la rejette; elle ne se lasse point de reporter la vue sur la lettre de Daminvile, d'en peser les expressions. Mais, s'écrie-t-elle, il va mourir, si j'hésite à lui répondre; & pour qui Daminvile essuye-t-il une pareille destinée? c'est moi, c'est moi qui l'ai plongé, qui le retiens dans un cachot! son amour est-il offensant? il prétendoit former des nœuds avoués de l'humanité & du Ciel. Le dernier des hommes réduit à cette extrémité, n'auroit-il pas des droits à ma compassion? & Daminvile...

Félicie reste à ce nom; il semble qu'elle craigne de s'éclaircir sur un sentiment qui n'occupe & ne remplit que trop son ame. Elle reprend : Quoi! l'honneur nous défendroit la pitié! la barbarie... n'est point une vertu; il n'est pas possible que je refuse cette foible

marque d'intérêt à un infortuné qui souffre tant pour moi! d'ailleurs, ayons la fermeté de le presser de m'oublier; n'est-ce pas à moi présentement à m'immoler sans nulle réserve? suivons l'exemple que Daminvile nous donne, & qu'il voye que je sais aimer, autant que lui.

Cette victime de l'amour s'est enfin déterminée à répondre au fils de Monsorin, par un simple billet conçu en ces termes : » Je ne vous écris qu'en » tremblant; la démarche que je fais, » blesse toutes les loix que je m'étois » imposées; hélas! je n'en suis que trop » convaincue : mais votre état me force à n'écouter que la compassion, » & je n'y mets point de bornes. Ah! » que ma douleur, que mes larmes ne » peuvent-elles aller jusqu'à vous! vous » ne saurez jamais combien vous m'intéressez. " Félicie s'arrêtoit à cette ligne, se levoit, ensuite revenoit à sa table. — Je ne lui ai pas assez exprimé la peine que je ressens; ma pitié lui est bien due, &.... ce ne sont point là des témoignages d'amour. Elle reprend la plume, & elle ajoute ceci : » Non, » vous ne saurez jamais combien vos

» malheurs me pénetrent. Il faut que
» votre pere soit bien inhumain : mais
» il est un moyen de l'appaiser & de
» finir vos malheurs qui sont les miens,
» sans doute, & dont je suis la cause
» innocente... Daminvile, renoncez à
» ce mariage... oubliez-moi!.. je vais
» dans un couvent ".

La plume, à cet endroit, lui échappe des mains; Félicie s'abandonne à la douleur; elle n'a point la force de s'armer contre la tendresse de Daminvile, contre la sienne; elle cachete ce billet, le dérobe à tous les regards, & se propose de le donner à la premiere occasion que le hasard lui offrira.

Darnicourt & Béranger ne cessoient de revoir le malheureux prisonnier: Ils étoient toujours envoyés par Monsorin dans l'espérance de vaincre l'obstination de son fils. Le premier continuoit de déployer toute l'inhumanité de sa morale, menaçoit Daminvile de la fureur de son pere, & de celle de Dieu, traitoit sa passion d'un penchant décidé aux mauvaises mœurs, & l'accabloit même de duretés. Ce faux dévot, car ce n'est pas le vrai caractere de la piété, ne se contentoit point de

montrer au jeune homme une ame inflexible : il irritoit l'emportement du vieillard, lui redisoit sans cesse qu'il falloit épuiser tous les châtiments sur un fils rebelle, le peignoit comme un libertin, sans religion, désobéissant à l'autorité paternelle, aux loix, au Ciel; il appuyoit ses conseils pernicieux d'exemples puisés dans des écrits respectables & mal interprétés; il ne manquoit pas sur-tout de faire craindre que Daminvile ne fût un homme sans conduite, sans économie, un dissipateur, mot terrible pour l'oreille d'un avare! il eût suffi pour écarter du cœur de Monsorin le moindre retour à ces sentiments que semble nous avoir imposés la nature.

Quelle différence de Béranger! il cherchoit sans doute à rappeller Daminvile à ses devoirs : mais c'étoit en joignant à ses exhortations les marques de sensibilité les plus touchantes, en déplorant avec lui la violence d'un amour que tout l'engageoit à surmonter; il lui remettoit sans cesse devant les yeux la résolution de Monsorin; de le laisser expirer dans ce séjour horrible, plutôt que de lui donner son consentement, l'obéissance que nous devons

vons à nos parents, qui ſont pour nous l'image de Dieu même, la néceſſité abſolue de triompher d'un penchant qui ne pouvoit être pour les deux amants qu'une ſource éternelle de douleurs & d'infortunes. Hélas ! digne ami, s'écrioit Daminvile, permettez-moi cette expreſſion ; car après Félicie, vous êtes ce que j'aime le plus ; je ſens la vérité de vos ſages avis ; ſi quelqu'un pouvoit vaincre cette trop funeſte paſſion, ce ſeroit l'eſtimable Béranger ; mais il eſt inutile de vous abuſer. Vous en êtes témoin : il ne me reſte plus qu'à être chargé de chaînes, pour eſſuyer en tout le ſort ignominieux de ces malfaicteurs deſtinés à ſubir la peine due aux forfaits ; eh bien ! je les attends ces fers ; je leur livre mes mains & mes pieds ; qu'on me donne enfin la mort : mon cœur ne ſauroit changer ; Félicie y régnera juſqu'au dernier ſoupir. Si on avoit à lui reprocher une naiſſance honteuſe, le déſordre plus flétriſſant, je me rendrois à vos repréſentations : mais c'eſt la vertu même à qui je veux m'unir ; elle ajoute l'avantage de la nobleſſe à tous ceux que la nature lui a prodigués ; que lui manque-t-il ? de la

fortune. De la fortune, Monſieur ! eh ! mon pere n'eſt-il pas aſſez riche pour faire deux heureux ? je ne puis l'être, je ne puis vivre ſans poſſéder Félicie ; le Ciel, la Religion, mon pere, l'amitié que vous m'avez inſpirée, rien n'eſt capable, je ne dirai pas, de détruire, mais d'affoiblir un ſeul de mes ſentiments pour l'adorable niece de Monſieur de Villemont. Je vous le redis : on peut me faire ſouffrir tous les tourments, la mort la plus affreuſe : j'ai pris mon parti : ou mourir, ou épouſer Félicie.

On obſervera que Béranger ne s'en étoit pas tenu à une pitié ſtérile : quoiqu'il n'eût qu'une fortune des plus bornées, touché de l'extrêmité où étoit réduit le jeune homme, à qui la dureté du pere, accordoit à peine les derniers aliments, il avoit à prix d'or obtenu du géolier, pour ce malheureux, une nourriture convenable ; on ajoutera que Béranger avoit comblé l'honnêteté du procédé, en laiſſant croire à Daminvile que ce changement dans ſa façon de vivre, étoit un effet de la tendreſſe paternelle. Le priſonnier ne reſta point long-temps dans ſon erreur : que d'ac-

tions de graces il rendit à ſon bienfaicteur ! Ah ! diſoit-il, ami généreux, faut-il que je réſiſte à la raiſon, au pouvoir que vous avez ſur moi ! jugez combien cet amour a d'empire ſur mon cœur, puiſque je ne puis vous en faire le ſacrifice !

Félicie étoit accourue toute en pleurs à Monſieur de Villemont : — Mon oncle, il eſt en priſon. Qui, demande ſon parent ? — Eh ! Monſieur Daminvile... & c'eſt par rapport à moi ! Ciel ! quelle eſt ma deſtinée ! Elle raconte enſuite avec le plus vif intérêt, tous les détails de cet événement. Villemont l'interroge ; il veut ſavoir par quelle voie elle eſt ſi bien inſtruite : ſa niece rougit, ſe trouble, tombe aux genoux de ſon oncle, lui avoue qu'elle a reçu une lettre, la tire de ſa poche, & la lui montre. Le parent n'y a pas plutôt jetté la vue, qu'il interrompt la lecture. — Auriez-vous répondu ?... vous vous déconcertez ! la pâleur eſt ſur votre front ! je n'en puis douter : vous avez écrit. La malheureuſe fille n'a pas la force de ſe ſauver par un menſonge : elle embraſſe les pieds de ſon parent, & au milieu des ſanglots ;

— Je n'aurai point recours à l'imposture; il eſt vrai que j'ai tracé quelques lignes : mais, mon oncle, je ne parle point de cet amour... de cet amour dont je mourrai la victime; croyez que je n'ai laiſſé voir que la pitié... La pitié, reprend Villemont, en verſant des larmes! ah! c'en eſt fait! Félicie, je t'ai donné les conſeils d'un ami; tu n'en as point profité. Répondre à une lettre, & t'imaginer que la compaſſion a conduit ta main! te voilà entrée dans une carriere de chagrins, de fautes, d'égarements! Il n'y a plus pour toi de retour à eſpérer! je ne vois qu'un labyrinthe de douleur où tu te perds, où tu mourras peut-être déshonorée; oui, le déshonneur & l'opprobre marchent à la ſuite de ces démarches légeres & imprudentes. Il faut cacher cette aventure à ma femme; elle y ſuccomberoit.

Félicie baiſoit les mains de Villemont, les arroſoit de ſes pleurs : — Non, jamais, jamais je ne démentirai l'éducation vertueuſe que je vous dois à l'un & à l'autre; mais, mon cher oncle, ce malheureux qui gémit dans un cachot... — Aſſurément il faut le

plaindre ; il mérite cette preuve de votre sensibilité : mais ce n'étoit pas à vous à lui écrire : vous pouviez vous reposer de ce soin sur moi ; je lui aurois montré toute la part que nous y prenions... Vous le voyez, où conduit l'erreur des passions : à être rebelle à ceux de qui nous tenons, en quelque sorte, la vie, à leur désobéir, à se plonger dans un abyme de maux... Félicie, ma franchise est digne de la vôtre ; parlez, aimez-vous Daminvile ? — L'aimer ! ah ! mon oncle, puisque vous voulez savoir la vérité, il m'a inspiré une tendresse au-dessus de toutes les expressions ; il n'y a point d'amour comparable au mien, & jusqu'ici je l'avois renfermé dans mon cœur. — Te sentirois-tu pour Daminvile, capable d'un grand sacrifice ? — Oh ! de tous, mon oncle, de tous, des plus grands... je donnerois cent fois ma vie... — Tu donnerois ta vie ? — N'en doutez point. — Eh bien ! tu peux briser les fers de cet infortuné, le rendre à son pere, à la société, au bonheur qui l'attend. — Je puis... ah ! Daminvile est libre, il est heureux. — Ecoute-moi, écoute un parent qui veille sur

ton honneur, & un ami qui te porte dans son sein : oui, tu peux changer l'horrible destinée de ce jeune homme : il faut quitter ces lieux, aller t'enfermer dans un couvent qui ne sera connu que de nous, & t'y lier par ces nœuds indissolubles qui ne permettront nulle espérance à Daminvile, qui l'obligeront de reconnoître l'autorité paternelle, de t'oublier... il n'y a pas d'autre moyen... quel nuage sur ton front !... une défaillance...

Villemont n'a pas le temps d'achever ; Félicie étoit sans connoissance dans ses bras ; il lui donne les secours nécessaires ; il la couvre de ses pleurs ; l'infortunée créature revient à la vie pour tourner un regard languissant vers le Ciel ; elle serre les mains de Villemont, sans proférer une seule parole ; enfin, elle s'écrie : Mon oncle, j'avois déja prévu ce moyen ; je l'avois annoncé à Daminvile ; je m'y résous !.. il verra s'ouvrir sa prison.

Cependant l'infortuné jeune homme prodiguoit mille baisers à la réponse que Félicie lui avoit fait parvenir. Non, disoit-il, charmante Félicie, tu ne m'as point rendu malheureux ; je ne lis pas

le mot d'amour dans ton écrit : mais ta pitié suffit pour m'enflammer d'une ardeur éternelle. Tant d'appas, de vertus dans un cloître ! va, les nœuds qui t'enchaîneront, seront les liens chers & sacrés qui m'attacheront à toi pour la vie; tu seras mon épouse, mon amante; eh ! que m'est la perte de la liberté ? que me sont tous les tourments, si l'espérance peut me rester de te posséder ?

Monsorin, en riche insolent, adresse une très-longue lettre à Monsieur de Villemont, où il fait entendre que sa niece doit renoncer à tout espoir, que la fortune a mis entre les deux partis trop de distance, qu'en un mot, son dessein est de faire périr son fils dans la prison, s'il ne se guérit point de cet attachement insensé ; il conseilloit ensuite Villemont d'enfermer Félicie dans un couvent. La réponse de l'oncle fut celle d'un honnête Gentilhomme qui n'a d'autre reproche à se faire que d'être peu opulent; il ne recevoit point de loix au sujet de Félicie ; elle prendroit le parti qu'il jugeroit convenable, & ce soin regardoit ses parents ; au reste, il renonçoit pour elle à toute idée d'alliance avec la famille de Daminvile,

& il en engageoit ſa parole d'honneur à Monſieur Monſorin. Il terminoit ſa lettre par quelques réflexions pleines d'ame & de ſens ſur cette mépriſable conſidération que veut arracher la fortune ; il faiſoit valoir les droits de la nobleſſe unie à la vertu ; il donnoit enfin une ſage leçon aux riches impudents qui, comme Monſorin, ſont ivres juſqu'à l'effronterie, de leur opulence, le fruit preſque toujours de la baſſeſſe, & ſouvent du crime. Villemont fait voir à Félicie la lettre de Monſorin, & ſa réponſe : — Il n'y a plus à reculer : me voilà lié pour toi par l'honneur même ; je donne ma parole que tu n'accepteras point la main de Daminvile ; Félicie, tu la tiendras cette promeſſe irrévocable.

Quels aſſauts éprouvoit la fermeté de la jeune perſonne ! ſon oncle s'eſt, en quelque ſorte, enchaîné par un engagement que rien ne peut rompre ; d'ailleurs, ce n'eſt qu'à ce prix que tomberont les fers de Daminvile, & il ſuccombera ſans doute à cette ſituation affreuſe, ſi l'on ne ſe hâte de l'en retirer.

Un inconnu, par l'entremiſe d'un

domestique qu'on avoit gagné, parvient jusqu'à Félicie, & veut lui présenter une nouvelle lettre de la part de Daminvile : aussi-tôt elle s'écrie : Je ne reçois aucune lettre, je ne reçois aucune lettre... il est inutile, retirez-vous. Cet homme sortoit, elle le rappelle : — Eh! quelle est sa situation? dites-lui bien... — Je ne pense pas qu'il revoye le jour; le chagrin le dévore; il est prêt d'expirer. — D'expirer! ah! qu'il vive, qu'il espere... annoncez-lui qu'il sera bientôt libre; oui, il sera bientôt libre, vous pouvez l'en assurer. — Et je ne lui apprendrai rien davantage; ce billet... — Non, je ne l'accepterai point... J'ai promis... retirez-vous ; allez, je suis peut-être plus à plaindre que Daminvile; il saura combien son sort... ses maux finiront.

Cet homme n'étoit pas éloigné de quelques pas, que la malheureuse Félicie laisse un libre cours à toute sa douleur; elle avoit obéi à son parent: mais que cette obéissance lui coûtoit! l'amour ne perd jamais de ses droits: c'est lorsqu'il paroît se contraindre, qu'il exerce plus de ravages; aussi la créature la plus digne de pitié, est la fem-

me que consume une passion secrete, & qui est obligée de la renfermer.

Villemont s'offre aux regards de sa niece : — Daminvile trouve son pere inexorable : on va même le transférer dans une prison plus affreuse que la premiere ; je viens de l'apprendre à l'instant ; je sais encore que votre retraite dans un asyle religieux, pourra faire changer Monsorin en faveur de son fils, & c'est la seule ressource qui nous reste.

Félicie essaye de rappeller ses forces : — Je me suis déja expliquée : me voilà prête, mon oncle, à m'ensevelir pour jamais, pour jamais dans l'ombre d'un cloître, si à ce prix... elle ne peut achever ; son trouble l'accable. Ma chere amie, reprend Villemont, car vous ne doutez pas que j'aye pour vous l'amitié la plus tendre ; j'entre dans votre cœur ; j'y saisis tout ce que vous devez ressentir ; souvenez-vous que je vous ai toujours présenté le couvent comme l'unique port ouvert aux personnes de votre sexe, qui, comme vous, sont sans fortune, & sans espérance ; indépendamment du Ciel, qui doit toujours être notre premier ob-

jet, l'honneur ne vous laiſſe pas d'autre choix. En effet, dépourvue de bien, quel rôle joueriez-vous dans le monde? quels égards témoigne-t-on à ces victimes de l'adverſité qui n'ont que la naiſſance, des agréments & des vertus? L'aventure de Daminvile n'a fait que hâter le moment où vous deviez vous arracher à la ſociété. Je ſuis bien aſſuré que Montſorin, informé du parti que vous aurez pris, ne tardera point à briſer les chaînes du malheureux qui vous eſt cher. Félicie, à ce mot, fait éclater un tranſport qu'elle auroit voulu étouffer: — Oui, ſans doute, il m'eſt cher... Je ſerai trop heureuſe, ſi le ſacrifice de mes jours peut être de quelqu'utilité à Daminville.

Monſieur & Madame de Villemont s'occupent du départ de leur niece. Il y avoit des inſtants où celle-ci ſe livroit aux illuſions de l'eſpérance: c'eſt le dernier menſonge de la vie qui nous abandonne; elle ſe flattoit qu'un ſéjour de quelques mois dans le couvent ſuffiroit pour déſarmer Monſorin; elle oſoit même imaginer que le temps ameneroit une révolution dans ſa deſtinée, & que ce changement ſeroit au point

qu'elle épouseroit Daminvile ; l'esprit embrasse avec avidité les rêves du cœur : c'est une consolation dont la nature endort les peines les plus cruelles ; les malheureux sont ceux qui s'abusent le plus, & l'homme seroit trop à plaindre si sa prévoyance s'enfonçoit dans le nuage de l'avenir ! Félicie le repoussoit, ce funeste avenir, qui devoit cependant, selon les apparences, n'être guerres obscur pour elle. Enfin, elle va quitter la maison de ses parents ; les larmes sont la seule expression de leurs adieux. Villemont promet à Félicie de la voir souvent, & l'invite à se servir de toute la fermeté qu'inspire la vertu. Le jour même de son départ, il écrit à Montsorin une lettre où éclatent sa sensibilité, & en même-temps la noblesse de son ame ; il lui fait part de la retraite volontaire de sa niece, & termine son billet par le presser de rendre la liberté à son fils.

Le prisonnier apprend, on ne sait par quelle voie, la retraite de Félicie, & les conditions attachées au sacrifice qu'elle-même s'est imposé. Darnicourt l'exhortoit à tirer parti de la circonstance, & à s'abandonner entiérement

à la bonté paternelle. Sur-tout, ajoutoit-t-il, promettez bien de ne plus parler de cette Félicie, de l'oublier.... — Quel conſeil, Monſieur, m'oſez-vous donner! quoi! j'acheterois ma liberté au prix des ſouffrances de tout ce que j'aime; & quand elle me ſeroit moins chere, quand la niece de Monſieur de Villemont ne m'auroit inſpiré qu'un foible ſentiment, croyez-vous que je voudrois me ſouiller d'une pareille baſſeſſe? Promettre de ne plus aimer Félicie, de bannir ſon image de mon cœur! n'attendez pas de moi un menſonge ſi honteux. Qu'on me plonge dans un cachot plus horrible, qu'on m'écraſe du poids des fers, ce ſera la derniere parole qui m'échappera; plutôt cent fois la mort, que de ceſſer d'adorer Félicie, que de le feindre un ſeul inſtant. Rapportez à mon pere, que vous m'avez vu ſoumis à ſes volontés, ne démentant point la tendreſſe que je lui dois, mais épris plus que jamais de Mademoiſelle de Villemont. Darnicourt alors prit avec le jeune homme ſon ton ſévere & repouſſant; il déploya toute ſa fauſſe piété atrabilaire, & ne fit qu'irriter cet infortuné, qui ne ſe pardon-

noit point la démarche de Félicie. C'est moi, s'écrioit-il, qui l'arrache du sein de sa famille, qui lui coûte la liberté, le bonheur, & que sait-on, la vie! Ciel! quel tableau! j'aurois dû dissimuler : mais est-il possible de se contraindre, lorsqu'on aime avec autant de vérité & d'ardeur!

Monsorin, animé par Darnicourt, n'a plus des entrailles de pere; on lui fait envisager les suites les plus funestes, s'il brise les fers de son fils; Félicie, il est vrai, habite une retraite religieuse : mais elle n'y est point engagée; les premiers pas que fera Daminvile sorti de la prison, l'emporteront vers sa maîtresse; & que ne doit-on pas redouter de cette entrevue? Monsieur de Villemont lui-même n'aura qu'une autorité impuissante; un semblable amour conduit aux excès les plus impétueux. La prudence exige donc que Daminvile soit transporté dans une autre prison, qui ne sera connue absolument que de Monsorin & de Darnicourt, & qu'il y soit renfermé étroitement. Les sollicitations redoublent de vivacité; on obtient sur-tout que le secret sera encore plus observé avec

Béranger qu'avec tout autre; il est dépeint comme un être foible, complaisant, qui prend sa mollesse pour un sentiment d'humanité, & qui n'est point pénétré du véritable esprit de la Religion. C'est par une fermeté soutenue qu'on vient à bout de vaincre des caracteres tels que celui du jeune homme, & le faux dévot répond de la victoire. Le vieillard s'abandonne sans réserve à l'espece d'empire que cet homme féroce avoit usurpé; il ne s'étoit pas contenté de proscrire Daminvile, & d'avoir, pour ainsi dire, forgé ses fers : il avoit en quelque sorte, substitué le neveu au fils. Daligni, c'est ainsi que ce neveu s'appelloit, étoit un instrument docile à toutes les impressions de Darnicourt; la nature avoit déja devancé les soins du maître : ce jeune homme promettoit l'ame la plus dure, le riche le plus insolent & le plus inflexible : aussi voyoit-il tous les jours s'augmenter l'amitié de son oncle, qui s'applaudissoit de revivre dans un autre lui même. Voilà, redisoit sans cesse Monsorin, mon véritable fils! Daligni a mes sentiments, mon économie, ma prévoyance; ce n'est pas lui qui dissipera son bien,

qui céderá à des extravagances amoureuses ! il ne se mariera que d'après mon choix ; c'est celui-là qui *fera une bonne maison.*

Il ne faut pas omettre une circonstance qui justifie beaucoup cette prédilection de Darnicourt en faveur de Daligni : l'hypocrite rusé avoit su extorquer à son pupille, la promesse d'une somme considérable, s'il entretenoit Monsorin dans ses heureuses dispositions à son égard, & qu'en un mot il fût nommé à la place de son cousin le possesseur d'un riche héritage, qu'il convoitoit de tous ses sens.

Béranger qui visitoit souvent Daminvile, ne le trouvant plus à la prison, accourt chez le vieillard, lui demande avec des instances & des larmes un éclaircissement sur le sort de son fils. On ne peut dompter la nature : le pere l'eût emporté, & Monsorin auroit trahi les précautions convenues : Darnicourt parut à propos pour le rappeller à la discrétion, & vaincre des mouvements si contraires à son systême de scélératesse. Dès ce moment, il ne quitta plus le pere de Daminvile, travailla de toutes ses forces à perdre ce dernier dans

ſon eſprit, & parvint enfin à exiler de la maiſon le vertueux Béranger. Celui-ci, contraint à plier ſous cette indomptable deſtinée, qui ſemble toujours traverſer l'exécution d'une action honnête ou utile, ne put que tenter des recherches infructueuſes : il ne découvrit point la nouvelle priſon où l'on avoit jetté le jeune homme : les moindres lumieres lui furent refuſées ; il ſe vit réduit à de ſtériles plaintes ſur les malheurs de Daminvile.

On ſe rappellera que l'eſpoir n'avoit point abandonné Félicie ; c'étoit un rayon conſolateur qui l'éclairoit dans cette nuit de douleur & d'incertitude dont elle ſe trouvoit environnée ; elle ſe repréſentoit Daminvile libre, & par ſa généroſité ; cette idée flattoit à la fois ſon àmour & ſon orgueil ; le bonheur de ſon amant étoit ſon ouvrage. Cependant, lui étoit-il permis d'être pleinement heureux, s'il avoit conſervé ſa tendreſſe ? n'auroit-il pu imaginer quelque moyen de l'inſtruire de cette révolution, lui faire ſavoir, en un mot, que ſon ame n'étoit point changée ? ſeroit-il inconſtant, auroit-il oublié à quel prix il jouiſſoit de la liberté ? Ces

craintes, ces allarmes, une alternative éternelle de tableaux opposés, voilà ce qui agitoit continuellement l'infortunée Félicie. Monsieur de Villemont, à qui elle ne cessoit d'écrire, observoit dans ses réponses de ne lui parler que foiblement de Daminvile. Auroit-il perdu la vie ? cette derniere image est celle qui s'arrête sous les yeux, ou plutôt dans le cœur d'une malheureuse amante.

Villemont enfin se montre à ses regards; il est vaincu par ses sollicitations pressantes, par ses larmes : il lui révele ce que jusqu'à ce moment il avoit résolu de lui cacher. Monsorin, malgré la démarche de Félicie, ne s'étoit point laissé désarmer; son fils n'a fait que changer de tombeau, & l'on ignore absolument où il a été transféré. Le vieillard a craint que le sacrifice n'étant point consommé, c'est-à-dire, que Félicie n'ayant pas prononcé le serment qui devoit la lier pour jamais, Daminvile n'employât les premiers moments de sa liberté, pour n'écouter que la fougue de sa passion, qu'il ne s'empressât de revoir l'objet de sa tendresse, & que son nouvel égarement ne l'amenât à contracter un mariage au-

quel le pere refuſeroit conſtamment ſon aveu.

Tandis que Villemont parloit, diverſes impreſſions ſe peignoient ſur le viſage de ſa niece; elle interrompt : Quoi! Monſorin a juré ma perte... mon oncle, il faudra donc que je renonce à l'eſpérance, & vous penſez que Daminvile ſera plus heureux? — Je ſuis certain qu'il n'y a pas d'autre motif de cette détention obſtinée, & que vous ne quitterez point le pied de l'autel, qu'il aura reparu chez ſon pere. — Allons, mon oncle, je m'y réſoudrai : je mourrai; Daminvile vivra. Qu'il ſache du moins tout ce que j'aurai fait... ah! l'amour ne ſurvit point! un éternel oubli nous ſuit au tombeau, &... l'on ignore ſa deſtinée! Pere cruel!... voilà donc où conduit le défaut de fortune! hélas! c'eſt tout mon crime, c'eſt tout mon crime, & il n'y aura que ma mort qui l'expiera!

Félicie s'eſt dévouée pour Daminvile. Son oncle revient pluſieurs fois la voir. Enfin, tout eſt arrêté : l'infortunée Félicie va prononcer ſes vœux, va ſe ſoumettre à des liens qui ne pourront ſe rompre qu'avec la trame de ſes jours.

Madame & Monſieur de Villemont ſe rendent au couvent, pour aſſiſter à cette triſte cérémonie. Félicie embraſſoit ſa tante, pleuroit avec elle, lui parloit de Daminvile, la prioit, ſi jamais ils le revoyoient, de lui dire tout ce qu'elle avoit ſouffert; enſuite elle reprenoit vivement: Non, ma tante, qu'il ignore mes peines, ou plutôt qu'il perde juſqu'au ſouvenir d'une malheureuſe qui expire pour lui. Vous m'aſſurez que ma mort lui rendra la liberté! hélas! que cette image revienne ſans ceſſe ſous mes yeux; je lui devrai la ſeule conſolation qu'il me ſoit permis de goûter.

Félicie touche au termé fatal: il n'y a plus de retardement qui l'éloigne; elle n'a plus qu'un jour à conſerver ſa liberté, à vivre pour le monde, pour cet amour qu'elle ne ſauroit ſubjuguer, & vingt-quatre heures ne feront point écoulées, que le ſacrifice ſera conſommé dans toute ſa rigueur, ſans nulle eſpérance, ſans nulle eſpérance de retour! quel tableau pour une victime gémiſſante ſous le joug de la plus violente paſſion! Félicie eſt rentrée dans ſon appartement, ſeule, livrée à toute

l'horreur du coup qui va la frapper. C'est demain, se dit-elle, que je fais serment de n'être plus à moi, de ne plus vivre pour Daminvile, de chasser de mon souvenir jusqu'à son image, & c'est pour lui que je me sacrifie; je ne pourrai plus revenir sur mes pas; demain, je descends la premiere marche du tombeau, & j'avancerai toujours dans une carriere de douleurs; j'envisagerai toujours mon cercueil, qui sera au bout de cette course si fatiguante! C'en est donc fait! le monde, cet objet si cher, tout doit passer à mes yeux comme une ombre qui fuit & meurt rapidement. Dieu seul, Dieu seul: voilà tout ce qui doit se montrer à ma vue, m'attacher, m'occuper... ah! qu'il vienne donc, qu'il vienne régner sans partage dans ce cœur trop déchiré! dès ce moment, apprenons à mourir; ne tournons plus nos regards sur la vie. Expirons au pied des autels.

Ce sont-là à-peu-près les pensées tumultueuses dans lesquelles Félicie s'abymoit; elle n'entendoit pas sonner l'horloge, que le froid mortel couroit dans toutes ses veines; c'étoient autant de traits homicides qui lui perçoient le

sein. Accablée de son état horrible, n'ayant plus la force de verser des larmes, elle s'étoit jettée sur son lit, vaincue par un sommeil qui, loin d'assoupir ses maux, sembloit y ajouter.

La malheureuse niece de Monsieur de Villemont est retirée de cet affaissement pénible par une voix qu'elle croit avoir entendue : on a prononcé son nom, ce n'est point une erreur, elle a même distingué ces sons ; ils remplissent encore son ame ; elle s'arrache à ce sommeil de mort ; enfin ses yeux s'ouvrent : quel fantôme, quel objet les a frappés ! Daminvile, Daminvile lui-même, lui tendant les bras ; elle pousse un cri. — Voulez-vous me perdre, Félicie ? ne reconnoissez-vous point l'amant le plus tendre, l'homme qui vous est le plus attaché, qui est instruit de toutes vos souffrances, qui envisage toute l'horreur de l'abyme où vous allez vous engloutir, & qui accourt vous en retirer ? Point de délai. J'ai sous les murs de ce couvent quelques personnes de confiance. Il est minuit, & dans deux heures, le jour commencera à paroître, ce jour où tout ce que j'aime me sera enlevé pour jamais,

où j'expire de mille morts, si vous refusez de m'entendre! il s'agit de votre vie, de la mienne, de notre bonheur mutuel; nulle réflexion; la moindre nous conduit à un état plus cruel que la mort même; encore une fois, je m'immole à vos yeux, si vous résistez, & demain il ne sera plus temps de me secourir.

Félicie étoit réstée immobile d'étonnement, d'effroi, d'incertitude; elle ne savoit à quel sentiment céder. Daminvile entre dans les détails des événements auxquels il a été exposé depuis son changement de prison. On l'y tenoit resserré comme un criminel dont la détention intéressoit le Gouvernement; malgré des précautions sans nombre, un de ses amis avoit trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à lui; informé de la circonstance touchante où se trouvoit tout ce qu'il aime, & du sacrifice affreux qui lui rendoit sa liberté, aidé des secours de cet ami généreux, il étoit venu à bout de rompre ses fers; il étoit enfin accouru arracher Félicie au sort effroyable dont elle alloit être la victime. Quel bouleversement dans l'ame de cette infortunée! son

amour, la vertu, l'honneur, ſon amant, ſes parents, la perte de ſa réputation, la néceſſité de ſe décider à l'iſtant même, ce ſont autant d'aſſauts divers qui l'attaquent à la fois : — Ah ! Daminvile ! Daminvile... que voulez-vous qu'exigez-vous ? que diront ces parents qui ſont mes bienfaiteurs, qui juſqu'ici n'avoient eu rien à me reprocher ? hélas ! pourrai-je moi-même me ſupporter ? C'en eſt donc fait ! Félicie déshonorée, criminelle, coupable à ſes propres regards !... Daminvile, je vous ai vu ; je ſuis contente ; vous ſavez pour qui je m'immole. Laiſſez-moi mourir ; ſauvez-vous ; retournez... que dis-je ! allez vous jetter aux pieds de ce pere barbare, & promettez-lui de me refuſer juſqu'à vos larmes, juſqu'à votre reſſouvenir ; promettez... ſoyez heureux, je ſuis récompenſée de ma mort. — Non, femme adorable, je ne ferai point un monſtre d'ingratitude. Félicie, ſentez-vous combien je vous aime, & je ſouffrirois que vous fuſſiez ma victime ! moi heureux, quand la maîtreſſe de mon ame gémiroit enchaînée aux autels, quand nous ne pourrions plus vivre l'un pour l'autre !.. Viens, divinité de mon

mon cœur, suis mes pas; dès ce moment, je me lie à toi par les serments les plus sacrés, les plus solemnels; que Dieu les reçoive ! c'est lui-même, c'est lui qui me nommera ton mari. Sortons de ces lieux; mettons-nous à l'abri de tout danger.

Les premiers moments où nous n'aurons plus à craindre, je les employe à former ces nœuds qui ne sauroient nous unir trop tôt; jusqu'à cette époque, crois que ton amant... je ne serai que ton ami, & ce n'est que de l'aveu du Ciel & des loix que je veux goûter la félicité de l'époux...

Félicie ne parloit plus; les pleurs, les sanglots, lui étouffoient la voix; elle tombe à terre, succombant sous le fardeau d'une si accablante situation; Daminvile voyoit les ténebres s'éclaircir; l'aurore ne devoit pas tarder à paroître; l'un & l'autre étoient perdus sans ressource. Le jeune homme s'arme d'une fermeté inébranlable; il se saisit de Félicie expirante, qui le repoussoit & se débattoit dans ses bras, & par le moyen de l'échelle de corde qui lui avoit servi à s'introduire dans la chambre de sa maîtresse, il reprend le même

chemin; & chargé d'un dépôt si précieux pour un amant, va retrouver enfin les gens qui l'attendoient; ils s'éloignent avec précipitation, & ont gagné un asyle où Félicie commence à revivre & à ouvrir les yeux.

Quel coup pour Monsieur & Madame de Villemont, quand on vient leur annoncer qu'on n'a point trouvé leur niece dans son appartement, & que plusieurs indices donnent lieu de croire qu'une évasion volontaire l'a enlevée au couvent & à sa famille! ils demeurent anéantis. L'oncle sort le premier du cahos où ils étoient plongés; il cherche à s'éclaircir sur la cause de cette fuite imprévue. Ses soupçons n'ont pas de peine à s'arrêter sur Daminvile: mais comment auroit-il exécuté un semblable projet? il est renfermé dans une étroite prison inconnue à la société, & que lui-même ignore. Il est bientôt retiré de ce tumulte d'idées, par une lettre outrageante qu'il reçoit de la part de Monsorin. Celui-ci parloit à Monsieur de Villemont de l'aventure de son fils qui avoit su rompre sa chaîne; il ne doutoit pas que le parent de Félicie n'eût contribué à cette évasion, & il

ajoutoit qu'il étoit bien assuré que Félicie & ses parents alloient en profiter pour former un engagement contre lequel un pere justement irrité armeroit l'autorité souveraine; il finissoit sa lettre par des menaces insultantes. Monsieur de Villemont, au-lieu de lui répondre, court chez lui, & demande à lui parler; à peine a-t-il apperçu Monsorin : — Me connoissez-vous bien, Monsieur, pour m'avoir écrit une lettre, qu'un autre que vous me payeroit de tout son sang? Savez-vous ce que c'est qu'un Gentilhomme?.. ce n'est qu'à titre de pere que vous méritez quelques égards; j'avois bien voulu vous montrer des procédés; j'y mets le comble en ce moment. Vous devez me croire : touché de la malheureuse situation de votre fils, je pressois Félicie d'embrasser un état auquel notre peu de fortune l'avoit déja, pour ainsi dire, destinée; & par cette retraite anticipée, je dissipois vos craintes, & Daminvile devenoit libre. Ma femme & moi, nous nous étions transportés au couvent pour présider à cette fatale cérémonie; elle devoit se passer sous nos yeux, quand nous avons appris que

ma niece, indigne de ce nom, étoit disparue... C'est à moi, Monsieur, d'accuser le sort, de me plaindre amérement de votre fils, de demander vengeance de l'affront dont il nous couvre, quand je partageois, en quelque sorte, ses peines, quand je contraignois une infortunée de s'immoler pour lui.... — Je suis fort reconnoissant, interrompt Monsorin d'un ton insolent & railleur, de cet intérêt que vous preniez à mon coquin de fils: mais il a beau se sauver, fuir, trouver des amis, des complices, j'engage ma parole d'honneur que je le poursuivrai par-tout, & que son mariage... il ne se fera point, il ne se fera point; je souleverai toutes les puissances; oui, plutôt qu'il soit traîné, qu'il expire dans le plus affreux cachot, avant que d'épouser une fille... — Gardez-vous d'aller plus loin, Monsieur, & n'ajoutez pas à vos imprudences, ou... je pourrois oublier que je suis chez vous; pour m'en ressouvenir, je me hâte de vous quitter... ces gens de fortune resteront-ils toujours impunis!

Villemont prononce ces derniers mots, en levant les yeux au Ciel. Il va auprès de sa femme lui porter tout l'excès de

son indignation ; il y a des moments où il brûle de se venger de Monsorin : mais bientôt la réflexion l'arrache à cet emportement déplacé. Ma chere amie, disoit-il à son épouse, il faut être brisé, anéanti sous le fléau du malheur : Monsorin est riche, & nous avons peu de bien ; la justice, le monde entier seroit de son côté. Ah ! Félicie, Félicie ! est-ce ainsi que vous avez payé notre tendresse ?

Une lettre tombe dans leurs mains : ils ignorent l'endroit d'où elle leur est envoyée ; ils n'ont pas tardé à reconnoître l'écriture ; ô Ciel ! s'écrient-ils tous deux, de Félicie ! ils s'empressent d'ouvrir, & lisent ce qui suit :

MON CHER ONCLE, ET MA CHERE TANTE,

» Votre tendresse pourra-t-elle en-
» core l'emporter sur un trop juste res-
» sentiment, & refuseriez-vous de re-
» cevoir un écrit baigné de mes lar-
» mes ? N'en doutez pas : j'ai senti tous
» les chagrins que je vous causois,
» moi, qui aurois donné ma vie pour
» vous épargner la plus légere des pei-

» nes ; jugez de ce que j'ai souffert.
» L'amour, la nécessité, la cruelle né-
» cessité, m'ont forcée de commettre
» une faute que je pleurerai le reste
» de mes jours. Je ne prétends point
» la rejetter sur quelqu'un qui m'est
» plus cher que moi-même ; je pour-
» rois vous dire que j'ai été contrainte
» de prendre un parti qui absolument
» répugnoit à ma délicatesse ; cepen-
» dant vous serez moins portés à me
» repousser, quand vous saurez que
» c'est la femme de Daminvile qui vous
» écrit ; oui, le Ciel a donné son aveu
» à notre union ; nous nous sommes
» liés par des nœuds que la Religion
» & les loix ont consacrés. Nous se-
» rions les plus heureux des humains,
» si l'amour suffisoit pour assurer le bon-
» heur : mais quelle amertume empoi-
» sonne notre félicité ! votre consen-
» tement & celui de Monsieur Monso-
» rin nous manquent : comment ne
» serions-nous pas en proie à la dou-
» leur la plus vive ? Nos regrets, nos
» pleurs, le plus sincere repentir vous
» trouveront-ils inflexibles ! Mes chers
» bienfaicteurs, je n'ose vous nommer
» mes chers parents, j'attends cette

» derniere preuve de votre générosité,
» de votre compassion ; pardonnez-
» moi ; voyez votre Félicie prosternée
» née à vos genoux qui vous demande
» sa grace & celle de son mari. Ayez
» assez de bonté pour voir Monsieur
» Monsorin, & lui inspirer vos sen-
» timents de pitié en notre faveur ;
» mon époux & moi nous lui adres-
» sons la lettre la plus touchante ; puis-
» se-t-il se laisser désarmer ! Je ne vous
» parle point de l'extrêmité où nous
» commençons à être réduits : en ce
» moment, nous ne ressentons que le
» violent chagrin d'avoir offensé les
» personnes que nous devons le plus
» respecter & chérir ; encore une fois,
» daignez voir mon beau-pere, &
» vous réunir pour nous recevoir à
» vos pieds. Ne cherchez point à dé-
» couvrir notre asyle : un inconnu ira
» chez vous prendre la réponse : si
» elle est favorable, vous ne tarderez
» point à revoir deux infortunés qui
» vous tendent déja les bras, & implo-
» rent votre humanité. Avez-vous ré-
» solu de ne point vous laisser tou-
» cher : vous ignorerez l'endroit où
» nous expirerons l'un & l'autre ; car

» nous ne résisterions point à ce coup.
» Quelque sort qui nous attende, nous
» adorerons nos parents jusqu'à notre
» dernier soupir, & nous supplierons
» le Ciel qu'il les excite à pardonner
» du moins à notre mémoire... Mes
» chers & tendres bienfaicteurs, votre
» sein me resteroit-il fermé? souvenez-
» vous de cette Félicie que vous appel-
» liez votre fille, qui en avoit toute
» la reconnoissance, tout l'amour; je
» n'ai pu, non, je n'ai pu me refuser
» à une démarche... j'aurois coûté la
» vie à Daminville. Au nom de cette
» tendresse dont l'un & l'autre vous
» m'avez prodigué tant de témoigna-
» ges, daignez vous pénétrer de notre
» situation; que devois-je faire? hélas!
» vous vous êtes aimés; vous vous
» aimez encore; mettez-vous à ma pla-
» ce, & du moins, plaignez-moi...
» jamais vous ne me fûtes plus chers.
» Ah! que je meure avec la consola-
» tion de savoir que vous me pardon-
» nez! »

Il y avoit encore quelques lignes que Monsieur & Madame de Villemont ne purent déchiffrer, tant leur malheureuse niece avoit arrosé le papier de

ſes larmes! Ils éprouvent une confuſion de ſentiments contraires: la colere d'abord les poſſede; enſuite la compaſſion, la tendreſſe intercedent dans ces deux cœurs pour Félicie : Monſieur de Villemont en donne une preuve éclatante: malgré une noble fierté, bleſſé encore des humiliations que lui avoit fait eſſuyer Monſorin, il ſe détermine à revoir cet homme ſi dur & ſi orgueilleux de ſon opulence. Ne m'approuves-tu point, dit-il à ſa femme? Félicie eſt tombée dans un excès d'égarement impardonnable, je n'en ſuis que trop perſuadé : mais quel moyen d'y apporter du remede? les voilà mariés! faut-il les punir éternellement? faut-il que les innocentes créatures auxquelles ils donnneront la naiſſance, ſoyent les victimes de leurs erreurs? Ah! je ſens, je ſens que Félicie a conſervé ſes droits ſur mon ame... c'eſt notre fille, n'eſt-il pas vrai, &... je vais tout tenter auprès de ce barbare, tout. On ne s'abaiſſe point, quand c'eſt pour un autre qu'on s'humilie, quand c'eſt pour notre chere enfant.

Madame de Villemont eſt bien éloignée de s'oppoſer au projet de ſon mari;

ils s'attendrissent l'un & l'autre sur le sort de leur niece. L'oncle est enfin allé chez le pere de Daminvile.

Félicie n'en imposoit point à ses parents : les deux amants s'étoient mariés à Avignon ; ils avoient vécu jusqu'alors d'un foible secours qu'ils devoient à la générosité de cet ami qui avoit arraché Daminvile à sa prison, & qui venoit de s'embarquer pour les grandes Indes. Souvent il échappoit à Félicie des larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher aux yeux de son mari ; tu pleures, lui disoit-il, femme adorable, lorsque je te tiens encore contre mon cœur, que je puis m'enivrer du plaisir de te consacrer ma vie ! & tu as des chagrins ! — Eh ! comment n'en aurois-je pas, cher Daminvile ? à quel prix avons-nous acheté le bonheur d'être l'un à l'autre ? sans le consentement de ton pere, sans l'aveu de ma famille, Félicie est dans tes bras ! Et je me suis arrachée du sein de ces parents qui m'aimoient comme leur propre fille ! je suis enfin à toi, par une fuite honteuse, par la perte de ma réputation. Notre mariage m'a t-il rendu cet honneur que j'avois conservé dans toute sa pureté ?

& cette union est-elle revêtue des formes nécessaires ? est-ce assez d'avoir Dieu pour nous ? les hommes, Daminvile, les hommes n'ont pas son indulgence & sa bonté.

Les parents de Félicie, comme nous l'avons dit, avoit d'abord fait éclater leur emportement : mais la nature eut bientôt repris son empire ; des cœurs vertueux ont tant de peine à devenir insensibles ! Villemont, après avoir donné les premiers moments aux plaintes & même aux menaces, s'étoit ressouvenu bientôt que Félicie étoit sa niece, ému jusqu'aux larmes, il cede à des mouvements généreux. Il faut être abruti par l'ivresse dénaturée de la fortune, pour tenir son cœur obstinément fermé aux douces & touchantes impressions de l'humanité. Non, ce n'est point au mortel endurci à proportion des trésors qu'il entasse, c'est à l'homme qui jouit d'une honnête aisance, & qui souvent n'a que son nécessaire, à goûter le charme de la compassion, les délices pures de ce sentiment céleste qui nous approprie les douleurs & les besoins d'autrui ; jamais ce vers adorable de Térence : *Je suis homme ; rien de ce qui*

appartient à l'homme ne m'est étranger, jamais ce vers, le cri de l'ame la plus sensible & la plus exquise, ne fût sorti de l'ame assoupie d'un riche; ce sont celles-là qui devroient s'éteindre dans l'horreur du néant.

L'oncle de Félicie se hâte de lui répondre; sa lettre débutoit par des reproches très-vifs; la bienfaisance suivoit ces expressions arrachées à la colere. Villemont envoyoit une petite somme d'argent aux époux, & les exhortoit à ménager ce secours, d'autant plus que la médiocrité de son bien ne lui permettoit pas de satisfaire à tout ce que l'un & l'autre pouvoient attendre de sa tendresse; car il n'avoit pu se refuser ce mot en finissant sa réponse, & c'étoit-là que son cœur avoit éclaté.

Montsorin pensoit & agissoit bien différemment; il avoit mis en morceaux la lettre que lui écrivoient les deux époux; & au même instant, il s'étoit empressé d'armer la sévérité des loix contre le mariage de son fils; l'avocat & le procureur se hâterent de réunir leurs talents, & composerent à frais communs une volumineuse diatribe, qu'il leur plut d'appeller *Mémoire instruc-*

tif; Daminvile & Félicie y furent noircis des plus odieuſes couleurs que puiſſent broyer la calomnie & la diffamation; la ſociété, c'eſt-à-dire, cette troupe innombrable d'oiſifs preſque nuls, auxquels la méchanceté ſeule fait ſentir l'aiguillon de l'exiſtence, s'amuſa durant quelques jours, des douleurs qui devoient déchirer l'ame du couple infortuné. Villemont ne réſiſta point à la célébrité éphémere qu'eut ce libelle qu'on trouvoit *fort divertiſſant*; le menſonge effronté s'étoit attaché à le barbouiller de ſa lie la plus groſſiere & la plus infecte. La voix des honnêtes gens n'eſt qu'un murmure bien ſourd qu'on n'eſt guere porté à écouter; celle des méchants, c'eſt-à-dire de la multitude, s'étend & retentit en une infinité d'échos qu'on aime à entretenir. Le malheureux oncle de Félicie, qui d'ailleurs par ſa fortune modique, étoit hors d'état d'avoir dans le monde ce qu'on nomme de la *conſiſtance*, ſuccomba ſous la conſidération dont l'opulence, graces à un abus honteux, jouit en ce pays; le poids de la fortune de Montforin l'écraſa; inveſti de la rumeur publique, il n'eut point le courage de rentrer dans

fon ame, & de fe contenter du témoignage affuré de fa confcience; il céda donc aux attaques d'une maladie de langueur, & n'eut, en mourant, d'autre dédommagement de fes peines, que de fe jetter dans le fein de Dieu, le fuprême confolateur, il eft vrai, le feul ami de l'innocence & de l'infortune, & celui qui doit fuffire à l'honnête homme opprimé.

Madame de Villemont n'eut pas feulement la mort de fon mari à pleurer: des collatéraux auffi inhumains qu'avides, fe préfenterent pour lui difputer le peu que lui laiffoit fon époux; le feu des procès fe répandit comme un incendie dévorant; & la veuve qui fouffroit déja de fe voir dans l'impuiffance d'être utile à fa niece, réduite bientôt aux extrêmités de l'indigence, ne tarda point à rejoindre Villemont au tombeau.

Félicie, inftruite de ces événements fi douloureux, s'accufoit de la mort de fes parents, des chagrins qu'éprouvoit le fils de Montforin, de la mifere profonde où ils alloient être précipités. O Dieu, s'écrioit-elle! ce font donc là les fuites de l'amour! avoir plongé mes

bienfaicteurs dans la tombe, armé un pere contre son fils, exposé ce que j'aime plus que moi-même aux horreurs de la nécessité, être prête à multiplier nos peines, en donnant le jour à un troisieme infortuné : c'est-là mon ouvrage ! c'est pour avoir aimé, que je me suis livrée à tous ces égarements criminels : ne nous cachons pas l'excès de nos fautes; elles sont affreuses, & je ne suis pas la seule victime !

Le couple déplorable portoit son adversité de province en province; Monsorin étoit parvenu à faire casser leur mariage; il avoit même déclaré son héritier Daligni, qui, par des traits monstrueux d'avarice, méritoit de plus en plus la confiance & l'amitié de son oncle. Darnicourt s'étoit chargé des poursuites contre le malheureux fils; il avoit fait retentir les tribunaux des cris paternels, pour faire annuller un engagement traité d'union illégitime; c'étoit lui qui avoit porté les derniers coups, en dictant, en quelque sorte, au vieillard, le testament qui dépouilloit entiérement l'infortuné Daminvile.

Celui-ci se traîne vers Paris avec sa femme enceinte; ils se tiennent cachés;

pour ainſi dire, dans cette ville. Le mari ne ſortoit que le ſoir pour aller viſiter quelques perſonnes, que, juſqu'à cette époque, il avoit regardées comme ſes amis; il implore leur ſenſibilité : c'eſt alors qu'il voit la nature humaine dans toute ſa difformité hideuſe; il éprouve le peu de réalité des images conſolantes qu'il s'étoit figurées; la vérité l'accable. L'un s'excuſe, en prétextant qu'il a beaucoup dépenſé pour une maiſon qu'il fait bâtir : l'autre avoit une ſomme d'argent, il y a quelques jours, & il vient de payer un créancier qui le pourſuivoit; celui-ci étoit obligé d'acquitter une *dette d'honneur* contractée au jeu, comme ſi la premiere *dette d'honneur* n'étoit point l'obligation de ſoulager un ami indigent! Celui-là n'avoit pas le ſol; mais en revanche, il donnoit d'excellents conſeils : il falloit abſolument que le jeune homme ſe raccommodât avec ſon pere, à quelque prix que ce fût, & qu'il abandonnât ſur-tout, ſans héſiter, ſa femme, & l'enfant qui alloit naître, d'autant plus que ce mariage ne ſeroit jamais reconnu, & devoit être regardé comme une *folie de jeuneſſe*. Beaucoup

de gens lui parloient de ſes fautes, l'exhortoient à la patience, lui vantoient avec raiſon les conſolations de la Religion : mais nul, nul ne le ſecouroit, lorſque ſa miſere augmentoit à vue d'œil.

Daminvile, dès le premier moment de ſon retour à Paris, avoit couru en vain à la demeure de Béranger, & on ignoroit le nouvel aſyle qu'il habitoit. Le miſérable époux de Félicie ſe trouvant donc ſans reſſources, abandonné, rebuté de la nature entiere, n'avoit plus d'autre eſpoir que dans le ſeul appui que nous devons tous implorer ; il adreſſoit tout bas ſes larmes & ſes gémiſſements au Ciel ; il fut ſans doute exaucé : au détour d'une rue, il ſe ſent arrêté par le bras. Eh ! lui dit-on, ſeroit-ce vous, Monſieur Daminvile ? Celui-ci fixe ſes regards, & avec un cri, courant ſe précipiter dans le ſein de ſon ancien bienfaiteur : — Je vous retrouve, mon cher Béranger ! eſt-il bien vrai ? je vous preſſe dans mes bras, & qui vous déroboit à mes recherches ? — Je reviens de la province, où des affaires de famille m'appelloient ; vous ne doutez point que je n'aye

continué de prendre à votre ſort l'intérêt le plus vif ; les intrigues de votre couſin, que dirige Darnicourt, m'avoient, avant mon départ, fermé la maiſon de votre pere : je n'ai donc pu, malgré mes continuelles perquiſitions, me procurer la moindre connoiſſance ſur votre malheureuſe deſtinée ; eſt-elle changée, ou du moins adoucie ? vos traits, votre extérieur ne m'annoncent point une réconciliation avec Monſieur Monſorin & la fortune !

Daminvile confie à l'honnête Béranger tous les détails de ſa triſte ſituation. Ce dernier l'interrompt : Aſſurément, vous avez commis une faute très-grave, en formant une union que ne ſcelloit point l'aveu paternel ; vous avez manqué à votre devoir, au Ciel, à Dieu lui-même : mais je ne m'appeſantirai point ſur vos erreurs ; vous en ſubiſſez la peine : vous êtes malheureux ; il ne s'agit aujourd'hui que de vous rendre ſervice ; les conſeils ne ſont plus de ſaiſon ; c'eſt à votre ami, ajoute Béranger, en l'embraſſant, à remplir ce qu'ordonnent l'amitié, l'humanité. Menez-moi à votre logis, préſentez-moi à votre épou-

ſe, & croyez que mes premiers ſoins ſeront de chercher à vous être utile.

Daminvile tranſporté, conduit Béranger à ſa demeure; ils montent à une chambre ſituée au quatrieme étage. Le fils de Monſorin entre le premier: — Ma chere amie, je t'amene un ange conſolateur, le modele des ames ſenſibles, Monſieur Béranger dont je t'ai parlé tant de fois; c'eſt le Ciel, le Ciel touché de nos maux, qui me l'a fait rencontrer. De quels traits cet honnête homme a l'ame percée! Sous l'aviliſſement de la miſere, Félicie conſervoit cette dignité, qui n'abandonne jamais la beauté & la vertu; les triſtes alentours de l'infortune, loin d'humilier ſes agréments, ſembloient leur prêter plus d'éclat. Ce ſpectacle attendriſſant augmentoit de beaucoup l'intérêt qu'elle excitoit; elle parle: ſa voix redouble la compaſſion dont Béranger eſt pénétré; il ne tarde pas à verſer des larmes avec eux: — Mes amis, mes chers amis, permettez-moi cette expreſſion, je vous l'ai promis, vous n'entendrez point un cenſeur ſévere vous entretenir d'inutiles réflexions ſur la conduite que vous avez tenue; ſans

contredit, elle est blâmable ; j'aurois fait tout au monde pour empêcher cet engagement qui vous est si funeste : mais ils sont serrés ces nœuds que rien ne doit rompre ; ils sont sacrés aux yeux de Dieu & de la nature : il faut donc aujourd'hui les respecter, vous soumettre à toutes les obligations du mariage, vous aider l'un & l'autre à supporter vos malheurs, offrir vos peines à l'Etre suprême, qui, je n'en doute point, se laissera fléchir ; il ne perd point de vue les infortunés. Croyez-moi, ce n'est pas le bonheur & la joie arrogante de la terre, qui attachent les regards de la Divinité : ce sont ses larmes, ses tribulations qu'on peut appeller le spectacle de la Providence, & tôt ou tard elle s'y montre sensible : le caractere du bon pere ne se sépare point de la grandeur du maître. Je vous le prédis : Monsieur Monsorin prendra en votre faveur, des sentiments qu'on ne parviendra point à détruire ; la nature est quelquefois combattue : jamais on ne remportera sur elle une pleine victoire. Daminvile, on n'est point pere impunément ; vous ne devez songer qu'à obtenir votre par-

don. En attendant le retour de la tendreſſe paternelle, je m'efforcerai d'adoucir vos maux; c'eſt dans ce moment que je ſens toute l'amertume qui ſuit une ſituation bornée! Mes amis, diſpoſez entiérement de moi, de ma bourſe, de toute mon exiſtence : je vous devrai les plaiſirs les plus purs, les plus touchants que j'aye goûtés de ma vie.

En effet, quel ſentiment délicieux que celui de la bienfaiſance! verſer des conſolations dans le ſein d'une famille infortunée! homme voluptueux, votre ivreſſe approche-t-elle de cette félicité?

Béranger donne à Daminvile le peu d'argent qu'il a ſur lui, & court à ſon logis, prendre une ſomme qu'il ſe hâte d'apporter aux deux époux; il prévenoit leurs beſoins; tous ſes jours étoient marqués par de nouveaux bienfaits, & combien ſa délicateſſe ajoutoit à ſes procédés généreux! on a dit que l'ame d'un malheureux étoit le chef-d'œuvre de la ſenſibilité; celui qui ſait obliger eſt peut-être encore plus ſenſible; & s'il n'eſt point de légeres bleſſures pour un infortuné, le digne bien-

faiſteur a une crainte continuelle de l'offenſer.

Monſorin étoit de retour de la campagne, où il étoit allé paſſer quelques mois avec Daligni & Darnicourt, qui ne ceſſoient de l'infecter de leurs poiſons; les aſſauts étoient multipliés; on s'obſtinoit à peindre Daminvile des couleurs les plus odieuſes; on connoiſſoit le foible du vieillard: on ſe récrioit ſur le penchant de ſon fils à une prodigalité exceſſive; on inventoit à ce ſujet des anecdotes revêtues de la plus exacte vraiſemblance; en un mot, on ne ſe relâchoit point d'une activité infatigable qui entretenoit la haine de Monſorin contre l'époux de Félicie. A quels excès monſtrueux conduit l'amour des richeſſes! c'étoit cette faim ſacrilege qui dévoroit un collatéral inhumain, & un ſcélérat hypocrite; ils redoubloient de méchanceté & de manœuvres à la moindre apparence d'un retour heureux à la nature. Monſorin étoit dominé par leur génie infernal.

Il ſe trouve ſeul dans ſon appartement avec le perfide Darnicourt; il reçoit une lettre: celui-ci reconnoît auſſi-tôt l'écriture du fils, & veut la

prendre des mains du vieillard, & l'empêcher de la lire, en disant : C'est de ce mauvais sujet qui, sans doute, cherche à éveiller votre compassion ; vous devriez vous épargner la peine de parcourir cet écrit, qui ne sera qu'un tissu de mensonges & d'artifices. Oh ! ne craignez pas, répond Monsorin, que je me laisse attendrir ; mon parti est pris : je ne lui pardonnerai jamais. Souvenez-vous, reprend le faux dévot, que la foiblesse offense le Ciel, & c'en seroit une bien condamnable que de r'ouvrir votre sein à Daminvile ; soyez sûr qu'il vous tendra tous les pieges ; il en veut à votre bien, & assurément vous vivez trop long-temps pour lui.

Ce préliminaire, qui n'étoit point une observation inutile selon le plan de Darnicourt, prémunit, pour ainsi dire, l'ame du financier contre les surprises de la tendresse paternelle ; il lit à haute voix cet écrit conçu en ces termes :

MON PERE,

» Je ne sais si cette nouvelle lettre
» aura le sort de celles que je ne me
» suis point lassé jusqu'à ce moment

» de vous adresser; mais ce n'est point
» à moi de mettre des bornes aux té-
» moignages de sensibilité, de respect
» & de repentir. Mon pere, j'ai com-
» mis une faute, un crime, si votre
» sévérité ne veut point admettre d'au-
» tre expression, en formant, sans vo-
» tre aveu, des liens qui m'unissent à
» la femme la plus estimable & la plus
» digne de votre pitié; car je crains
» que vous ne vous obstiniez toujours
» à lui refuser votre tendresse; elle le
» mérite pourtant cet amour dont vous
» me privez; qu'elle soit votre fille! &
» je supporterai avec plus de résignation
» les coups dont le Ciel me frappe par
» votre main. Je ne prétends plus vous
» parler de nos malheurs, de notre in-
» digence, de la misere extrême qui
» nous accable: je sens beaucoup plus
» vivement la perte de votre affection;
» on me l'a enlevé ce bien, le seul
» que j'étois jaloux de posséder, &
» sans lequel tous les autres n'auroient
» aucun prix à mes yeux. Quoi! mon
» pere, vous repousserez continuelle-
» ment de vos pieds un fils respectueux
» & affligé qui s'y prosterne sans ces-
» se, qui vous présente ses larmes,
» celles

» celles de ſon épouſe, & de la miſé-
» rable créature qui bientôt va exiſter!
» Rappellez-vous ma mere, ma mere,
» hélas, qui m'aimoit! elle ſe joint à
» moi pour implorer notre grace; du
» moins daignez m'accorder la réha-
» bilitation de mon mariage, & que ma
» femme, que mon enfant ne ſoyent
» pas les victimes du déshonneur! Faut-
» il encore me plonger dans un cachot:
» j'y cours, mon pere, m'offrir à tous
» les tourments qu'on vous fera dé-
» ployer contre votre malheureux fils;
» j'y mourrai, ſi vous l'ordonnez, de
» mille morts, en vous chériſſant, en
» vous adorant : mais j'oſe vous ré-
» péter ma priere, que ma punition
» ne s'étende point ſur ma femme,
» & ſur le fruit infortuné qui ſouffre
» dans ſon ſein! qu'ils vous appar-
» tiennent! que l'une ſoit votre bru,
» & l'autre votre enfant..."

Monſorin entend quelque bruit: il interrompt cette lecture; pluſieurs voix frappent ſon oreille: on diſoit: Eh! laiſſez-moi entrer! que je le voye! que je lui parle! que je tombe à ſes pieds! une femme toute éplorée vient à l'inſtant ſe précipiter aux genoux du vieil-

lard : — On ne m'empêchera point d'expirer en sa présence... Monsieur, épuisez sur moi votre ressentiment : mais épargnez mon mari & l'innocente créature à qui je vais faire le funeste présent de la vie.

Félicie, (c'étoit elle en effet qui s'étoit chargée de faire prévenir sa visite par une lettre,) n'avoit pu résister à l'impatience de se jetter aux pieds de son beau-pere : elle les baignoit de larmes ; il la repousse, & veut s'arracher au pouvoir du sentiment ; Darnicourt lui-même, tant la nature a de force & d'empire, va s'asseoir près d'une table, & s'étudie à cacher un trouble qui l'auroit trahi. Monsieur... mon pere, continue Félicie, retenant Monsorin qui sembloit vouloir se retirer, car vous serez mon pere, malgré tous les efforts qu'on fait pour nous chasser de votre cœur, vous ne sortirez pas avant que d'avoir prononcé notre arrêt ; donnez votre aveu à une union qui a eu le malheur de vous déplaire, & nous viendrons mourir à vos genoux. Hélas! si une victime vous suffisoit, différons jusqu'à l'instant où je serai mere, & alors vous disposerez à votre gré de ma

destinée : mais que mon époux, & que le malheureux qui va naître, ne souffrent pas plus long-temps de votre colere. J'expirerai, Monsieur, & vous rentrerez dans tous vos droits : votre fils pourra se lier à une épouse choisie par vous-même ; du moins, mon enfant... il est le vôtre, il est le vôtre, il est de votre sang, il vous implore par ma bouche, il vous nomme déja son pere ; entendez, Monsieur, entendez ses gémissements... Monsorin demeuroit immobile, & Darnicourt courbé toujours sur la table, & semblant vouloir se dérober à ce spectacle si attendrissant. Monsieur, poursuit avec chaleur l'épouse de Daminvile, ne vous défendez point : cedez à la nature : elle vous sollicite, elle vous crie par ma voix, cette nature qu'on ne sauroit avoir étouffée en vous ; elle vous presse de pardonner à votre fils, de lui tendre les bras... si vous saviez combien nous vous aimerons !.. Ah ! gardez, gardez vos richesses : nous ne demandons que le bonheur d'arroser vos pieds de nos larmes, de vous consacrer nos services, nos jours ; mettez-nous au rang de vos domestiques ; nous n'aspirons point à une grace plus

élevée : nous vous servirons, Monsieur, nous vous servirons, & vous sentirez peut-être tout le prix de notre amour.

Félicie ne vouloit point quitter sa posture humiliante; Monsorin, vaincu par un sentiment qui le subjugue & le maîtrise, est forcé de dire d'une voix incertaine : Allez... allez-moi chercher votre mari. Aussi-tôt cette femme si digne de la tendresse de son époux, s'écrie : Il en mourra de joie ! elle se releve avec transport, s'élance vers l'escalier, & vole à sa demeure où l'attendoient Daminvile & Béranger : — La victoire est à nous... viens, viens, ô toi, tout ce que j'aime... ton pere... il est mon pere, il nous r'ouvre son sein; (& à Béranger,) notre cher bienfaicteur nous accompagnera; qu'il jouisse de tout l'enchantement de cette réconciliation ! Cher époux, nos maux sont donc finis ! ton pere lui-même me nommera ta femme ! ton enfant n'a plus à craindre, à redouter l'opprobre ! je ne survivrai point à cet événement si heureux ! .. mon Dieu ! que de graces nous avons à vous rendre ! hâtons-nous, courons, volons.

On envoye chercher une voiture :

elle n'alloit point aſſez vîte; l'ame de Félicie & celle de Daminvile étoient déja aux pieds de Monſorin. Daminvile ne ceſſoit de ſerrer ſa femme contre ſon cœur : — Ma chere amie, ma tendre maîtreſſe, image pour moi de Dieu même, encore une nouvelle preuve de ton amour ! qu'il eſt doux de devoir ſon bonheur à l'objet qui nous eſt le plus cher ! Béranger partageoit les tranſports, le raviſſement de ce couple devenu ſi fortuné ; ils paſſoient tout-à-coup de l'horreur de la mort, à une exiſtence céleſte. On auroit deſiré que les chevaux euſſent eu des aîles ; on arrive enfin; on ſe précipite à l'entrée de la maiſon. Un domeſtique ſeul ſe montre, & arrêtant Daminvile & Félicie qui couroient vers l'eſcalier, il leur annonce que perſonne n'eſt au logis. Comment, s'écrie Félicie ! — Oui, Madame : Monſieur vient de repartir pour la campagne, & nous ne ſavons pas même le moment de ſon retour.

La foudre avoit éclaté ſur les deux époux & ſur leur ami ; ils ſont ſans mouvement, ſans vie. Daminvile ſort le premier de cet anéantiſſement : il prend dans ſes bras Félicie expirante,

la porte au carroſſe, & va ſe rendre à l'obſcurité de ſa retraite.

Retirés de la confuſion des idées, ces trois infortunés ſe demandent à quelle cauſe attribuer une révolution ſi peu attendue ? Daminvile arrête ſes ſoupçons ſur Darnicourt, & effectivement il avoit deviné l'auteur du coup qui venoit de les frapper. Ce monſtre, qui lui-même avoit ployé ſous l'aſcendant de la nature, étoit parvenu à reprendre ſon endurciſſement & ſa perverſité, & à y ramener Monſorin ; Daligni étoit accouru à l'appui de ce méchant homme : il avoit appris, diſoit-il, que Daminvile s'étoit vanté de diſpoſer par ſa femme, du cœur paternel ; les deux ſcélérats avoient auſſi eu le talent de ſoulever l'avarice contre un fils malheureux ; ils le repréſentoient écraſé de dettes, & ſes créanciers ne ſoupirant qu'après l'époque du raccommodement, pour ſe jetter en foule ſur les biens du vieillard, & les dévorer avant qu'il fermât les yeux. Ces calomnies atroces trouverent aiſément entrée dans l'ame ſoupçonneuſe de Monſorin, & s'y fixerent ; enfin, pour le dérober à ce qu'ils appelloient ſa foibleſſe, ils

l'avoient entraîné à une de ses maisons de campagne, & depuis cette aventure, toutes les avenues qui conduisoient au financier, furent exactement gardées & interdites à quiconque n'étoit pas du nombre des créatures de son neveu & de son complice.

Béranger, bien différent de ces fléaux de l'humanité, ne cessoit de céder à des sentiments contraires; il faisoit plus que d'aimer le bien, il le pratiquoit. Nous avons observé qu'il ne jouissoit que d'une fortune des plus médiocres, & il l'employoit entiérement à soulager Daminvile & son épouse dénués de toute autre ressource. Ils restent quelques jours sans voir leur bienfaicteur; l'inquiétude ne tarde pas à se faire ressentir; Daminvile se détermine à s'informer du motif de l'absence de leur ami; il court à sa demeure, il ne trouve qu'un domestique qui pleuroit: — Eh! qu'avez-vous, Robert? Monsieur Béranger seroit-il malade... en danger? où est-il? — Non, Monsieur... il n'est point incommodé... — Il n'est pas ici? — Il m'a chargé, Monsieur, de vous dire que vous le verriez incessamment. — Mais... pourquoi tes pleurs? — Ah!

Monſieur... je ſuffoque... mon pauvre maître... je vais lui déſobéir : mais vous me paroiſſez être ſon meilleur ami... Monſieur... il eſt en priſon ! En priſon, s'écrie Daminvile ! & pour quel ſujet? — A raiſon d'une dette... je ne ſais ce que Monſieur fait de ſon argent : mais depuis quelque temps, il n'a jamais le ſol ; je ſoupçonne qu'il fait des charités, car il ne ſe livre à aucun plaiſir ; il vit comme un ſolitaire, & ne viſite guere que vous... Mon ami, s'écrie Daminvile, en fondant en larmes, hélas ! ce ſera moi, moi, qui aurai cauſé la perte de ce digne homme ! il eſt mon bienfaicteur, il eſt mon bienfaicteur, & je ne doute point qu'il ne ſoit en priſon par rapport à nous ; ô Ciel ! mon cher Béranger, la victime à ce point de l'amitié ! en priſon ! conduis-moi, conduis-moi à cet horrible ſéjour. Robert refuſe de céder aux ſollicitations preſſantes de Daminvile : — Au nom de Dieu, Monſieur, n'allez point le voir ; il compte ſortir aujourd'hui ou demain, & il m'a défendu expreſſément de révéler cette affaire, ſur-tout à vous.

Daminvile, hors de lui, égaré de

douleur, n'écoute rien, court à ce lieu déteſtable, où le malheureux débiteur, la proie d'un créancier barbare, graces à l'abſurde férocité des loix, gémit à côté du ſcélérat, qui doit ne recouvrer ſa liberté que pour monter à l'échafaud. Le fils de Monſorin ſe précipite dans la priſon, en criant aux ſatellites qui en gardent l'entrée : C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être chargé de fers ; qu'on rompe ceux de Béranger ; où eſt ſon créancier ? qu'on le faſſe venir ! que je lui parle ! Il s'élance vers l'endroit où Béranger étoit renfermé ; & en tombant dans ſes bras : Ah ! mon ami... voilà donc le prix de la bienfaiſance ! ſors, ſors d'ici : c'eſt à moi d'y reſter & d'y mourir ; je te recommande ſeulement ma femme, & la miſérable créature qu'elle va mettre au jour. Béranger eſt immobile de ſurpriſe. Geolier, pourſuit Daminvile en pleurant, je vous en ſupplie : que l'inhumain qui a pu attenter à la liberté de Monſieur, de mon cher bienfaicteur, daigne ſe rendre en ce lieu ! je veux le voir l'entretenir. (Béranger alloit prendre la parole :) Je ne vous entendrai point, ô le plus reſpectable de tous

les hommes; encore une fois, c'eſt à moi de languir, d'expirer dans une priſon; hélas! c'eſt une demeure qui ne me ſera point étrangere; ô Dieu! & les ſervices que vous m'avez rendus, vous ont réduit à cette extrémité! je ſerois le dernier, le plus coupable des mortels, ſi je vous laiſſois plus long-temps ſouffrir la punition de mes malheurs.

Pendant ce débat où Béranger tâchoit vainement de calmer ſon ami, le créancier vient à paroître : c'étoit un de ces bourgeois aiſés de Paris, qui payent ſcrupuleuſement leurs lettres de change à l'échéance, & qui confondent avec le frippon, l'honnête homme trop à plaindre d'être dans l'impuiſſance d'acquitter ſa dette au terme fixe : ces ſortes de gens croyent, lorſqu'ils ont rempli ce qu'ils appellent *leur mois*, avoir acquis le droit d'être impitoyables, barbares, dénaturés; ils joignent à cette cruauté, qu'ils prennent pour l'obſervation & l'amour de la juſtice, quelques pratiques de Religion, & ils ſe regardent comme les chrétiens les plus fervents & les plus parfaits, quand ils ſont à peine des hommes. D'ailleurs, ils ſont peu ſcrupuleux ſur le choix des moyens qu'ils

employoyent pour amasser des richesses : c'est ainsi qu'on parvient à s'en imposer jusqu'à transformer les vices en vertus. Monsieur Durval étoit très-persuadé qu'il n'y avoit rien que d'honnête & d'équitable, à plonger en prison un débiteur inexact : aussi ne s'étoit-il point écarté de son systême de justice, à l'égard de Béranger. Son visage large & épais, & ses deux gros sourcils n'éprouverent pas la moindre altération à l'aspect du débat sublime des deux amis : Monsieur, dit-il à Daminvile, je veux mourir si j'entends quelque chose à tous ces beaux sentiments : tout ce que je sais, c'est que Monsieur me doit, lui-même n'en disconviendra point ; & s'il veut sortir, il faut qu'il me paye mon capital, & les intérêts à dix pour cent, c'est le moindre tau du commerce. Quand on emprunte, on doit faire attention à l'échéance de ses billets ; Dieu merci ! je n'en ai jamais manqué aucun, & je ne jouirois pas parmi mes confreres d'une réputation solidement établie, si je ne payois point à lettre vue.

Tandis que Daminvile s'épuisoit en supplications, qu'il s'étoit même jetté

aux genoux de l'inflexible créancier, pour le presser de le substituer à Béranger, malgré ses oppositions déterminées, on apporte à celui-ci la réponse d'une lettre qu'il avoit écrite le matin ; quelques moments après, entre un homme avec un sac d'argent. Voici, Monsieur, s'adressant à Béranger, ce que Monsieur Remi vous envoye ; aussi-tôt on délie le sac, & on le présente à Durval, qui compte l'argent de vingt façons différentes ; quand il a bien supputé, bien calculé le principal, les intérêts, les fraix de prise, il change de ton, comble de politesses Béranger, lui demande mille excuses d'avoir mis dans ses procédés, *un peu trop de vivacité*, ce sont ses expressions ; Béranger ne répond point à cet homme méprisable, & se hâte de sortir accompagné de son ami.

L'un & l'autre se rendent auprès de Félicie, à qui Daminvile apprend l'événement fâcheux occasionné par la bienfaisance de Béranger. Alors le mari & la femme s'accusent d'avoir entraîné leur ami dans le précipice. Mourons-y, s'écrient-ils tous deux d'un même transport : mais que nos malheurs ne s'étendent point sur l'honnête homme qui

nous aime ! Eh ! mes amis, interrompt Béranger, en les embrassant, formez-vous une image moins touchante de ma prison ; peut-être n'ai-je jamais été plus heureux de ma vie ! vous ne sentiriez pas la douceur qui suit le plaisir d'obliger ? c'étoit pour vous que je souffrois ; & ces souffrances-là ont leur charme. Au reste, éprouvez moins de peine à recevoir des témoignages de mon amitié : j'attends un remboursement qui me mettra au-dessus de mes affaires, & désormais je pourrai céder sans crainte à mon penchant ; ma passion, je vous l'ai dit tant de fois, ma passion est d'être utile à mes semblables, & vous en serez les premiers objets ; Daminvile, toute mon ame est remplie du desir de vous faire oublier les rigueurs d'un pere... non, ne désespérons point que Dieu ne vienne à notre secours ; rarement j'ai vu la vertu constamment poursuivie. Je ne puis être heureux, que par le changement de votre destinée : elle s'adoucira, elle s'adoucira.

Les deux époux se consoloient donc au sein de l'amitié ; ils attendoient un temps plus favorable pour tenter de secondes démarches auprès de Monso-

rin. Béranger leur tenoit lieu de tout ce qu'ils avoient à regretter.

Plusieurs jours s'écoulent : ils ne voyent point paroître leur ami ; de nouvelles allarmes les tourmentent : les malheureux ont toujours à craindre. Daminvile se préparoit à visiter Béranger, quand Robert se montre avec un visage effrayé. — De quels nouveaux coups, Robert, sommes-nous frappés ? — Monsieur... Madame... — Eh bien ! — C'en est fait ! il nous est enlevé ! — Expliquez-vous... Béranger ... — Des Officiers de justice se sont présentés, munis d'un ordre du Roi : ils se sont emparés de mon maître, & l'ont emmené, je ne puis savoir où... il a disparu, ajoute-t-il en pleurant, peut-être pour toujours ! Le mari & la femme demeurent absorbés : — Une seconde fois privé de la liberté ! eh ! de quoi peut-il être coupable, si ce n'est de nous avoir trop aimés ? ils s'abandonnent au désespoir. Robert reprend la parole : Il n'a eu que le temps de me dire : j'ignore pour quel sujet on m'arrête ; va seulement chez mes amis : apprends-leur ma nouvelle disgrace, & prie-les de ma part de ne point s'affliger ; quelque soit

mon ſort, je les chérirai juſqu'au dernier ſoupir; hélas! où trouveront-ils des reſſources? ne pourrai-je plus leur donner des marques de mon amitié? A ces mots, les deux infortunés redoublent leurs gémiſſements: ils font avec le domeſtique de vaines perquiſitions: Béranger ne leur eſt point rendu.

Cependant Félicie touchoit au terme de ſa groſſeſſe; ſous quels auſpices alloit-elle exiſter dans une autre créature? elle donne le jour à un garçon; voilà donc, dit-elle à ſon mari, une nouvelle victime de notre malheureuſe deſtinée! je reſſentois les peines d'épouſe: je ſerai déchirée encore par celles de mere! ne ſouffrions-nous pas aſſez? le cœur de Daminvile eſt déja ouvert aux impreſſions paternelles; loin de partager les plaintes de ſa femme, il regarde cet enfant comme une eſpece de don que leur fait le Ciel, pour les dédommager de leurs malheurs: Qu'il ſoit ſeulement, s'écrie-t-il, plus heureux que ſon pere & ſa mere! c'eſt l'unique priere que j'oſe adreſſer à Dieu; la rejetteroit-il? du moins, qu'il daigne m'accorder cette conſolation!

On a comparé la vie à une mer dont

les flots agités se succedent ; les malheurs, pour la plupart des hommes, sont ces vagues qui s'entre-chassent & s'amoncelent les unes sur les autres ; Daminvile n'avoit pas essuyé assez d'infortunes : il falloit qu'il tombât de précipices en précipices. Le bon Robert qui les voyoit souvent, & qui même leur rendoit quelques petits services, sans aucune vue d'intérêt, accourt, un soir, à la retraite de Daminvile : tout son extérieur annonçoit une nouvelle affligeante. O Ciel ! lui dirent Félicie & son époux, aurois-tu quelque connoissance du sort de notre ami, & devons-nous ne plus le revoir ? Hélas ! répond Robert, je n'ai rien appris sur ce qui regarde mon malheureux maître : mais j'ai su par une voie indirecte que Monsieur Monsorin a découvert votre asyle, & qu'on va vous arrêter. Aussi-tôt les deux infortunés poussent un cri : — Le malheur ne se lassera point de nous persécuter ! nous sommes donc bien criminels, puisque le Ciel nous punit avec tant d'opiniâtreté ! il ne s'agit point, poursuit Robert, de réfléchir sur vos peines : il faut s'empresser d'y remédier autant que nous le pourrons,

& quitter abſolument cette ville. — Eh! mon ami, comment en ſortir quand l'indigence... — J'ai prévu cette difficulté : mais, Monſieur, continue Robert avec attendriſſement, quoique pauvre domeſtique, j'ai un cœur, un cœur tout comme un autre, & je n'en aurois pas eu, que mon reſpectable maître m'auroit fait connoître le ſentiment. Graces à ſes bontés, je me trouve une petite ſomme entre les mains... ſi Monſieur & Madame daignoient m'eſtimer aſſez... je n'oſe les prier d'accepter... c'eſt tout ce que je poſſede... mais je ſerai ſi ſatisfait, ſi heureux de vous être de quelque utilité... Monſieur vous aimoit tant! vous êtes ſi à plaindre! moi, je ſaurai gagner ma vie; Dieu merci! je n'aurois dans mon état, à rougir que d'être un malhonnête homme, & je puis tout faire ſans manquer à la probité...

Daminvile ne le laiſſe pas achever : il court dans ſes bras : — Mon ami, mon ami... vous méritez bien ce nom... je m'honorerai de vos bienfaits, n'en doutez point; votre ame vous rend notre égal; j'aimerois mieux mourir que d'être à charge à qui que ce ſoit :

mais... Robert, je suis époux, je suis pere, je souffre dans ces deux victimes, bien plus que pour moi-même, &c... nous manquons de tout. Je ne veux point que tu l'ignores : nous avons tout perdu dans le généreux Béranger. J'accepte donc ton service; je n'ai pas besoin d'ajouter que je m'acquitterai le plutôt que ma fortune me le permettra; (il court à une table) je vais te donner un billet signé de nous deux... Un billet, s'écrie Robert, en fondant en larmes! eh! Monsieur vous ne me croyez donc pas digne de vous obliger? certainement je suis bien sûr que vous me le rendrez, quand vous le pourrez; mais je vous supplie, ne m'ôtez pas le plaisir du service tout entier. Vous imaginez-vous, continue l'honnête serviteur, qu'il n'y a que *les gens comme il faut* qui doivent avoir cette satisfaction?

Les deux époux, graces à la belle action de Robert, sont en état de se dérober au désastre qui les menaçoit. Quelle leçon pour ces hommes qui nâgent dans l'opulence, & qui souvent dans le long cours de quatre-vingts années, n'ont pas essuyé les larmes d'un

malheureux ! Combien y en aura-t-il de ces riches inhumains qui fixeront leurs regards ſur ce trait ſi attendriſſant, & qui ne courront pas ſoulager une famille infortunée, ſuccombant au beſoin, qui crie à leurs oreilles, & à laquelle un morceau de pain conſerveroit la vie ? Ames monſtrueuſes, ne me liſez point, ne me liſez point, ſi mes foibles écrits ne vous arrachent pas un mouvement d'humanité, ſi l'exemple d'un miſérable domeſtique ne rappelle point la nature dans vos cœurs endurcis ; & ce qui doit faire frémir, c'eſt à cette ſociété ſi polie, ſi ſenſuelle, ſi ſéduiſante que je m'adreſſe !

Après avoir montré à Robert une reconnoiſſance inexprimable, & l'avoir engagé à leur donner de ſes nouvelles & de celles de ſon maître, s'il pouvoit en recevoir, Daminvile & ſa femme quittent la capitale : ils ſe ſont refugiés dans un port de mer. Félicie nourriſſoit ſon enfant, qu'elle appelloit Eugene. Son mari, & ſon fils, voilà tout ce qui l'attachoit à la vie ; c'étoit ſur ce dernier que s'écouloient des larmes qu'elle retenoit en préſence de ſon époux, dans

la crainte d'augmenter ſon chagrin.

Le bienfait de Robert ne pouvoit que reculer de quelques mois, l'affreuſe extrêmité où alloit tomber ce couple déplorable. Daminvile heurtoit à toutes les portes : aucune ne s'ouvroit à ſes ſollicitations, à ſes gémiſſements : il avoit caché ſon nom, ſes vœux ne tendoient qu'à ſe procurer la ſubſiſtance de ſa femme & de ſon fils. Monſieur, diſoit-il à un de ces cœurs de fer qui ſe parent des dehors de l'humanité, & qui répondent durement aux prieres & aux larmes d'un malheureux, *qu'ils ne peuvent faire l'aumône à tout le monde*, Monſieur, ce n'eſt pas l'aumône que j'implore de votre compaſſion.... ſi vous ſaviez... non, je ne ſuis pas fait pour ſolliciter des libéralités humiliantes; le mot de charité doit ſans doute bleſſer mes oreilles; je n'aſpire qu'à remplir une place quelconque, le dernier des emplois; je n'en connois point d'aſſez bas auxquels je ne me voue... Monſieur, pourſuit Daminvile d'un ton de voix plus élevé, ſeriez-vous époux & pere? Je le ſuis, je le ſuis, continue cet homme ſi digne de pitié, en laiſſant couler des pleurs, & vous en voyez la

preuve; si je ne l'étois pas, pensez-vous que je me fusse exposé à vos mépris, à vos duretés? ô Ciel! quelle est l'existence qu'on voudroit conserver à un semblable prix?

Ils ne recevoient point de nouvelles de Robert, comme il les en avoit flatté; ils lui avoient même écrit inutilement plusieurs lettres; leur incertitude sur le sort de Béranger, ajoutoit aux peines si sensibles qu'ils éprouvoient. Hélas! se disoient-ils incessamment, nous l'avons perdu ce modele de bienfaisance! c'étoit le seul cœur qui s'ouvrît à nos larmes, & il nous a été enlevé! Quoi! Béranger, tu nous serois ravi pour toujours! quelle destinée? jouis-tu encore de la vie? aurois-tu pu nous oublier?

Daminvile, après les démarches les plus ignominieuses, puisque l'ignominie, suivant la corruption de nos mœurs, est attachée à la pauvreté, fatigué de pousser de vains gémissements, rebuté de tout le monde, est parvenu à espérer quelqu'adoucissement dans son infortune accablante : il court chez lui : — Chere épouse, le Ciel s'est désarmé. . . il se lasse de nous persécuter. J'ai trouvé le moyen de te procurer à toi

& à ton enfant, une cinquantaine de livres par mois... mes amis, vous ne ſuccomberez point à l'indigence; cette idée me conſolera... ah! j'expirerois content, ſi à cette condition je ſauvois vos jours... Qu'entends-je, interrompt Félicie? Daminvile, vous ne nous parlez que de nous, & n'êtes-vous pas ce que nous avons de plus cher? expliquez-vous, de grace... Son mari élude cette explication ſi deſirée : ſa femme le ſurprenoit prêt à verſer des pleurs; ſouvent elle l'entendoit gémir; il l'embraſſoit elle & ſon fils avec tranſport, & il ſortoit d'un morne ſilence pour s'écrier : Vous vivrez; vous vivrez. Félicie ne pouvoit concevoir la cauſe de ce ſombre chagrin dont il paroiſſoit dévoré; au ſujet de ces cinquante francs qu'elle devoit toucher chaque mois, il ne lui avoit donné que des réponſes vagues & peu ſatisfaiſantes. Elle ſurprend une lettre adreſſée à Daminvile, & y lit ces détails : » Il » faut, mon cher Monſieur, vous pré» parer à ce départ cruel : dans trois » ſemaines au plus, on mettra à la voile. » Je me ſuis arrangé avec Monſieur Her» bert; votre femme touchera cinquante

» livres par mois : mais avez-vous bien
» supputé ce qui vous rësteroit ? vous
» n'aurez que douze francs, & com-
» ment vivre, & vous entretenir avec
» si peu de chose ? Savez-vous que vous
» entreprenez un voyage de long cours,
» & qu'en Amérique... " Félicie n'a-
cheve point : elle se précipite vers Da-
minvile qui entroit : — Ah ! cruel !
voilà donc ce que vous me cachiez !
c'est à ce prix que vous soutiendrez
notre misérable existence ! vous vous
immolerez !.. je sais tout, je sais tout...
vous nous quittez, & vous imaginez que
votre femme & votre enfant n'auront
pas la force de vous suivre ? cher époux,
j'emporte Eugene dans mes bras ; je vole
sur le vaisseau ; je serai à ses côtés ; je
partagerai tes travaux, tes peines... O
Ciel ! interrompt Daminville, faut-il que
tu ayes pénétré un secret que je m'obs-
tinois à garder, malgré tout ce que
l'obligation de me taire me faisoit souf-
frir ! Je serai donc contraint de te ré-
véler ce qu'il est impossible de changer :
la personne dont je dépends & qui
m'emmene en Amérique, ne veut point
absolument se charger de toi & de ton
fils. Félicie, vous m'attendrez tous deux

dans cette ville ; je ferai toujours préfent à votre cœur ; du moins vous ne fubirez pas les rigueurs de l'indigence, & je tenterai l'impoffible pour vous faire paffer d'autre fecours ; cette image m'animera, me donnera la force de vivre, de travailler, de revoler dans vos bras... — Non, cher époux, nous ne ferons point féparés. Je cours chez Monfieur Herbert ; mes larmes, mes cris le fléchiront ; j'obtiendrai la grace de t'accompagner dans ces contrées fi éloignées ; hélas ! j'irois au bout du monde, dans les déferts les plus affreux ; Daminvile, nous vivrons, nous mourrons enfemble.

Cette femme eftimable n'attend pas la réponfe de fon mari ; elle prend fon enfant dans fon fein, & vole chez cet Herbert, qui enfin lui accorde la faveur qu'elle imploroit fi ardemment. Elle fera avec fon époux & fon fils, le voyage d'Amérique ; ils tâcheront d'oublier l'Europe, cette terre où ils n'ont trouvé que des cœurs d'airain. L'amour, le pur amour, la confiance, l'épanchement de deux ames qui s'eftiment, qui exiftent, qui s'enflamment l'une dans l'autre, ces plaifirs fi peu connus, & cependant fentis fi vivement

vement par les cœurs vertueux, ne tiennent-ils pas lieu de tous les biens qui nous sont si étrangers, de la fortune, de la considération, de la vanité? combien de fois Félicie a-t-elle répété: Nous aurons tout ce qui nous suffira, de quoi vaincre le besoin, la satisfaction d'être réunis, de nous aimer, d'élever notre enfant dans notre sein! nous allons donc être heureux!

Cette lueur si foible de bonheur devoit bientôt se dissiper; l'épouse de Daminvile, soit que ce fût l'effet d'une révolution inespérée, ou soit que la continuité du malheur eût attaqué sa santé, essuye une indisposition légere qui ne tarde pas à se transformer en une maladie dangereuse. Son époux est plus à plaindre qu'il ne l'avoit encore été: — O Ciel! rends-moi, rends-moi ma chere Félicie, & reprends tous les dons que je pouvois espérer de ta bienfaisance! Quoi! à la veille de soulever le fardeau des peines dont nous sommes accablés, elle me seroit ravie! ah! Dieu! frappe, frappe, épuise sur moi toutes les horreurs de la mort, & que Félicie revive! Il couroit sans cesse de sa femme à son enfant; il les baignoit

de ſes larmes ; il n'avoit plus que l'expreſſion des ſanglots.

Cependant le vaiſſeau étoit prêt à partir, & l'état de Félicie empiroit ; elle fait approcher Daminvile de ſon lit : — Mon cher ami, il eſt inutile de vous le déguiſer : je ſens que j'ai peu de moments à vivre. — Qu'entends-je ?... Félicie... — Daminvile, ce n'eſt pas moi qui ſuis le plus à plaindre : c'eſt ſur mon enfant, ſur vous-même que vous devez pleurer ; je vous laiſſe tous deux bien malheureux ! le malheur eſt la mort véritable, je l'ai trop éprouvé ! le Ciel ſans doute s'eſt offenſé d'une union que le trépas ſeul pouvoit rompre. J'emporte, en expirant, une eſpece de conſolation : votre pere vous rendra peut-être ſa tendreſſe : c'étoit moi, hélas ! qui vous en avois privé. Il faut croire que Félicie dans le tombeau n'excitera plus ſon reſſentiment : l'étendroit-il ce courroux ſi obſtiné, ſur cette miſérable victime, qui ſouvent vous rappellera ſa mere ? Aimez-moi, aimez-moi dans le cher Eugene ; il vous ſera du moins permis de vous reſſouvenir d'une infortunée, qui, loin de vous oublier, brûlera pour vous du feu le plus pur ;

mon ame me dit autant que la Religion, que l'immortalité suit nos destins. C'est à la sensibilité qu'on se reconnoît l'ouvrage d'un Dieu, & Dieu lui-même avoit formé mon cœur pour le vôtre.... Adieu, Daminvile, cher époux... le froid de la mort commence à me glacer : je vous vois, je vois encore mon cher fils... approchez tous deux, que j'expire dans vos bras !... mes mains défaillantes cherchent vos mains... voilà... mes amis... recevez mon dernier soupir.

Daminvile r'ouvre les yeux, tel qu'un homme qui sortiroit d'un profond sommeil ; il trouve son enfant à ses côtés ; il est frappé d'un saisissement mortel : — Eh ! où suis-je ? où suis-je ?.. Félicie... je ne la vois point !.. j'éprouve un mouvement... on lui répond qu'il est sur le navire où il devoit entrer, qu'on a profité de l'anéantissement où l'avoit plongé la douleur, quand sa femme expiroit, & qu'on l'a transporté lui & son fils dans le vaisseau. — Elle n'est plus ! elle est morte ! & on m'a enlevé de dessus ses tristes restes ! j'y aurois exhalé ma vie. Où me conduit-on ? où me conduit-on ? qu'on me remette à terre ! qu'on me jette dans sa fosse, dans cette

fosse où tout ce que j'aimois va être englouti ! j'y veux mourir..., serez-vous insensible à ma priere ? Il se leve avec transport, & court pour s'élancer dans la mer. Que faites-vous, lui crie-t-on ? arrêtez. Le Capitaine, qui sans doute connoissoit l'empire de la nature, ordonne qu'on lui porte son fils dans son sein, & se contente de lui dire : Monsieur, tournez vos regards sur cette innocente créature : si vous l'abandonnez, que voulez-vous qu'elle devienne ? Ah ! mon fils, s'écrie Daminvile, attachant les yeux sur son enfant ! hélas ! c'est l'image de sa mere ! & aussi-tôt il le serre contre son cœur, & l'arrose d'un ruisseau de larmes, en gardant un sombre silence. Cet infortuné ne sortoit de son accablement, que pour prononcer le nom de Félicie ; ensuite il levoit les yeux au Ciel, puis il se précipitoit dans les bras d'Eugene. Jamais douleur ne fut plus vive, & n'offrit un spectacle plus touchant.

On avoit doublé le Cap de Finisterre ; le Ciel se noircit ; un vent impétueux s'éleve ; la mer devient en fureur ; les flots bouillonnent & mugissent ; enfin, une tempête éclate & se

déployе dans toutes ſes horreurs. L'équipage ne préſente qu'un vaſte tableau de déſeſpoir & de conſternation. C'eſt dans ces moments affreux que le cœur humain ſe montre à découvert. L'amant fait voir toute ſon ardeur, toutes ſes craintes pour l'objet de ſa paſſion; l'avare couvre des yeux ſon tréſor qui va lui être enlevé; la créature ſenſible & religieuſe ſe jette dans le ſein de Dieu, & n'attend ſon ſalut que de lui ſeul; Daminvile l'imploroit cet Etre ſuprême, le ſeul moteur de tous les événements, pour la conſervation de ſon fils: — O Ciel! s'il te faut un ſacrifice, prends, prends mes déplorables jours; abyme-moi dans le gouffre des mers, & qu'Eugene, que mon enfant me ſurvive! Le péril augmente; le navire faiſoit eau de tout côté; la plupart des paſſagers ſont autant de victimes du naufrage. Un Negre qui étoit excellent nâgeur, crie à Daminvile: Décidez, Monſieur, qui voulez-vous que je ſauve, vous ou votre fils: je ne puis me charger que d'une ſeule perſonne. Mon fils, mon fils, s'écrie Daminvile, en pouſſant Eugene vers le negre, & laiſſe-moi périr. Ce-

lui-ci se saisit de l'enfant. Le pere demeure à la merci des flots ; prêt d'être enseveli sous les vagues, il tournoit encore ses regards sur cette créature si chere qu'il suivoit des yeux : il la voit sur le point d'atteindre au rivage : il rend graces au Ciel, au moment d'être englouti dans les flots, d'avoir conservé une existence qui lui étoit plus précieuse que la sienne ; ce malheureux est long-temps le jouet de la tempête, qui le jette enfin, expirant & sans connoissance sur une côte inconnue.

Daminvile étendu sur la terre, revient à la vie ; & avant que d'ouvrir les yeux, il se sent couvert d'embrassements, & inondé de larmes. Ses regards se sont fixés : — C'est toi, mon fils ! mon cher Eugene ! tu vis ! tu me tiens dans tes bras ! ah ! Félicie, Félicie, tu ne jouis point d'un si doux spectacle ! mon ami, ajoute-t-il s'adressant au negre, & lui serrant les mains dans les siennes, comment payer ce service ? je n'ai rien qu'un cœur, qu'un cœur pénétré de ton bienfait ; demande ma vie, si elle pouvoit exprimer ma reconnoissance ! (le Negre pleuroit d'attendris-

fement.) Mais où fommes-nous? qu'allons-nous devenir? ô Ciel! notre vaiffeau a difparu! le Maître fuprême nous auroit-il retiré des flots pour nous faire fentir les horreurs du befoin?

Tandis que Daminvile livré à de trop juftes allarmes, cherchoit à découvrir où ils étoient, un petit bâtiment touche au rivage: il en fort une foule de gens armés; ils apperçoivent trois infortunés qui erroient fur ces bords; ils courent à eux, s'en faififfent, leur lient les mains, & fe hâtent de les tranfporter à leur efquif. Un de ces miférables, qui parloit françois, apprend à Daminvile qu'il eft parmi des corfaires; auffi-tôt ce malheureux pere s'écrie: Qu'on ne me fépare point de mon enfant! qu'on ne me fépare point de mon enfant! & je ferai tout ce qu'on exigera de moi; fi l'on m'ôte mon fils, c'en eft fait, on ne difpofera plus que d'un cadavre.

Daminvile, Eugene & le Negre, font vendus fur les terres barbarefques, au même maître. Les deux hommes font employés aux travaux les plus pénibles; on les accabloit de coups. Le Negre réfiftoit beaucoup moins que fon com-

pagnon à ces mauvais traitements : il étoit languissant. Ne le frappez pas, disoit celui-ci à ces inhumains : je me charge du soin de remplir sa tâche ; hélas ! c'est mon bienfaicteur : je lui dois tout, je lui dois la conservation de mon fils, & en effet Daminvile soulageoit le malheureux Azor de toutes ses forces. Mon ami, lui disoit-il, pourvu que mes regards soyent attachés sur Eugene, je réponds d'un courage surnaturel. Il est vrai que cet enfant étoit digne de la tendresse de son pere : il faisoit déja éclater toute la sensibilité de Félicie ; il ne cessoit de courir dans le sein paternel, continuellement près de l'auteur infortuné de ses jours, lui présentant la nourriture qu'on apportoit aux esclaves, essuyant la sueur laborieuse qui couloit de son front, & mêlant à ces attentions ces baisers innocents & si touchants pour un pere ! aussi Daminvile sourioit sous le poids des chaînes, & au milieu de ses travaux accablants. Une caresse, un mot, un regard d'Eugene, lui faisoit supporter avec résignation, une si affreuse destinée. Le Negre lui en marquoit sa surprise. — Azor, tu n'es point pere ; si tu

favois comme ce fentiment retient à la vie, & prête de la force & de la fermeté! penfes-tu que, fans mon fils, je n'euffe point fuivi au tombeau une femme que j'adorois? hélas! je ne vis que pour mon enfant : il y a long-temps que je fuis mort pour moi-même. Va, mon ami! il eft de ces chagrins qui ne font fufceptibles d'aucune confolation, & je ferois le Souverain du monde entier, que, privé de l'époufe que je poffédois, je me regarderois comme le plus à plaindre des hommes.

Plufieurs autres efclaves de différentes nations, fe trouvoient les compagnons d'infortune du pere d'Eugene, & d'Azor. L'amour de la liberté eft peut-être le dernier fentiment qui s'éteigne dans le cœur humain; ces captifs étoient tous agités par ce reffort fi puiffant. Une barque, dont, felon les apparences, l'équipage avoit péri, vient à être pouffée contre ces côtes : les efclaves foudain conçoivent le hardi projet de fe jetter dans ce bâtiment, & de s'abandonner à la mer, aimant mieux mourir, & être enfevelis dans les flots, que de traîner plus long-temps une chaîne que chaque jour appefantiffoit. Le com-

plot est donc formé : il ne s'agit plus que de l'exécuter. La journée, l'heure, le moment sont arrêtés ; ils saisissent une occasion favorable d'échapper à leurs surveillants; ils sont entrés dans la barque ; le Negre étoit le seul qui restât à terre ; il descendoit d'une hauteur voisine pour rejoindre ses camarades : on apperçoit derriere lui un nombre de soldats qui accouroient, empressés de se rendre maîtres des fugitifs : aussitôt on manœuvre pour gagner la pleine mer. Azor pousse un cri effroyable à l'aspect de la troupe qui voloit sur ses pas ; il précipite sa course ; il tend ses mains suppliantes à ses compagnons ; il fait retentir le rivage de ses longs gémissements ; Daminvile veut qu'on arrête la barque pour se charger de lui. Eh ! replique-t-on, ne voyez-vous pas le danger qui nous menace, vous, votre enfant ? Le Negre continue de réclamer à haute voix la pitié de ses amis : il s'élance dans les eaux ; les barbares l'y poursuivent. Daminvile embrasse les pieds de ses camarades : — C'est mon libérateur, c'est mon libérateur ! il a sauvé mon fils ; arrêtez... demeurez... un instant... un seul inf-

tant. . . qu'il ait le temps d'atteindre l'esquif. On ne l'écoute point. Quelques-uns des satellites paroissoient impatients de joindre la barque & de s'en emparer : on redouble de vîtesse. Enfin, Daminvile éprouve le coup le plus affreux qui pût le frapper, après celui qui venoit de lui ravir Félicie : il voit sous ses yeux percer de mille coups, mettre en morceaux par ces monstres acharnés, comme autant de tigres sur leur proie, le malheureux Azor qui tournoit vers lui ses bras, le nommoit encore son ami, & imploroit son secours.

Nous passerons sous silence une infinité de détails qui ne feroient qu'offrir à-peu-près le même spectacle. Il suffit de dire que le pere d'Eugene subit les épreuves de l'adversité les plus dures & les plus humiliantes ; il connut à la fois tous les traits déchirants du malheur, & l'opprobre si difficile à supporter, & qui le suit presque toujours ; Daminvile essuya enfin toute l'inhumanité de l'être qui s'est arrogé si improprement la supériorité sur les autres créatures. Il n'y avoit point d'état vil auquel il ne se fût immolé ; quand le souvenir de ce qu'il avoit été, quand un orgueil

bien excuſable venoit lui interdire des moyens auxquels s'attachoit une eſpece d'ignominie, il gémiſſoit, regardoit Eugene, & toute ſa fierté s'évanouiſſoit. Un pere ſentira aiſément la poſſibilité de pareils ſacrifices.

Daminvile ſe préſente pour ſervir chez un de ces riches dénaturés qui n'ont jamais ouvert leur ame à la moindre impreſſion de ſenſibilité ; cet homme féroce demande d'abord ce que c'eſt que cet enfant qu'il amenoit avec lui ? — C'eſt... c'eſt mon fils, Monſieur, & ſon entretien ne vous sera nellement à charge; je vous demande ſeulement la permiſſion de l'avoir avec moi. — Eſt-ce que des miſérables doivent avoir des enfants, & en importuner des *gens comme nous ?* je ne veux point d'un domeſtique qui ait un enfant ; lorſqu'on eſt obligé de vivre de charité, on met *cela* à l'hôpital. A l'hôpital, s'écrie Daminvile, fondant en larmes! cruel... Monſieur... je n'étois pas fait... — Tu es fait pour te retirer promptement, ou je donne des ordres pour qu'on te chaſſe d'ici... Comment! un coquin de cette ſorte me parler avec cette arrogance! il appartient bien à

cette vermine d'afficher la manie de la poſtérité. Va-t'en, avec mon argent, je trouverai d'autres valets que toi.

On ne s'eſt arrêté ſur cette circonſtance, ſi révoltante, & cependant ſi vraiſemblable à la honte de l'humanité, que pour donner une idée des humiliations qui perçoient le cœur d'un malheureux; ſes longues diſgraces, ſes fatigues, ſon eſclavage, une chûte conſidérable, vinrent le mettre hors d'état même de remplir les fonctions les plus aviliſſantes, s'il en peut être pour l'honnête homme qui ne devroit rougir que pour les cruels dont la barbarie l'abandonne à cet excès de l'infortune.

On n'outrage donc point la nature impunément: Monſorin, raſſaſié de richeſſes, vient à ſentir au fond de ſon cœur, un beſoin qu'il ne pouvoit étouffer; au milieu de toutes ces fauſſes jouiſſances qui, en quelque ſorte, s'accumuloient pour l'accabler, la voix paternelle murmuroit & redemandoit un fils, un fils que ne remplaçoit pas le mépriſable neveu; mais ce qui détermina davantage ce retour aux ſentiments de pere, fut l'ingratitude que le vieillard éprouva de la part d'un couple

fcélérat. Daligni ainfi que le perfide Darnicourt, fe montrerent dans leur perverfité; ils fe trahirent. Quel eft le mortel qui ne veuille être aimé! Monforin s'étoit déja apperçu que le defir d'envahir fa fucceffion, étoit le feul reffort qui faifoit agir Daligni; il n'en doutoit plus, & puis, nous le répétons avec ce doux plaifir attaché à la vérité du fentiment, qui peut tenir lieu d'un pere? qui peut tenir lieu d'un fils? Le financier touchoit à ce période de la vie, où les yeux fe fixent fur le tombeau; la faim de l'or, comme nous l'obfervons, s'étoit affouvie; il traînoit par-tout un vuide affreux; il cherchoit par-tout & ne trouvoit point un enfant, un fils unique; la Religion s'offroit auffi à fes regards, fous un image plus fidelle; il connoiffoit mieux les devoirs qu'elle prefcrit, ce qu'elle ordonne, ce qu'elle infpire, de concert avec la nature; le riche inhumain s'attendriffoit, devenoit pere; Monforin ouvroit enfin les yeux: il envifageoit Daligni & Darnicourt tels qu'ils étoient; fouvent il s'écrioit: Ah! Daminvile! Daminvile! t'aurois-je perdu pour toujours? j'éprouve, hélas! que tu manques à mon

cœur, à ma triste vieillesse ! un neveu n'est pas un fils : j'en suis trop convaincu ! l'un n'est attaché qu'à mon héritage, & Darnicourt... c'est ce cruel qui m'a arraché à mon enfant !

Le vieillard surprend des lettres de ces misérables, où ils se confioient l'aversion qu'il leur inspiroit, leur impatience de le voir dans le cercueil, & de se partager le fruit de son avarice, les moyens qu'ils devoient employer pour s'assurer au plutôt la possession de ce bien immense. Quelle découverte pour le pere de Daminvile ! le bandeau de l'illusion est entiérement tombé ; transporté de rage, il accable des reproches les plus sanglants, de toute sa colere, les deux fourbes, qui, malgré tout leur art, ne purent s'excuser, chasse l'un & l'autre de sa présence, & leur interdit pour jamais l'entrée de sa maison.

Cet homme autrefois si dur, commençoit à se sentir un cœur, & ensuite le besoin d'en trouver un second où le sien pût s'épancher à son gré ; cette nécessité de répandre son ame attendrie, lui rappelle l'honnête Béranger : voilà le mortel qu'animoit le véritable

esprit de la religion, qui ne lui avoit point été attaché par un vil intérêt, qui enfin s'étoit établi équitable médiateur entre le pere & le fils: car toutes les idées de Monsorin se tournoient vers cet unique objet, sur-tout depuis le renvoi du neveu & de son digne instigateur. Il n'épargne pas les soins, les recherches pour retrouver Béranger; il parvient à retirer quelqu'avantage de ses perquisitions: le monstre de Darnicourt avoit imaginé avec son éleve, la trame la plus noire & la mieux ourdie; ils avoient su rendre Béranger coupable aux yeux du Gouvernement, & s'étoient même servis à son insu, du crédit qu'avoit Monsorin sur une infinité de connoissances, pour perdre, en son nom, l'honnête homme qui excitoit leur inimitié & leurs craintes; ils trembloient à chaque instant qu'il n'éclairât le vieillard. Quelle nouvelle pour ce dernier, lorsqu'il apprend le sort de Béranger, & quelle intrigue l'avoit privé de la liberté! Monsorin redouble de zele & d'activité; l'innocence de Béranger est reconnue; ses fers sont brisés, & ses calomniateurs, à leur tour, vont être punis de leur infâme manœuvre.

C'eſt donc aux ſoins de Monſorin, que Béranger doit le terme de ſes infortunes : auſſi ſes premiers pas l'emportent chez ſon bienfaiteur : il s'écrie : C'eſt à vous, Monſieur, que je ſuis redevable de la liberté, de la vie, car je ſuccombois à mon chagrin, au moment que vos bontés ont ouvert ma priſon ! & par quel miracle avez-vous daigné vous intéreſſer à un homme qui avoit perdu votre confiance ? Le vieillard lui rend compte de toutes les perfidies & de toutes les méchancetés de ſon neveu & de Darnicourt ; il lui apprend de quelle façon ſon aveuglement s'eſt diſſipé ; Béranger eſt inſtruit dans la ſuite que les auteurs de ſon injuſte détention, avoient preſſé ſon créancier, ce bourgeois inhumain d'armer contre lui la ſévérité, ou plutôt la barbarie des loix. Oui, lui dit Monſorin, j'ai reconnu la vérité, trop tard ſans doute ; je ſuis délivré de ces monſtres qui ont mis le comble à leurs atrocités, en excitant mon reſſentiment contre mon malheureux fils. Béranger, hélas ! ſi j'avois ſuivi vos ſages conſeils, je ne ſerois point privé de mon enfant : il m'adouciroit la route du tombeau ;

le fatal instánt approche où toutes ces richesses vont me devenir inutiles! & vous, & mon fils, vous auriez fermé ma paupiere. Non, Béranger, la fortune ne rend point heureux : je ne l'éprouve que trop! & il est rare qu'un riche ait des amis. Ces deux misérables ne chérissoient que mon bien : c'est de vous, de vous seul que j'attends le peu de satisfaction qu'il me soit permis de goûter encore dans le monde. Du moins, si Daminvile ne m'est pas rendu, nous en parlerons ensemble, nous nous attendrirons sur sa mémoire : mon ami, réunissons nos soins, nos recherches... Béranger, rendez-moi mon fils!

Béranger entre dans les détails des malheurs de Daminvile; il peignit les graces, les vertus, la sagesse de Félicie, la profonde misere où il les avoit laissés, la douleur des deux époux de n'avoir pu fléchir un pere inexorable. A chaque mot, le vieillard soupiroit, levoit les yeux au Ciel, il reprend : Béranger, daignez ne pas m'abandonner; demeurez avec moi; c'est vous qui recueillerez mes derniers instants; j'annulle le testament odieux qui déshéritoit Daminvile; j'en fais un autre

qui lui rendra tous ſes droits; car je ne puis croire qu'il faut que nous pleurions ſa perte; ſi elle étoit décidée, cette perte ſi cruelle à ſupporter, c'eſt vous, mon ami, qui ſerez mon héritier; je connois votre probité; vous ſerez l'économe de mes biens pour les diſtribuer ſagement, & les verſer au nom de mon malheureux fils, ſur ces infortunés qui nous préſentent ſon image.

Béranger faiſoit donc l'unique conſolation de Monſorin. Le premier qui connoiſſoit ſi bien le ſentiment de la Religion qu'il profeſſoit, employa le crédit de ſes amis, & eut le bonheur de ſouſtraire à une punition rigoureuſe, Daligni & Darnicourt, qui demandoient à venir ſe jetter à ſes pieds. Je ne veux point les voir, dit Béranger, & je les tiens quitte de toute reconnoiſſance : je leur pardonne de bon cœur; je n'ai fait que mon devoir, en leur rendant ſervice; puiſſent l'un & l'autre éprouver un repentir ſincere! on peut pardonner aux méchants; mais on ne doit pas vivre avec eux.

Le pere de Daminvile ne ſe rebutoit point du peu de réuſſite de leurs dé-

marches, pour acquérir des lumieres relatives à ſon fils : il avoit fait écrire par toute la France, juſques dans les pays étrangers; quelquefois il voyoit naître des lueurs : il ſe livroit à un doux eſpoir, bientôt cette perſpective ſi flatteuſe s'évanouiſſoit.

Le vieillard alloit ſouvent ſeul à pied dans les rues, livré à ſa profonde triſteſſe, & toujours occupé de l'infortuné dont il s'accuſoit en ſecret d'avoir cauſé le déſaſtre. Il traverſoit, un jour, un détour un peu obſcur; un jeune enfant vient à lui : Monſorin comprend qu'il demandoit l'aumône, quoique cet enfant ne fît que balbutier quelques paroles qu'on n'entendoit point; il ſembloit qu'il éprouvât une ſorte de fierté qui répugnoit au rôle de mendiant; le vieillard eſt frappé de ſa phyſionomie; il ſe ſent ému d'un intérêt qui l'étonne lui-même; il tire quelqu'argent de ſa poche, & le donnant à l'enfant, qui paroît le recevoir avec quelque pudeur : — Mon ami, ſans doute que vous avez des parents? — J'ai mon pere, Monſieur... il me dit ſouvent que nous n'étions pas faits pour demander; en prononçant ces derniers mots, la ten-

dre créature laiſſoit couler des larmes ; Monſorin entraîné par un tranſport qui le maîtriſe, court à lui, & l'embraſſant : — Ne pleure pas, mon petit ami, ne pleure pas ; je prendrai ſoin de toi... eh ! où eſt ton pere ? — Il eſt là, Monſieur, il a de la peine à marcher : il eſt ſi languiſſant ! Hélas ! il ſoupire ſans ceſſe... c'eſt lui, Monſieur, qui a un grand beſoin de ſecours. Le vieillard, en écoutant l'enfant avec attendriſſement, avançoit quelques pas ; il découvre de loin un homme qui baiſſoit la tête, & s'annonçoit dans l'attitude de la profonde douleur. Conduit, en quelque ſorte, par l'enfant, auquel il donnoit la main, Monſorin précipite ſa marche ; il approche ; il croit reconnoître... il approche encore, recule de ſurpriſe, & revient tomber dans les bras du pauvre, en s'écriant : Mon fils ! — Ah ! mon pere ! c'eſt vous ! c'eſt vous ! oui, vous voyez votre malheureux fils ! Le vieillard reprenant ſes ſens, & au milieu d'un torrent de larmes, ne peut que répéter : Mon fils ! mon fils ! enſuite il ſe rejettoit dans le ſein de Daminvile, & exhaloit une abondance de ſanglots ; il preſſoit tour-à-tour

contre sa poitrine Daminvile & Eugene; il les couvroit de ses baisers, de ses pleurs : — Mon fils réduit à implorer la charité, &... tu te soutiens à peine! — C'est l'effet de mes malheurs; mes forces sont épuisées : je traîne un reste de vie... — N'acheve pas, n'acheve pas... ô mon Dieu! j'ai causé ces maux! j'ai causé ces maux!... je m'efforcerai de les réparer... & ta femme? Ma femme, répond Daminvile, en fondant en pleurs, ma femme, tout ce que j'aimois, elle n'est plus; nos infortunes... — Arrête! je vois... je sens que je suis le plus coupable, le plus malheureux des hommes! C'est Daminvile, c'est mon fils que j'ai retrouvé, & dans quelle situation!... je ne puis plus marcher, conduisez-moi... allons jusqu'à une voiture... mes chers enfants! mes chers enfants! & à ce mot, de nouveaux embrassements & de nouvelles larmes.

Ils sont arrivés. Les domestiques marquent leur étonnement de revoir leur maître accompagné de deux personnes dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence. — Ces pauvres... eh bien! ces pauvres... ce sont mes enfants!

(Béranger qui avoit entendu une espece de rumeur, accourt.) Béranger... voilà Daminvile, mon fils! il se tait un instant, & reprend: Voilà mon fils dont j'ai été le bourreau, qui existe à peine... Béranger, il n'a plus de femme; elle est morte! &... c'est moi, c'est moi qui l'ai fait mourir! Le vieillard succombe, agité de tant de mouvements divers. Béranger ne pouvoit se lasser de regarder Daminvile & le petit Eugene, de les serrer dans ses bras, & de s'abandonner à toute l'effusion de la sensibilité. Il rendoit graces au Ciel d'un si heureux événement; il y reconnoissoit la bonté de cette Providence, qui soutient presque toujours la cause de l'infortuné. Monsorin se releve, & se précipitant sur Daminvile, & lui ôtant avec vivacité ses habits: — Qu'on me jette loin de la vue ces misérables vêtements qui ne me font que trop de reproches, & qu'on m'aille chercher ce que j'ai de mieux parmi les miens. Jusqu'au nécessaire qui manquoit à mon fils, quand l'abondance m'accabloit! On obéit à Monsorin; il habille lui-même son fils, en l'inondant de ses pleurs: Non, continue le vieil-

lard sanglottant, il n'est pas possible d'expier des torts si affreux! ils sont irrévocables! infâme Darnicourt! détestable Daligni! (Se tournant vers Béranger.) Hélas! mon ami, c'est vous qui connoissez la nature & la Religion: vous me parliez toujours en faveur de ce cher enfant... Daminvile, seras-tu assez généreux pour me pardonner? pour moi, je ne me pardonnerai jamais, non jamais. La réponse de Daminvile étoit de baiser les mains de son pere, & de les arroser de ses larmes. Quand il vient à faire le récit de ses malheurs, de quels traits Monsorin a l'ame percée! il interrompoit, à chaque instant, son fils, pour s'accuser, pour se condamner hautement; il redisoit sans cesse: Je suis son assassin, l'assassin de sa malheureuse épouse!

Daminvile se montroit digne de sa nouvelle situation; il ne ressembloit point à ces hommes qui, sortis de l'adversité, l'ont oubliée comme un songe désagréable, & se rendent à l'ivresse & à l'endurcissement de la fortune. Le fils de Monsorin se ressouvenoit toujours qu'il avoit été pauvre, & il le rappelloit souvent au jeune Eugene, dont il

dirigeoit

dirigeoit lui-même l'éducation. Je vois avec peine, disoit-il à Béranger, des peres se reposer sur autrui du soin d'élever leurs enfants, comme si la raison cultivée n'étoit pas la véritable vie; eh! qui peut mieux que moi insinuer à mon fils les préceptes de l'humanité, le respect dû aux malheureux, l'obligation de les soulager? Ce mortel vraiment vertueux ne se bornoit pas à de stériles leçons: il ne rencontroit point un indigent, qu'il ne dît à Eugene: Mon ami, cours porter quelque secours à cette créature gémissante; nous avons souffert, mendié notre pain comme elle: c'est notre image. Il faisoit plus, il alloit au-devant de ces objets si instructifs; il s'informoit des familles que le malheur opprimoit, & montoit, suivi de son fils, à des cinquiemes étages, pour y assister l'infortuné, qui joint à ses besoins pressants la pudeur de la misere. Voilà l'école où le jeune Eugene apprenoit à devenir homme.

Ce plaisir si pur qui suit les bonnes actions, les entretiens touchants de Béranger, les marques de tendresse dont le combloit Monforin, ne rendoient point à Daminvile la gayeté, ni cette

ſanté affermie dont ſon âge étoit encore ſuſceptible ; il traînoit par-tout la ſombre mélancolie qui le dévoroit. Un de ſes appartements raſſembloit pluſieurs portraits de ſa femme, qu'il avoit fait repréſenter dans les diverſes époques de leur adverſité ; il n'avoit point oublié dans cette galerie de tableaux, de ſe faire peindre lui & ſon fils ſous l'extérieur de l'indigence, tels que l'un & l'autre ſollicitoient la compaſſion publique ; le peintre, qui, ſans doute, penſoit flatter Daminvile, avoit voulu adoucir cette image : le fils de Monſorin l'obligea d'y retoucher : — Pourquoi ce ménagement qui bleſſe la vérité ? J'ai été du nombre des pauvres ; je veux, Monſieur, que mon fils ait continuellement la vue attachée ſur cette peinture, & que tout le monde ſache que j'ai connu les humiliations du beſoin, que j'ai imploré de la pitié des hommes ſi difficiles à émouvoir, ſi barbares, un morceau de pain trempé de mes larmes. Enſuite s'adreſſant à ſon fils : Eugene, apprends à pleurer avec moi ta mere : elle eſt offerte à tes yeux dans cette variété d'événements cruels, qui ne doivent point s'effacer de ton ſou-

venir ; mon fils, regarde-la bien à son lit de mort : c'est-là qu'elle t'éleva dans ses bras, qu'elle te recommanda au Ciel, & à ton malheureux pere ! c'est là.... qu'elle expira ! je ne la reverrai plus, cette chere Félicie, la compagne de mes peines, mon amie, mon unique amie ! elle ne nous sera point rendue ! hélas ! elle n'a partagé que nos malheurs !

Béranger, toujours inspiré par une amitié ingénieuse, ne se rebutoit pas de présenter à Daminvile, des motifs de consolation ; nous avons observé que tous les efforts étoient inutiles, que rien ne pouvoit arracher cet époux si affligé, à la douleur ténébreuse dont il étoit consumé ; le nom de sa femme étoit le seul mot qui lui échappât ; il cherchoit avidement la solitude ; on le trouvoit fondant en larmes dans cette lugubre retraite, consacrée, en quelque sorte, à la mémoire de Félicie ; son ami y pénetre : — Vous m'avez parlé plusieurs fois d'un créancier dont vous aimiez à vous ressouvenir ? De Robert, repart Daminvile ? — De lui-même. Ah ! interrompt le fils de Monsorin, c'est encore un des coups que ma mauvaise fortune m'a portés : je n'ai jamais pu découvrir ce

que ce domestique respectable étoit devenu, & je suis son débiteur. Il ne tient qu'à vous de vous acquitter, reprend Béranger en souriant : je le crois cependant plus empressé encore de vous revoir, que de solliciter le payement de sa créance : il ajoute aussi-tôt : Entrez, mon cher Robert. Daminvile, charmé de retrouver cet honnête serviteur, vole au-devant de lui ; & l'embrassant avec transport : — Le Ciel semble se réconcilier avec moi ; il me permet de témoigner toute ma sensibilité à un homme (dit-il à Béranger) qui étoit bien digne de vous servir ; je ne pourrai jamais lui exprimer l'excès de ma reconnoissance ; mais par quelle fatalité, mon ami, vous avois-je perdu ? Robert ne se lassoit point de considérer le fils de Monsorin ; il vouloit parler, & il pleuroit ; il étoit aisé de voir qu'il avoit de la peine à reconnoître Daminvile, tant la douleur avoit altéré ses traits ! — Robert, tu me trouves bien changé ! n'est-il pas vrai ?.. Robert, j'ai perdu Félicie, j'ai perdu ma femme ! elle n'est plus ! & tout-à-coup il se tait ; il sort, au bout de quelques instants, de ce morne silence, & avec vivacité : — Mon ami, il faut que

je m'acquitte ; il y a long-temps que je te dois. Daminvile appelle un domestique, & lui parle bas ; le laquais se retire, & ne tarde point à revenir avec un sac d'argent. Le fils de Monsorin reprend : Robert, voici d'abord ce que tu m'as prêté si généreusement, & ensuite ajoutant à la somme cent louis, ceci est la dette du cœur, je te prie de les recevoir comme un à-compte de ce que j'ai dessein de te donner. Je n'oublierai jamais que tu as été aussi mon bienfaicteur ; tu passeras tes jours auprès de nous, & tu auras place dans mon testament... Robert, tu n'auras point long-temps à attendre : j'irai bientôt rejoindre Félicie ; mais, réponds, pourquoi n'ai-je point eu de tes nouvelles depuis le moment que nous nous séparâmes ? Robert satisfait exactement aux demandes de Daminvile : Darnicourt ne s'étoit pas contenté de perdre le maître par l'intrigue la plus odieuse : dans la crainte que le domestique n'acquît quelques lumieres sur cette perfidie si bien concertée, il avoit su s'assurer de lui, & le faire passer aux isles, comme un de ces êtres malfaisants, dont la sagesse de l'Etat débarrasse la

société. La bonne conduite de cet homme estimable lui avoit r'ouvert le chemin de sa patrie : il venoit d'y rentrer : ses premieres démarches l'avoient conduit chez Monsorin le pere, où il s'étoit informé du fils.

Daminvile voyoit s'ouvrir le tombeau : il y descendoit avec une sorte de satisfaction, l'envisageant comme le terme d'une carriere trop longue : il n'y a point de courtes douleurs. Lorsque cet infortuné ne sortoit point, Rémond, vieux domestique qui lui avoit été attaché dès l'enfance, étoit chargé de conduire Eugene à la promenade ; cet homme aborde Daminvile, en montrant une espece de trouble : — Monsieur, il vient de nous arriver une aventure assez singuliere : j'accompagnois, suivant vos ordres, Monsieur votre fils : une Dame dont l'habillement annonçoit le peu de fortune, a passé plusieurs fois auprès de lui, & chaque fois elle a tourné la tête ; il lui est même échappé des gémissements ; elle se cachoit le visage de sa coëffe ; enfin, elle est venue à moi, en me disant : Monsieur, Monsieur... me permettriez-vous d'approcher, de regarder ce jeune Monsieur...

il me rappelle;... à ce mot, sa voix s'est éteinte; je n'ai pas cru devoir lui refuser la faveur qu'elle me demandoit; elle avançoit toujours; tout-à-coup elle s'est précipitée sur l'enfant, l'a embrassé, l'a serré contre son sein, l'a couvert d'une abondance de larmes; j'ai voulu le retirer de ses bras. — Monsieur, de grace, de grace, daignez me le laisser encore! un instant, un seul instant; hélas! je ne l'ai point assez embrassé; si vous saviez... il doit m'être bien cher... ne le verrois-je plus? & alors ses caresses & ses sanglots ont redoublés. Je me suis pourtant déterminé à lui reprendre Monsieur votre fils: elle s'opposoit à mes efforts: quand elle l'a vu entre mes mains, elle est tombée sans connoissance, en s'écriant: C'est mon fils!

Ce récit excitoit dans l'ame de Daminvile, une multitude d'impressions différentes; son trouble augmentoit à mesure que Rémond entroit dans les détails de cette aventure; il reste plongé dans une rêverie profonde; il prend ensuite la parole: Rémond, cette créature si attendrissante, sera du nombre de ces infortunés dont le temps ne gué-

rit point les blessures; hélas! je l'ai appris par ma propre expérience: il est de ces douleurs qui s'irritent, au-lieu de s'adoucir! c'est une malheureuse mere qui aura perdu un fils auquel Eugene ressemble... & tu dis qu'elle ne pouvoit s'en séparer? — Ses bras défaillants me le disputoient encore, lorsque ses forces l'ont entiérement abandonnée, & qu'elle est venue à s'évanouir. On est accouru vers elle d'une maison voisine, de peu d'apparence: il m'a paru que c'étoit la demeure de pauvres gens, & on s'est hâté de l'y transporter. — Il faut, Rémond, s'informer quelle est cette femme; si elle est dans l'adversité, comme tout le manifeste, je m'empresserai de la soulager; elle me paroît sensible: elle est bien à plaindre! pleure-t-elle un fils: je la consolerai sans doute: les peines que l'on partage, semblent perdre de leur amertume; elle connoîtra en moi un malheurux qui souffre encore plus qu'elle! Eh! quelle perte approcheroit de celle qui m'a accablé! Daminvile laisse, à ce mot, échapper des pleurs: Mon ami, continue-t-il, je veux absolument savoir ce que peut être cette femme. Va, cours, informe-

toi ; cependant, ne pousse pas trop loin la curiosité ; je l'ai éprouvé : rien n'exige tant de ménagements que l'infortune, & je serois au désespoir de blesser en la moindre chose... Rémond, j'ai été malheureux, pauvre, & combien ai-je reçu de coups plus cruels que le besoin même que consumoit mes jours !

Daminvile ne se lasse point de faire des interrogations à Eugene, & il ne peut guere acquérir plus d'éclaircissements que ceux qu'il a reçus du domestique ; son agitation éclatoit. Rémond s'est acquitté de sa commission. — Eh bien ! qu'as-tu appris ? parle : pourquoi embrassoit-elle Eugene avec tant de vivacité ? d'où naît la cause de ses larmes ? — J'ai, Monsieur, peu de lumieres à vous donner ; les bonnes gens chez qui elle demeuroit, ne sont pas beaucoup plus instruits que nous ; voici tout ce que j'ai pu recueillir. Il y a quelques jours qu'ils virent entrer une Dame ; car, malgré son air de pauvreté, cette femme, disent-ils, par ses manieres honnêtes, fait voir qu'elle est de naissance, & elle inspire les égards & le respect ; elle leur demanda s'ils

n'avoient pas une petite chambre à lui procurer, & elle en paya même le loyer d'avance. Ils m'ont rapporté qu'elle passoit les nuits entieres à pleurer, & elle paroît être dans un besoin extrême; elle mange peu, soit que les moyens lui manquent, ou soit qu'elle succombe à l'excès de la douleur. — Rémond, je brûle de la connoître : allons... — Cette démarche, Monsieur, seroit inutile; à peine revint-elle de son évanouissement, qu'elle paya à ses hôtes une bagatelle qu'elle leur devoit, & les pria de lui aller chercher un carrosse. — Elle les auroit quittés? — Oui, Monsieur, malgré leurs instances; elle leur a dit que des raisons indispensables l'obligeoient de changer d'asyle, & ils m'ont ajouté qu'ils ne doutoient pas qu'elle ne mourût bientôt : elle étoit expirante, lorsqu'elle est sortie de leur logis. — Elle étoit expirante!.. Pas la moindre lueur... & ils ignorent où elle s'est retirée? — Ils n'en ont, Monsieur, aucune connoissance. — Laisse-moi, Rémond, laisse-moi : la plus foible consolation m'est refusée? j'aurois pu être de quelqu'utilité à cette créature si touchante, & goûter, en l'obligeant,

un peu de satisfaction : il faut que je sois privé de tous les plaisirs! je suis bien malheureux! & je le ressens tous les jours!

L'idée de cette femme poursuivoit Daminvile jusques dans son sommeil; il en parloit à son ami, à son pere, à Eugene même; rien ne pouvoit effacer cette image : elle remplissoit son ame; il ne quittoit plus cet appartement funebre qui le plongeoit encore dans une plus sombre mélancolie, & il avoit déclaré qu'il vouloit y rendre les derniers soupirs.

Un homme habillé simplement, se présente chez Monsieur Monsorin, & demande à parler à son fils : on l'introduit dans l'appartement de Daminvile; l'inconnu le prie d'écarter ses domestiques, ajoutant qu'il a une affaire secrete à lui communiquer; ils sont sortis. Monsieur, reprend l'étranger, une personne qui peut-être vous intéressera, desireroit obtenir de vous un entretien particulier; des raisons que vous apprendrez, l'empêchent de se rendre ici; si vous consentez à m'accompagner, je vous conduirai à sa demeure; sur-tout qu'on ne vous suive point : on

ne veut absolument être connu que de vous seul. Daminvile fait des questions relatives à l'objet de cette entrevue : on lui répond qu'on a promis de garder un silence inviolable, & que la personne s'est réservé le soin d'éclaircir cette sorte de mystere ; le fils de Monsorin ne sait à quelle idée se fixer : cependant il ne fait aucune difficulté de se remettre entre les mains de l'étranger.

Tandis qu'ils marchoient, il se hasarde de l'interroger, & il éprouve la même discrétion. Ils arrivent dans une rue détournée à une habitation qui paroissoit être l'humble refuge de la pauvreté ; ils montent au haut de la maison ; l'inconnu heurte doucement : la porte lui est ouverte ; il entre, & la referme sur lui, laissant Daminvile dans l'incertitude & le trouble ; un moment après, on vient le chercher ; on l'aide à traverser une chambre obscure, & il parvient à une autre chambre qui étoit une espece de bouge. Le premier spectacle qui s'offre à ses regards, est une femme âgée, debout, près d'un lit, d'où il entend sortir ces mots entrecoupés : Je vous revois enfin ! je meurs contente. Daminvile, frappé du son de

cette voix, approche; il cherche à démêler des traits... il doute, s'il est le jouet d'une illusion... il avance encore... Hélas! dit-on, vous ne me reconnoissez point! il est vrai que j'ai perdu tous les agréments qui vous avoient touché: il ne m'est resté que mon cœur... Daminvile, auriez-vous oublié... il interrompt avec un cri affreux: Félicie! il s'arrête & reprend: Félicie, ce seroit vous? ce n'est point un songe! — Non, cher époux, vous ne vous trompez point: c'est votre malheureuse Félicie qui vous tend les bras, & qui vous attendoit pour expirer. Félicie, poursuit Daminvile, en tombant dans son sein! quoi! vous vivez! quoi! ce n'est point un fantôme que je presse contre mon cœur! prodige inespéré! c'est moi qui vais mourir de l'excès de mon bonheur... & dans quel état je te vois? ô Ciel, Ciel! Félicie n'est point morte, Félicie que j'ai tant pleurée, pour qui je descendois au tombeau... elle m'est rendue! je la posséderai encore! Le fils de Monsorin étoit tel que ces hommes qu'égare le délire; il se promenoit à grands pas; il se rejettoit sur ce lit; il versoit des larmes; il ne

pouvoit que répéter inceſſamment ! J'ai retrouvé tout ce que j'aimois ! eſt-il bien vrai ? ma chere Félicie, tu es devant mes yeux, dans mon ſein ! & quel miracle t'a reſſuſcitée ! — Hélas ! c'eſt pour peu de temps encore que je vis ! je touche à ma fin ; l'adverſité m'a traînée juſques ſur ce lit de mort ; mais... Daminvile, je t'ai revu ; mon ſouvenir t'a été toujours cher ! je mourrai dans tes bras. J'aurois donné la vie la plus longue pour cet heureux inſtant.

Daminvile éprouvoit que ſes ſens ne pouvoient ſuffire à une ſemblable ſituation ; il quittoit les bras de ſon épouſe pour y revoler avec plus de tranſport : — Ce n'eſt point une erreur ! ce n'eſt point une erreur ! mais... dis-moi donc, dis : quel prodige inconcevable te rend à mon amour ? — Je te raconterai, autant que ma foibleſſe me le permettra, quelle a été ma malheureuſe exiſtence, depuis le fatal moment où tu me fus enlevé. Tu te rappelles que j'exhalois le dernier ſoupir ? Je reviens à la vie ; mes premiers regards te cherchent, ne te retrouvent ni toi, ni mon enfant. On attend quelques jours, où je commençois à donner une eſpé-

rance de guérison, pour m'annoncer que m'ayant cru morte, tu étois parti avec ton fils pour l'Amérique. A cette nouvelle, qui fut pour moi un coup de foudre, je retombe plus mourante que je n'avois été. Le Ciel vouloit, sans doute, que tu reçusses une ame qui a toujours été à toi ; je renais une seconde fois. Je ne te parlerai point des extrêmités où je fus réduite : dans un autre moment, si le bonheur de t'avoir revu, me rendoit à la vie ; je t'entretiendrai... ces détails te feront frémir. Mes forces à peine rétablies, je conçois le projet de t'aller retrouver ; je l'exécute ; je m'embarque. Arrivée en Amérique, au lieu où tu devois te fixer, je suis frappée de nouveaux coups : je ne trouve point ces deux objets chéris qui m'appelloient au bout du monde ; tous les éclairciffements sur le sort de l'un & de l'autre me sont refusés. Après mille recherches vaines, je repasse en Europe ; un bruit confus me fait entendre que tous deux vous avez été les victimes d'un naufrage : quels traits pour une ame qui avoit reçu tant de blessures ! je reviens cacher à Paris, ou plutôt finir ma misérable destinée,

succombant à l'indigence, à la douleur, au désespoir, pleurant continuellement Daminvile, & notre cher Eugene. Je m'informe de Monsieur Monsorin : qu'ai-je appris? que vous & votre fils vous viviez, que vous étiez réconcilié avec votre pere. Quels furent ma joie, mon saisissement! d'abord... je voulois... j'allois... je me précipitois dans vos bras : la réflexion m'arrête : ce retour de la tendresse paternelle en votre faveur, ne pouvoit être, selon les apparences, que le fruit de l'erreur de Monsieur Monsorin qui me croyoit dans le tombeau; il avoit oublié ce mariage, la source de tous vos malheurs; il falloit donc m'immoler, ne jamais rentrer dans votre sein, mourir encore plus de chagrin que de misere, & mourir sans vous avoir vu, sans avoir embrassé notre enfant. Mon parti est pris : mais je ne puis résister au desir d'attacher mes derniers regards sur un objet trop cher, qui me retraceroit mon époux; Eugene étoit si jeune, quand il fut enlevé à ma tendresse : il lui étoit impossible de me reconnoître, & moi, moi sa mere, je retrouverois aisément des traits qui n'é-

toient point sortis de mon cœur. Je parcourois donc souvent les alentours de votre maison; j'apperçois, un jour, accompagné d'un domestique... toute mon ame s'étoit troublée d'avance, j'avois semblé pressentir que cet enfant... oh! je n'eus pas de peine, je n'eus pas de peine... je reconnois mon fils! On vous aura rapporté tout ce qui m'est échappé... non, je ne pouvois me cacher: la nature ne sauroit se taire: quelle autre qu'une mere verse ces larmes, fait voir ces transports, est si remplie d'amour? mon trouble devoit me trahir. Lorsqu'on m'arrache Eugeme de mes bras, lorsque je me dis que c'étoit pour la derniere fois que je le pressois contre mon sein, que je lui parlois, que je le voyois, toute mon ame fut prête à me quitter. Revenue de mon évanouissement, je me rappellai que je n'avois pu m'empêcher de proférer le nom de fils: je craignis que cette indiscrétion n'éclaircît un mystere fait pour être enseveli avec moi, dans la tombe, qu'enfin votre pere instruit de cet événement inattendu, ne reprît sa haine, & une seconde fois ne vous fermât son cœur: je me déterminai donc

à quitter aussi-tôt ma demeure ; je viens pour expirer ici. J'ai desiré cependant, avant que d'être délivrée d'une existence accablante, voir tout ce que j'ai aimé, tout ce qui auroit pu m'attacher à la vie, si le Ciel ne se fût obstiné à nous poursuivre ! votre pere vous feroit-il un crime de cette derniere entrevue ?... Daminvile, tous nos liens vont être brisés !

Chaque parole de Félicie se peignoit sur le visage de son époux, & y produisoit différentes impressions ; il vouloit l'interrompre : sa voix restoit suspendue. Nos nœuds brisés, s'écrie-t-il ! les nœuds d'un amour si tendre, si éprouvé ! non, ma chere, non, mon adorable Félicie, nous n'aurons point été réunis, après tant de malheurs, pour ressentir davantage les horreurs d'une séparation... tu m'es rendue pour ne m'être plus ravie. Mon pere, mon pere sera le tien ; ce respectable ami Béranger qui demeure avec nous, ton fils couvert encore de tes larmes, que de cœurs ouverts au plaisir de te retrouver ! je succombe à l'excès de mon ravissement ! — O Daminvile ! c'est moi qui ne puis soutenir une semblable révolution...

pouvois-je l'efpérer ? tant de joie après un malheur fi conftant! le Ciel a donc daigné m'accorder quelque fatisfaction!.. j'ofe attendre de mon mari qu'il acquittera ma reconnoiffance envers cet honnête homme qui a bien voulu vous amener en ce lieu : Monfieur habite cette maifon; il eft du petit nombre des cœurs fenfibles qui s'intéreffent aux malheureux; il a été témoin de toutes les humiliations que j'ai effuyées; il m'a foulagée dans ma mifere, Daminvile, dans ma mifere : j'ai fenti les horreurs du befoin! quoi! mon fort eft changé! mon ame femble m'abandonner... mes fens n'ont pu fuffire... je vous revois donc, ô cher époux! j'expirerai dans vos bras; je meurs contente... hélas! ne puis-je embraffer mon fils?

La voix de Félicie s'éteint; une pâleur fubite s'eft répandue fur fon front comme un voile ténébreux; fes yeux fe ferment; Daminvile pouffe un cri, & tombe fans connoiffance fur le lit, à côté de fa femme, qui n'offroit plus que le fpectacle de la mort.

Daminvile oubliant tout, & n'envifageant que fon époufe, n'avoit donné

aucune de ses nouvelles à son pere; le jour & le lendemain s'étoient passés, & on ne l'avoit point vu paroître. Une consternation générale régnoit dans la maison de Monsorin; il étoit livré au plus sombre désespoir; Béranger partageoit sa désolation, en s'efforçant de le consoler; Eugene étoit dans leur sein, & versoit des larmes; on faisoit des recherches qui ne produisoient aucun effet, & l'horreur d'une incertitude si cruelle augmentoit à chaque instant.

Le malheureux époux revenu à lui, arrête ses premiers regards sur un homme qui administroit des remedes à Félicie : (on avoit couru chercher un médecin.) — Ah! tous vos soins sont inutiles! elle n'est plus! elle n'est plus! je n'ai qu'à mourir. Laissez-moi la suivre: il alloit se percer le cœur de son épée; on le retient, en lui disant que sa femme donne quelques signes de vie; le fer lui tombe des mains, il se précipite sur son épouse : — Elle ne seroit point morte; elle vivroit! (il court au médecin, le presse dans ses bras, ah! Monsieur, Monsieur, demandez mon bien, mes jours, & conservez-moi tout ce que j'aime au monde!

Félicie, en effet, n'avoit point rendu le dernier ſoupir; le plaiſir d'avoir revu ſon mari, avoit pu lui cauſer cette criſe violente qui s'adoucit par les ſecours qu'on lui prodigua. Elle eſt en état d'être tranſportée chez ſon beau-pere. Daminvile s'élance de la voiture; à peine l'a-t-on apperçu, qu'un cri univerſel rententit dans toute la maiſon: Monſieur Daminvile! Monſieur Daminvile! Monſorin accompagné de Béranger & d'Eugene, accourt, vole à ce bruit: Daminvile embraſſe avec tranſport ſon pere, & ne peut que balbutier ces mots: Ma femme... Félicie... ma chere épouſe... ta mere, Eugene, ta mere! (On ne peut le comprendre, on lui fait des queſtions.) Oui, Félicie nous eſt rendue, & la voilà, mon pere, que je remets dans vos bras. On demeure frappé d'étonnement, confondu; il pourſuit: Vous ſaurez tout, vous ſaurez tout... Eugene, va, cours te jetter dans ſon ſein. Quel tableau délicieux! le vieillard ſerroit Félicie contre ſon cœur; & quand il vouloit s'exprimer, les pleurs lui coupoient la parole; l'enfant s'étoit précipité au-devant des baiſers de ſa mere. Béranger verſoit auſſi des lar-

mes de joie; à quelle ivresse s'abandonne Félicie, quand ses yeux charmés peuvent embarrsser un spectacle qui lui offroit à la fois, son époux, son beaupere, son enfant & son bienfaicteur! Combien Monsorin lui fit voir de sensibilité, de repentir, de tendresse! & qu'à son tour elle lui montra de reconnoissance! qu'elle témoigna à Béranger la satisfaction de le trouver! elle se pénétra de tout l'excès du sentiment. L'homme obligeant qui avoit secouru Félicie au moment qu'elle fut rendue à Daminvile, devint aussi leur ami intime. Cette maison rappelloit les vertus & les plaisirs innocents du premier âge: c'étoit l'asyle du pur amour & du bonheur aussi parfait qu'on peut le trouver sur la terre: mais il est impossible de rendre tout ce qu'éprouva Félicie, quand elle entra dans cet appartement rempli de ses portraits; elle tombe dans les bras de son époux, en s'écriant: J'étois si aimée! Daminvile, malgré la félicité dont il jouissoit, voulut conserver ce monument d'un ressouvenir malheureux: il y menoit souvent son fils, & il lui disoit, en en lui montrant sur-tout les vêtements de leur pau-

vreté : Mon ami, ſi jamais, ce que je n'oſe prévoir, il t'arrivoit de te laiſſer corrompre par la fortune, de fermer ton oreille, ton cœur aux plaintes de la créature ſouffrante, ſi jamais tu ceſſois d'être homme, ne manque pas de venir dans cette ancienne retraite de ma douleur ; Eugene, tu y trouveras la vérité, l'humanité, & tu en ſortiras corrigé d'un mouvement d'erreur & de délire. Quiconque a le malheur de poſſéder des richeſſes, touche preſque toujours à la folie & à l'endurciſſement.



HENRIETTE,

HENRIETTE ET CHARLOT,

ANECDOTE.



HENRIETTE ET CHARLOT,

ANECDOTE.

La même femme qui devoit être la complice ou plutôt l'auteur (*) d'une cataſtrophe auſſi barbare qu'inouie, avoit amené, en quelque ſorte, de ſon pays, à la Cour de France, la volupté, & tous les genres d'amuſement & de ſéduction que la galanterie induſtrieuſe de ſes climats peut imaginer. N'eſt-ce pas une ſingularité bien bizarre & bien révoltante, que l'ame qui s'enivre du filtre de la molleſſe & de l'amour, ſe laiſſe dénaturer par l'ambition & la cruauté ! Un de nos écrivains,

(*) *Une cataſtrophe, &c.* La St. Barthelemi, nuit affreuſe, qui ſera un éternel reproche à la mémoire de Catherine de Médicis.

dont la ſimplicité fait le principal mérite, dit aſſez naïvement de Catherine de Médicis, *qu'elle menoit les plaiſirs en leſſe*; depuis ſon arrivée en ce ſéjour, Paris étoit devenu le centre de tous les divertiſſements. La mort de François I, loin d'apporter du changement à l'eſpece de charme qui nous avoit ſurpris, lui donnoit peut-être plus de force & d'activité ; Henri II enchériſſoit ſur le goût de ſon pere pour les plaiſirs & les fêtes. Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe du Roi, & la plus belle perſonne de ſon ſiecle, ſembloit fournir à la Reine les derniers traits, pour achever l'enchantement où elle avoit plongé la nation. Anet étoit une nouvelle Cythere, qu'une nouvelle Vénus avoit choiſie pour le ſiege de ſon empire ; par-tout ſe retrouvoient les hommages prodigués à Diane ; les murs du château, les ameublements, les arbres mêmes ne préſentoient que des croiſſants enlacés avec les chiffres de l'amoureux Monarque ; on ne voyoit que les images de la Ducheſſe multipliées ; on n'entendoit que ſes éloges, & Catherine, en Italienne nourrie dans l'art profond de diſſimuler, feignoit la pre-

miere de reconnoître le pouvoir des attraits de sa rivale; on n'a pas besoin d'ajouter que les courtisans étoient prosternés devant l'enchanteresse, & qu'ils s'attachoient à justifier la passion du maître, en se livrant avec excès à tous les égarements que l'abus d'un penchant trop aimable entraîne à sa suite. Le Connétable de Montmorenci, Saint-André, d'Aumale, Jarnac, la Châteigneraie, Brissac, Monluc, Strossi lui-même, venoient déposer leurs lauriers dans les champs délicieux d'Anet; les mémoires du temps prétendent qu'un amant couronné ne suffisoit point à la coquetterie de la belle Duchesse, & que d'autres conquêtes moins brillantes intéresserent sa sensibilité.

Parmi ces heureux subalternes, on nomme le Comte de Valencey; on penchoit même à croire, & on disoit tout bas qu'Aglaé de Valencey étoit le fruit de cette intrigue mystérieuse, & que la Comtesse n'ayant point d'enfant, vaincue par les sollicitations d'un époux qu'elle aimoit, avoit consenti à la reconnoître pour sa fille; ce qu'on peut assurer, c'est que Diane lui témoignoit toutes les attentions de l'amour mater-

nel; elle l'avoit placée auprès de Madame Marguerite, fille du Roi, si connue dans notre histoire, sous le nom de Marguerite de Valois. La Duchesse s'étoit même occupée du mariage d'Aglaé avec un parent du Duc de Cleves, que nous appellerons le Prince d'Henneberg; l'épouse étant encore dans un âge trop tendre, l'union n'avoit point été consommée, & ce Prince, peu de jours après ses noces, étoit allé en Allemagne, où des affaires relatives aux intérêts de sa maison, le retenoient depuis plus de deux ans; cependant son retour paroissoit prochain. Il est inutile d'observer que dans cet engagement, on avoit suivi l'usage, c'est-à-dire, qu'on s'étoit bien gardé de consulter le goût d'Aglaé; la fortune & la grandeur, ces deux tyrans qui rendent l'homme si malheureux, avoient seules formé des liens disproportionnés, & Valencey de même que Diane imaginoient que la jeune personne, graces à leurs soins, connoîtroit, un jour, le bonheur, puisque tout flatteroit son orgueil & son ambition; étrange aveuglement! Le Prince n'avoit pour lui que les richesses & l'éclat

de la naiſſance ; & la nature a-t-elle mis ces avantages au rang des titres de l'amour ?

Aglaé étoit à cet âge où l'on ne croit que ſes yeux & ſon cœur : l'un & l'autre avoient été peu intéreſſés en faveur d'un mari qui n'étoit point de ſon choix ; ſes regards même ne s'étoient arrêtés avec complaiſance ſur aucun objet, quoiqu'elle fût environnée d'une foule d'adorateurs faits pour être apperçus ; ſon cœur, à la vérité, étoit accablé d'une indifférence qui lui peſoit. Il faut donc que nous aimions pour ſentir le plaiſir de l'exiſtence, heureux lorſqu'il nous eſt permis de nous livrer à ce doux beſoin de l'ame ! Le devoir, ce maître ſi impérieux auquel nous ſommes forcés pourtant d'obéir, aſſerviſſoit abſolument la jeune Princeſſe d'Henneberg à un joug qu'elle auroit dû ſupporter avec plus de docilité ; elle avoit aſſez entrevu ſon époux, pour être bien aſſurée qu'il ne lui paroîtroit jamais aimable ; & elle étoit ſi belle ! la fable qui n'eſt que l'interprete de la nature, nous peint l'Amour fait pour Pſyché, & Vénus ne s'applaudiſſant d'être la Déeſſe de la beauté, qu'en re-

cevant les hommages d'Adonis; ce n'est point Borée, c'est Zéphyre qu'on nous repréſente l'amant favoriſé de Flore. Quel heureux mortel effectivement, ſans tous ces dons heureux que l'opulence & le rang ne donnent point, pouvoit aſpirer à toucher le cœur de la femme peut-être la plus ſéduiſante? Il n'y avoit que Diane de Poitiers, qui, dans ſes beaux jours, lui eût diſputé le prix.

Aglaé n'avoit pas quinze ans: c'étoit la roſe même dans ſon matin; ſes cheveux d'un blond cendré s'uniſſoient avec un teint d'une blancheur éblouiſſante; on ne pouvoit trop décider quelle étoit la couleur de ſes yeux: on en reſſentoit le charme juſqu'au fond du cœur; ils étoient animés, languiſſants, pleins de cette douceur délicieuſe qui excite l'intérêt le plus tendre, le plus paſſionné; c'étoient deux intelligences céleſtes qui frappoient de l'enchantement quiconque attachoit ſes regards ſur la jeune Princeſſe; les Graces ſembloient s'être réunies pour former ſa bouche: tous les charmes divers, la ſéduction même étoit placée ſur cette bouche raviſſante; la moindre parole qui en ſortoit, pé-

nétroit l'ame & l'enchaînoit à l'aimable Aglaé; sa taille souple & déliée avoit la flexibilité d'une fleur dont la tige svelte cede avec mollesse à l'haleine caressante des vents; elle avoit encore cette pudeur ingénue, attrait qui lui étoit resté de l'enfance, & si fort au-dessus de la beauté; le sentiment animoit ses expressions les plus indifférentes; ce n'est pas qu'elle n'eût un esprit agréable & brillant; mais une douce langueur se mêloit à sa vivacité, & la rendoit peut-être plus touchante & plus sûre de plaire; elle joignoit à tant d'appas, des vertus aimables, & sur-tout cette affabilité, cette bonté qui prêtent à une femme charmante, une espece de caractere supérieur à la nature humaine; la Princesse étoit du nombre de ces créatures privilégiées qu'on est tenté d'adorer, & qu'on ne sauroit aimer, sans que ce sentiment ne soit porté jusqu'à l'idolâtrie: aussi ne l'appelloit-on à la Cour qu'*Aglaé la belle*; cet objet enchanteur n'avoit pas encore reçu la derniere ame, si l'amour est l'ame véritable qui met le degré de perfection à celle que nous puisons avec la vie: Madame d'Henneberg n'aimoit

point ; tous ces divertiſſements, toutes ces fêtes qu'elle embelliſſoit de ſa préſence, ne faiſoient que varier ſon ennui : mais le moment approchoit où elle devoit éprouver qu'elle ne poſſédoit pas ſeule le ſecret d'exciter la ſenſibilité.

Le Comte Dorſemon paroît à la Cour : la Princeſſe l'a vu, & a été atteinte d'un trait ſubit d'où ſont nées des ſenſations toutes nouvelles pour ſon exiſtence, le trouble, l'émotion, le penchant à la rêverie, le deſir de ſe trouver ſeule, le goût des promenades écartées, le beſoin de laiſſer s'écouler des larmes qui chargeoient ſon cœur, & ces pleurs étoient ſi chers ! on éprouvoit tant de douceur à les répandre ! Comment, en un inſtant, s'eſt opéré ce changement prodigieux ? il eſt l'effet d'un ſeul moment où s'eſt montré un inconnu qu'on ne reverra peut-être jamais, dont on ignore entiérement la deſtinée. Ce bouleverſement des ſens, cette mélancolie profonde qu'on cherche à nourrir, à conſerver avec ſoin dans ſon ame, cette triſteſſe ſi attendriſſante, ſeroit-ce ce qu'on appelle de l'amour ? Malheureuſe

Aglaé, pouvez-vous encore vous le demander? Sans doute, voilà l'origine d'une passion qui vous coûtera bien des maux! mais un charme impérieux vous emporte. Quelqu'un a comparé l'amour à une prison effroyable dont les dehors présentent la façade d'un palais de Fée, & des avenues semées de fleurs; est-il décidé qu'on s'obstinera à ne voir que cet extérieur séduisant, & n'écouterons-nous la raison, qu'au moment où ses conseils souvent nous deviennent inutiles, & ne servent qu'à nous rendre plus malheureux.

Le Comte Dorsemon alloit s'égarer sans retour. Il avoit jetté ses regards sur la Princesse avant même qu'elle l'eût apperçu, & le coup qui l'avoit frappé étoit encore plus violent que celui dont Aglaé commençoit secretement à se plaindre; jamais incendie ne fut plus rapide. L'infortuné jeune homme s'en retourne précipitamment, consumé d'un feu qui devoit le dévorer. Le Connétable de Montmorenci l'avoit abordé, à l'instant où il couroit s'informer qu'elle pouvoit être l'enchanteresse dont il étoit déja épris; & par respect pour le Conneta-

ble, il n'avoit osé poursuivre ses questions; est il rentré chez lui : il déploye tous les mouvements qui agitent & tourmentent un cœur amoureux. Quelle est, s'écrie-t-il, cette divinité qui va être, je le sens trop, la maîtresse absolue de ma vie! Cette créature adorable aimeroit-elle?.. Hélas! puis-je douter qu'elle ne soit aimée, adorée, idolâtrée? & peut-on être insensible, quand on inspire de pareils transports? Un des amis du Comte entre dans son appartement : — O Ciel, mon cher Dorsemon! dans quelle situation vous êtes! d'où naît ce trouble? — Marquis... de l'amour, de l'amour le plus ardent, le plus passionné; je vous ouvre mon ame. Le premier pas que je fais à la Cour, me pousse dans le précipice. Mon sort, ou plutôt ma perte est décidée; malheureux! je venois chercher la fortune, & c'est la mort que je trouve! Sont-ce là les conseils, l'espérance des chers auteurs de mes jours? Dorsemon fait la peinture de la beauté qui l'a captivé : le Marquis ne le laisse point achever : — Assurément je puis vous satisfaire, & vous nommer l'objet qui vous transporte. Ces traits ne convien-

n'ent qu'à la fille du Comte de Valencey, la belle Princeſſe d'Henneberg : — Elle eſt mariée ? — Il y a près de trois ans. Son mari révient inceſſamment d'Allemagne, la nouvelle en eſt répandue. Elle eſt mariée, redit le Comte ! Cruel ! vous venez de m'annoncer qu'il faut que je ceſſe de vivre... Ah ! femme adorable, vous êtes donc aimée, vous ſerez dans les bras d'un autre ! un autre poſſedéra tous ces charmes.... Dieu ! que dois-je eſpérer ?

L'amitié s'efforçoit de rappeller Dorſemon à lui-même, & de lui préſenter la foule d'inconvénients qui réſulteroient d'un amour qu'il étoit permis de traiter de paſſion chimérique. Le jeune homme, plein de ſon délire, fermoit l'oreille aux avis du Marquis, à ce que ſa propre raiſon pouvoit lui conſeiller. L'ambition cependant eſt un de ces maîtres qui ne ſouffrent point de concurrent ; convenoit-il au Comte de lui aſſocier l'amour ? en venant à la ſource des graces, ſon ſeul projet devoit être d'épier les moments fugitifs de la faveur & de venger ſa naiſſance des torts de la fortune ; il ſortoit d'une Province ſituée aux frontieres de Royaume ; des mal-

heurs imprévus avoient ruiné sa famille, qui datoit de la plus ancienne extraction. Son pere & sa mere tenoient leur indigence cachée à la campagne, dans une espece de chaumiere. Ces parents respectables avoient fait des efforts pour envoyer leur fils unique à la Cour : ils comptoient sur son mérite personnel, bien plus encore que sur sa noblesse ; en effet, la nature bienfaisante n'avoit refusé à Dorsemon que l'opulence ; il réunissoit les agréments d'un esprit cultivé, ceux de la figure, & les qualités plus essentielles d'une ame nourrie d'excellents principes. Sa douceur, qui répandoit un charme inexprimable sur toute sa personne, n'empêchoit point qu'il ne fût le plus brave des hommes : le Comte, en un mot rassembloit tout ce qui peut former l'amant & le héros. Se parents lui avoient recommandé sur-tout de se préserver des pieges de l'amour lorsqu'il ne le conduiroit point à un engagement capable de lui assurer un rang & de la fortune. Tu vois, mon cher enfant, lui avoit dit son pere, en l'arrosant de ses larmes, tout ce que nous faisons pour toi ; tu dois sentir la valeur du sacrifice ; ta mere & moi

nous ſommes privés des ſecours les plus néceſſaires : mais il s'agit de ton exiſtence : nous revivrons, nous ſerons heureux en toi ; mon fils, vas à la Cour : n'ayes d'autre objet que de te faire appercevoir du maître, & mérite par tes ſoins & tes attentions, qu'il te diſtingue de la foule ; tâche de te concilier la bienveillance de ceux que tu verras en faveur, ſans cependant deſcendre juſqu'à cette ſoupleſſe de caractere qui tient de la baſſeſſe. Mon ami, tente tout pour t'avancer : mais noublie jamais que tu es Gentilhomme, & que ton premier devoir eſt de conſacrer ta vie à l'Etat. Puiſſes-tu faire quelque belle action ſous les yeux du Roi ! le chemin de la fortune pour notre fils, eſt une tranchée ou une brêche ; nous aurions encore à bénir le Ciel, ſi tu venois à mourir au champ d'honneur. Embraſſe-nous, mon cher Dorſemon ; je te le répete ; point de ces égarements que la foibleſſe & la corruption s'efforcent en vain de juſtifier ; épouſe quelque riche héritiere qui remette l'aiſance dans ta malheureuſe maiſon ; & ſi tu le peux, après que tu te ſeras occupé de ton bonheur, ſouviens-toi que tu laiſſes ici

des parents à qui tu feras toujours cher, & dont la vieilleffe eft empoifonnée par les rigueurs & les humiliations de l'adverfité; mon ami, il ne nous refte que l'honneur: il eft vrai que c'eft le feul bien qu'on doive être jaloux de conferver; l'honneur & la Religion, voilà le vrai patrimoine de tout digne Gentilhomme François... ne nous attendriffons point. Nous te donnons notre bénédiction: c'eft tout ce qu'il nous eft permis d'ajouter à de foibles marques d'une tendreffe que la tienne feule peut récompenfer.

C'eft-là, Marquis, difoit le Comte, en laiffant échapper des pleurs, c'eft-là le dernier entretien de ces chers auteurs de mes jours, que je ne faurois trop aimer; ces paroles fi touchantes, elles font gravées dans mon ame, je les entends encore, & cependant un moment va peut-être me faire perdre tout de vue!

Dorfemon, fans doute, s'il eût pu profiter de fes fages reflexions, auroit fui les occafions de revoir la Princeffe; c'eft dans la naiffance d'un penchant condamnable, qu'on parvient à le dompter; ne touche-t-on fa bleffure que d'une

main compaiſante : elle s'irrite, loin de ſe guérir.

Aglaé éprouvoit de ſon côté la même agitation que le Comte : mais elle le cherchoit, elle l'aimoit ſans le vouloir; du moins s'en impoſoit-elle juſqu'à ſe refuſer de lire dans ſon cœur ; plus armée contre ſa foibleſſe, elle auroit ſurpris dans ſon ame, une pente déterminée à ſe rapprocher d'un objet trop intéreſſant pour n'être pas dangereux. Le ſoin qu'elle prenoit de recueillir des éclairciſſements ſur ſon ſort, n'étoit point un des moindres indices de l'ardeur ſecrete qu'elle reſſentoit; mais, encore une fois, il arrive peu que le premier ſoupir ſoit étouffé, & rarement une paſſion naiſſante craint-elle de ſe livrer à ſes progrès.

Une des graces les plus ſéduiſantes d'Aglaé, étoit cette ingénuité, le partage d'une ame neuve que la diſſimulation & l'abus de la ſociété n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle, chez Madame Marguerite. Dorſemon entre ; il eſt charmant, s'écrie Madame d'Henneberg emportée par un mouvement de naïveté déplacé ! Tout le monde auſſi-tôt rougit, & celle-ci ne rougit

qu'après les autres, fans trop favoir pourtant d'où naiffoit cette rougeur: elle fe trouve embarraffée; la Ducheffe de Valentinois lui lance un coup d'œil, qui acheva de la déconcerter; enfuite s'échappe un fourire général dont fa vanité eft extrêmement piquée : car l'orgueil eft peut-être notre premier fentiment, & on ne lui fait point de légeres bleffures.

De retour chez elle, Aglaé s'interrogeoit fur cette aventure fi mortifiante pour fon amour-propre : elle voit paroître fon pere, dont l'abord férieux la glace; il ordonne aux domeftiques de fe retirer : — Je veux bien encore vous accorder ce ménagement; je ne penfois pas que vous en euffiez jamais befoin; comment ! chez la fille du Roi, chez votre maîtreffe, vous commettez de telles indécences ! — Ce mot, mon pere, a lieu de m'affecter autant qu'il m'étonne ! — On ne peut donner un autre nom à l'exclamation ridicule qui vous eft échappée : dire qu'un homme eft charmant, & le dire tout haut ! — Mais, mon pere, eft-ce que vous ne penfez pas comme moi, que le Comte Dorfemon eft le plus aimable de nos

courtisans? Si je disois autrement, je parlerois contre la vérité. — Il est bien singulier, Madame, que vous teniez de semblables propos à votre pere, & qu'il ait la complaisance de les entendre! est-ce dans votre maison que vous avez puisé cette prétendue ingénuité, qui blesse à la fois la bienfaisance & le jugement? la Duchesse est indignée contre vous. De pareils aveux! à la Cour! apprenez les usages, vos devoirs, vos devoirs les plus absolus; il est défendu de révéler ses goûts, ses sentiments; c'est une liberté impardonnable que votre sexe sur-tout doit s'interdire. Souvenez-vous que dans la société, la franchise est regardée comme un manque d'esprit, & qu'on excuseroit plutôt un vice qui auroit l'adresse de se cacher. Prenez-y garde: de telles éruptions déplacées manifestent une ame remplie de son objet, & j'imagine que vous n'oublierez jamais que vous êtes Madame d'Henneberg; la fille du Comte de Valencey doit connoître ses obligations: c'est d'être occupée uniquement de son époux; & si le malheur vouloit que vous fussiez dominée par quelque goût qui blessât l'honneur, sachez que ces

égarements ſcandaleux doivent s'enſevelir dans l'ombre du ſecret. J'aime à me flatter d'ailleurs que mes allarmes ſur votre compte n'auront pas de ſuite. Soyez donc déſormais plus circonſpecte ; allez-vous jetter aux genoux de Madame de Valentinois, qui veut bien s'intéreſſer à notre deſtinée, & ne manquez pas de l'aſſurer que vous ne retomberez plus dans des indiſcrétions ſi imprudentes, je puis dire, ſi coupables.

Aglaé s'obſtinoit, en quelque ſorte, à s'ignorer : elle n'imaginoit point s'être expoſée à de tels reproches, pour avoir exprimé un peu trop naturellement ce qu'inſpiroit la préſence du Comte. Diane eut, à ce ſujet, avec elle, une longue converſation. Cette femme adroite qui avoit une connoiſſance ſi profonde du cœur humain, fit voir à Madame d'Henneberg tous les écueils que lui offroit l'entrée dans le monde. Qui pouvoit mieux parler des paſſions ? elle lui préſenta les dangers auxquels la moindre foibleſſe livre ſon ſexe, l'eſpece de punition éternelle qui en réſulte, la perfidie ſur-tout de ces ſéducteurs qui deviennent inconſtants ou indiſcrets, le

ſort enfin, d'une miſérable victime de la tendreſſe, que la méchanceté pourſuit juſqu'au-delà même du tombeau. La Princeſſe ne répondoit à Madame de Valentinois, que par des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir. Elle balbutia la promeſſe d'être moins véridique, & de combattre ſon cœur s'il lui arrivoit de le laiſſer ſurprendre par quelque ſentiment que déſavoueroit la vertu, promeſſe inconſidérée qui touchoit au parjure ! Cependant Aglaé jouiſſoit encore de l'avantage de tenir ſa défaite renfermée ; Dorſemon ignoroit ſon triomphe, & lui-même, il ne s'étoit pas déclaré. Une femme qui n'a point révélé ſa foibleſſe, peut eſpérer encore de vaincre ; a-t-elle parlé : ſa chûte eſt décidée : elle y court, & il lui eſt impoſſible de revenir ſur ſes pas. Madame d'Henneberg alloit tomber dans le précipice.

On s'amuſoit ſouvent chez Madame Marguerite, à un jeu ingénieux qu'avoit imaginé Marot, ce Poëte facile qui nous a le premier fait connoître les graces de la verſification Françoiſe ; (*) Mellin de S. Gelais, ſon digne imita-

(*) *Melin de S. Gelais, &c.* Il avoit une gaye-

teur, présidoit à ce divertissement, & l'animoit de ses saillies ; chacun des Courtisans qui se trouvoient dans le cercle, devoit absolument faire en vers impromptus l'éloge de la Dame que le hasard avoit placée près de lui ; la fortune, ou plutôt l'amour, favorisa le Comte au-delà de ses espérances : il

---

té fine & spirituelle, qui le portoit quelquefois à la raillerie ; ce qui lui attira d'irréconciliables ennemis. Pour la pureté & l'élégance du badinage, il fut presque l'égal de Clément Marot. On prétend que nous sommes redevables au premier, du Sonnet, genre de poésie, qui doit sa naissance au bel-esprit Italien. Les Auteurs des *Annales Poétiques*, observent avec raison qu'on ne sauroit comprendre ce qui a pu donner lieu si long-temps à l'espece de vogue où le Sonnet a été, même en France. Quoi qu'il en soit, S. Gelais a laissé de jolies bagatelles qui lui assurent un nom parmi les versificateurs de notre premier âge ; peut-on lire, par exemple, quelque chose de plus ingénieux, que ce quatrain sur le Pseautier de Madame de Nemours ?

„ Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,
„ Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
„ Pour votre part seriez femme d'un Roi,
„ Et par souhait, j'en serois le prophete.

mit Aglaé à ses côtés, précisément le jour où l'on se livroit à cet amusement; Dorsemon a donc à louer tout ce qu'il aime; S. Gelais, avec cet enjouement qui lui étoit propre, le félicite de sa bonne fortune. Comte, lui dit-il, c'est à l'amour à chanter Psyché, & celle-ci n'a point à redouter les persécutions de Vénus; la Déesse rendroit elle-même hommage à la beauté de Madame d'Henneberg. Les Courtisans applaudirent à la galanterie du bel-esprit, & les femmes marquerent de l'humeur. Le Comte se retire dans un coin de l'appartement : il ne tarda point à rapporter ces vers que S. Gélais lut à haute voix :

PORTRAIT D'AGLAÉ LA BELLE.

Du beau Printemps elle est la prime fleur;
De rose elle a cette rougeur pourprine,
Qui charme tant, & sa soeve odeur,
Son gent bouton sur sa bouche divine;
Dessus son teint sa brillante frescheur,
Craindrois aussy qu'elle n'en eust l'espine;
Pour ce tairai ce qu'elle inspire au cœur
Si vivement, ce qui fort me chagrine :
Mais vaut bien mieux ressentir quelque esmoy;

Que d'affliger object plus cher que soy.
Azur des cieux reluyct en ses prunelles,
Œil ravissant, au mignard regarder,
D'où Cupido se plaît à nous darder
De son brandon ardentes estincelles;
Que suivent tost de navrures mortelles;
Car d'aimer seul Dieu daigne nous garder!
C'est un grand mal! un plus cuisant encore
Est de n'avoir nul penser de retour,
Du moins laissons l'espérance à l'amour:
Elle adoulcit le feu qui nous dévore;
Espoir flatteur est la vermeille aurore:
Qui, la nuict, souffre, attend ayse du jour.
Savant Zeuxis, que n'ai-je ton adresse!
Comme peindrois l'or de ses blonds cheveux
Flottant au vent, qui léger les caresse,
Où mille cœurs vont se perdre sans cesse,
Et s'enlacer d'indissolubles nœuds!
Et cette gorge... ah! c'est-là que repose
L'enchantement tapi sur lys & rose;
C'est-là qu'Amour va toujours se cacher
Pour méditer ses ruses & malices;
Tel qu'oyselet, il aime à s'y nicher;
Et le croy bien: c'est un lieu de délices;
Qui ne voudroit, deust-il mesme en mourir;
Cognoistre un peu ce sein faict à plaisir?
Que vous dirai d'une taille légere,
Taille de nymphe, ou d'accorte bergere?
Oh!

Oh ! que la main brûle de l'enserrer !
La terre à peine on la voit effleurer,
Et sous ses pas ne ployeroit la fougere.
La biche au bois, & le faon sautelant,
N'ont, selon moi, jambe plus déliée :
Toute ame honnête & qui d'amour se sent,
A cette jambe incontinent liée,
Baise, rebaise, enflammée en ses vœux,
Ce pied mignon qui maints desirs faict naistre ;
(*) Petits patins, que vous êtes heureux !
Si j'estois vous !... chut ; j'en dis trop peut-être.
N'oublions pas ce propos emmiellé,
Ce doulx parler, dont on est affollé ;
Un simple mot, un soupir qu'elle jette,
D'enfant Amour est droit une sagette.
Ai-je pourtraict cet objet tant divin ?
Nenni vraiment. Faudroit pour tel ouvrage
D'autres pinceaux, ainsi qu'une autre main :
C'est aux Dieux seuls à peindre leur image.

Madame d'Henneberg eut de la peine à cacher son émotion ; son cœur l'éclairoit assez pour soupçonner que l'Amour plutôt qu'Apollon avoit dicté l'es-

(*) *Petits patins*, *&c.* C'est ainsi que s'appelloit la chaussure des femmes de ces temps,

pece d'impromptu. Quelle joie ſecrete elle reſſentoit d'imaginer que Dorſemon pouvoit partager l'intérêt qu'il avoit excité! Cependant elle n'oſoit trop ſe rendre compte des ſenſations confuſes qu'elle éprouvoit; elle eût ſeulement deſiré d'être loin de l'appartement de Madame Marguerite, & de s'interroger ſur l'effet que devoit produire en elle la galanterie du Comte; les plaiſanteries de S. Gelais la déconcertoient. Madame, lui dit-il, ce que c'eſt que d'être une divinité! on opere des miracles: voilà un rival en poéſie que vous nous donnez: ne rougiſſez point, ne rougiſſez point: la beauté eſt faite pour recevoir des hommages, & l'encens appartient aux Dieux: ils ne doivent pas le rejetter. Malgré les compliments qu'il recevoit, Dorſemon ſe reprochoit ſes vers: il craignoit qu'ils n'euſſent l'air d'une déclaration; il n'étoit pourtant pas fâché qu'Aglaé pût croire que l'eſprit y avoit moins de part que le cœur. On ſe retira, & S. Gelais ne fut pas le ſeul qui penſât que l'amour avoit conduit la main du Peintre. Ces ſortes de ſecrets n'échappent point, ſur-tout à l'œil clairvoyant des

femmes : de ce moment, elles tinrent des propos ſur Madame d'Henneberg & Dorſemon, & l'on ne parloit plus à la Cour que du *Portrait d'Aglaé la Belle.*

Les jardins d'Anet rappelloient ceux de l'enchantereſſe Armide ; on auroit été embarraſſé de décider qui y dominoit le plus de l'art ou de la nature ; tous deux ſembloient s'être aſſociés pour embellir ce ſéjour. Parmi les merveilles qu'il renfermoit, on admiroit ſurtout un boſquet que la Ducheſſe de Valentinois appelloit ſa *retraite ;* un canal couloit au milieu ; ſes ondes étincelantes comme autant de diamants, formoient un agréable murmure, & alloient tomber dans un baſſin de porphyre, que ſoutenoient deux Génies ſous la figure de jeunes enfants ; au fond du boſquet, s'arrondiſſoit un ſiege de gazon émaillé d'une infinité de fleurs champêtres ; autour étoient des ſtatues de marbre, des meilleurs maîtres d'Italie, qui repréſentoient les aventures galantes de Vénus. La Déeſſe elle-même s'y montroit dans tout l'éclat de ſes charmes, c'eſt-à-dire ne devant ſes avantages qu'à ſa beauté ſeule, dénuée d'or

nements, & telle en un mot que la jugea Pâris. Des cignes voluptueux déployoient leurs aîles argentées, en se jouant sur ce canal bordé de jasmins & de violettes, tandis que d'innocentes tourterelles roucouloient les soupirs de la tendresse; de petits jets d'eaux de senteur, d'espace en espace, entretenoient la fraîcheur de la verdure; les arbres les plus odoriférants & les plus rares, composoient ce boccage délicieux; on n'y pouvoit entrer sans se laisser surprendre par une douce rêverie, qui bientôt portoit à l'attendrissement. On y éprouvoit la langueur, le charme de l'Amour: on l'y respiroit par tous les sens; Anet étoit le siege de son empire: mais, sans contredit, c'étoit dans ce bosquet que s'élevoit son trône; c'étoit là que la belle Diane de Poitiers alloit nourrir cette mélancolie qui la rendoit si intéressante & si chere à son amant.

Le hasard conduit en cet asyle Madame d'Henneberg; elle ne peut se défendre de l'ascendant qui paroît l'y attirer; un mouvement involontaire l'y entraîne; elle va tomber, comme malgré elle, sur le banc de gazon, & bien-

tôt ses beaux yeux sont couverts de larmes, de ces larmes dont la sensibilité seule connoît la douceur. Qu'en ce moment elle étoit séduisante! que ces pleurs relevent l'éclat de la beauté! les Poëtes ont imaginé la plus agréable de leurs fictions, quand ils nous ont peint l'aurore ranimant la nature, & l'embellissant de ses larmes; quel est en effet l'empire d'une femme, lorsqu'elle nous frappe dans cette situation!

Aglaé se voyant seule, se croyant au bout du monde, s'abandonne au plaisir de soulager un cœur que tant de sentiments divers oppressoient; c'est dans la solitude qu'on s'interroge, qu'on se parle, qu'on se répond; il faut croire que ce sont les amants qui ont imaginé le monologue. J'aimerois donc, se dit la Princesse, car il n'est plus possible de me tromper sur ce que je ressens! oui, j'ai enfin connu l'amour; & quel en est l'objet! M'est-il permis de disposer de mon ame? n'est-elle pas toute entiere asservie à un époux... à un tyran? Il revient; & il faudra que dans ses bras... Malheureuse Aglaé! quel tourment de s'immoler à un ravisseur qui n'a d'autres droits que ceux d'une

autorité barbare, qu'on n'aime point; qu'on eſt ſûre ne point aimer! quelle cruelle extrêmité! ah! jamais, jamais je ne me réſoudrai à un pareil ſacrifice: plutôt cent fois la mort!

La Princeſſe reprend les vers du Comte, les relit, en eſt toujours plus émue: elle interrompt ſa lecture: — Je ſerois aimée! eh! dois-je ſouhaiter que Dorſemon ait mes ſentiments? à quoi me conduiroit ſon retour? à augmenter les peines qui me déchirent; ce ſeroit les multiplier, que de nourrir un amour dénué de tout eſpoir. Ah! écartons cette idée... non, le Comte ne m'aime point, il ne m'aime point; c'eſt l'eſprit ſeul qui a tracé ce portrait; contentons-nous d'être la ſeule malheureuſe....

Elle avoit dans les mains ces vers, qu'elle devoit ſavoir ſans doute; car la mémoire retient aiſément ce qui intéreſſe le cœur: Dorſemon entre ſubitement dans le boſquet; il échappe à Madame d'Henneberg une eſpece d'exclamation d'effroi; elle veut ſe lever: — Quelle peut être votre frayeur, Madame? de grace, reſtez, ne vous retirez point; ſi ma préſence vous importune, vous eſt odieuſe, j'immole dès

ce moment, tout le plaisir que je goûterois à vous voir. La Princesse n'avoit pas la force de répondre : un trouble inexprimable s'étoit emparé de tous ses sens; elle veut cependant articuler quelques mots, & sa voix expire. — Pourquoi cette agitation, Madame? vous aurois-je interrompu? vous lisiez... (un trait de jalousie avoit frappé le Comte; le soupçon cruel a bientôt fait place aux transports de la joie : il s'apperçoit que c'étoit ses vers qui fixoient les regards de Madame d'Henneberg.) O Ciel! Madame, je suis assez heureux!.. quoi! vous daignez relire encore... ce qui est bien au-dessous de ce que vous inspirez! jamais, non jamais je n'ai plus desiré de posséder tous lés talents, pour exprimer le pouvoir de tant de charmes. (Aglaé fait un mouvement pour sortir.) Vous aurez la bonté, Madame, de m'écouter; c'est peut-être l'unique occasion que le hasard m'offrira, & j'oserai en profiter... C'est à vos genoux que je veux parler, & mourir. Il y a trop long-temps, Madame, que mon cœur brûle d'éclater: je respect, la crainte, m'imposoient le silence : mais vous êtes ici sans témoins

& je peux vous montrer tout l'excès d'un amour... que vous plaindrez, Madame... me refuserez-vous la pitié? apprenez que, depuis le premier instant où mes yeux recontrerent les vôtres, je ressentis toute la flamme d'une passion qui ne finira qu'avec ma vie; je connois l'étendue de mes malheurs : je sais qu'un époux... je ne puis achever, cette idée me tue. Il n'importe, Madame, je vous l'ai dit : je veux expirer de mon amour. Hélas! quand j'ai avancé dans mes vers qu'on avoit besoin d'espérance en aimant, je parlois contre l'aveu de ce cœur qui ne vous demande, qui n'implore que la liberté de vous aimer, de vous le dire, sans que vous payez du moindre retour, des sentiments... peuvent-ils vous offenser? oui, belle Aglaé, dussiez-vous m'accabler de la plus horrible indifférence, je vous idolâtrerai comme l'objet de tous mes vœux... Comte, interrompt Madame d'Henneberg, votre témérité me frappe d'une surprise, qui jusqu'à présent ne m'a point permis de vous répondre; oubliez-vous à qui vous osez tenir ce langage? la Princesse d'Henneberg auroit-elle dû seulement en-

tendre un mot... Eh! Madame, reprend vivement Dorſemon, quel ſeroit donc mon crime? Je ſaiſis l'occaſion de porter à vos pieds un hommage que la vertu la plus ſévere ne ſauroit rejetter. Oui, je ſais, je ſais qu'un autre vous poſſede, que j'aurai le cœur percé de mille coups... Madame, ne ſuis-je pas aſſez puni?.. Si mon amour vous offenſe, eh bien, adorable Aglaé, je ne vous en parlerai plus; mais promettre d'étouffer une tendreſſe ſi vive, ſi pure, de vaincre une paſſion ſi déſintéreſſée, qui fait tout mon bonheur : ne vous attendez point à ce ſacrifice, j'expirerai... La Princeſſe croit entendre du bruit : — Quittez ces lieux... ſi l'on vous voyoit... — Quoi! Madame, vous ne me direz rien... — Allez, Comte... vous n'êtes pas le ſeul à plaindre...

Dorſemon ne peut obtenir d'autre réponſe. Madame d'Henneberg ſortoit du boſquet : le Comte cede enfin, en accuſant ſa biſarre deſtinée, qui le forçoit de ſe ſéparer de la Princeſſe; elle ne s'étoit point trompée : la Ducheſſe de Valentinois, accompagnée de quelques courtiſans, s'avançoit vers cet aſyle; Aglaé ſe hâte de la rejoindre.

Dorſemon, rendu à lui-même, ſe retrace juſqu'aux moindres détails de ſon entrevue avec Madame d'Henneberg; il ne ſait s'il doit craindre ou eſpérer; tantôt il imagine avoir ſaiſi des indices qui flattent ſon amour; tantôt il eſt aſſuré de n'être jamais aimé. Du moins, ſe diſoit-il, au milieu des peines que j'éprouve, j'ai une eſpece de conſolation : Madame d'Henneberg eſt inſtruite de mes ſentiments; elle a lu dans mon cœur; elle ſait que je l'adore, & rien ne me fera changer; il m'échappe des plaintes! l'amour, un amour comme le mien, ne ſe ſuffit-il pas à lui-même, je ne ſerai point haï; non, la Princeſſe ne ſauroit pouſſer juſques-là l'ingratitude, la barbarie! je l'aimerai avec tant de diſcrétion, tant de délicateſſe! je n'entretiendrai que moi ſeul de ſes charmes; je m'efforcerai de contenir l'excès d'une flamme... elle n'éclatera jamais, elle n'éclatera jamais; ſi cette paſſion trop funeſte me conduit au tombeau, eh bien, je mourrai ſatisfait; Madame d'Henneberg n'aura rien à reprocher à ma mémoire : peut-être lui donnera-t-elle quelques larmes; ſa vertu s'offenſeroit-elle d'une foible mar-

que de compaſſion que j'aurai bien méritée ? eh ! après l'amour, la pitié n'eſt-elle pas un ſentiment qui doit flatter ? j'en goûte d'avance la douceur. Hélas ! qui ſait aimer, a-t-il beſoin de l'eſpérance même du retour ?

Aglaé ne ſortoit point du trouble où la converſation du Comte l'avoit plongée. C'eſt alors qu'elle ne ſe méprend plus ſur la nature des tranſports qui l'agitent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle reſſent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle a inſpiré ; il ne lui eſt plus poſſible d'en douter ; elle eſt donc aimée, adorée de l'homme le plus aimable : elle ne ſauroit ſe le diſſimuler ; mais quand elle vient à jetter les yeux ſur ſa ſituation, elle voit qu'elle eſt liée par une chaîne éternelle, que ſon cœur comme ſa main ne lui appartiennent plus ; elle enviſage toute la rigueur de ſon devoir, ſon honneur attaché à ce ſacrifice que tout lui impoſe ; elle en a même trop dit, en quittant Dorſemon... elle en a trop dit ? & ſon cœur étoit déchiré ; ſans la contrainte où elle gémiſſoit, n'eût-il pas éclaté ce cœur tout plein de ſon maître ? le Comte n'y régnoit-il pas en ſouverain abſolu ?

pouvoit-elle remporter sur elle-même une victoire plus décidée ? ah ! que ce prétendu triomphe lui a coûté de larmes ! elle s'abandonne sans réserve à sa sensibilité : — Mourons, mourons dans ces pleurs, avant que j'aye revu le Prince ; de quel œil soutiendrai-je sa présence ? il m'étoit indifférent : il me sera odieux, insupportable.... que dans ses bras.... je n'y serai jamais : il est si aisé de terminer sa vie ! mon pere, la Duchesse de Valentinois, le Roi lui-même, toute la terre s'armeroit pour tyranniser une infortunée.... je leur résisterai ; je les combattrai ; l'autorité ne l'emportera point... Ah ! Dorsemon, Dorsemon, pourquoi le Ciel ne nous a t-il pas unis ? si sensible, si tendre ! & me voir enchaînée à un époux.... qui profitera du pouvoir que lui donnent les loix.... mon sort est décidé. Je suis la plus malheureuse des femmes ! hélas ! du moins n'en soyons pas la plus coupable !

On donnoit dans les jardins d'Anet, une fête brillante qui attiroit toute la Cour. Dorsemon avoit épié l'occasion : Madame d'Henneberg alloit seule vers un sallon de verdure, où devoient être le Roi & Madame de Valentinois. Le

Comte vole à la Princesse, & lui présentant la main : — Madame, j'entendrai mon arrêt ; je ne laisserai point échapper ce moment : il faut que vous ayez la bonté de me déclarer avec une franchise digne de vous & de moi, ce qu'il m'est permis d'attendre. Parlez, Madame : mon hommage vous auroit-il déplu au point que vous m'interdiriez jusqu'au foible dédommagement d'un amour sans espérance ? mais que je puisse l'exprimer cette ardeur si vive, si pure, dans mes entretiens, dans mes regards, dans mon silence même, lorsque le respect & votre honneur n'en seront point blessés ! que je puisse vous dire, vous répéter, sans vous offenser, que je vous adore... Vous ne répondez point, Madame ? j'ose cependant l'exiger cette réponse, ou.... vous n'irez pas plus loin, je m'immole à vos yeux... La Princesse effrayée, mettant aussi-tôt la main sur l'épée du Comte : Que voulez-vous ? que voulez-vous ? est-ce en ce moment ?... — Je ne sollicite, je n'implore qu'un mot, Madame, vos efforts seroient inutiles... Je vous donnerai même encore un témoignage de cette passion respectueuse qui m'animera jus-

qu'au dernier ſoupir; ne craignez point d'être compromiſe : je vais, loin de vos regards, me percer le cœur... — Arrêtez, Dorſemon; encore une fois que demandez-vous? — Ou la mort, ou la vie, à l'inſtant... — Comte... vivez pour faire mon malheur & le vôtre...

Madame d'Henneberg n'a pas le temps d'achever : le Connétable de Monmorenci ſortant tout-à-coup d'un boſquet, vient à ſa rencontre. On entre dans le ſallon; Diane de Poitiers reproche à la Princeſſe de n'avoir point paru plutôt. La fête fut des plus galantes. Dorſemon qui n'ignoroit pas l'attachement de la Ducheſſe de Valentinois pour Aglaé, crut flatter celle-ci par ces vers compoſés à la hâte, qu'il fit préſenter à Diane de Poitiers.

Quiconque veut que Diane ſauvage
Fut icy-bas, dédaignant ſes attraits,
Comme chaſſeur, en guerrier équipage,
Portant la mort aux hoſtes des forêts;
Quiconque adjoute à cette auſtere image
Que la déeſſe eſtrange en ſa pudeur,
D'aucun ſervant n'eſcouta le langage,
Fors d'ung leſquel, quoyque ſimple paſteur,
Faiſoit, la nuiƈt, agréer ſon hommage,
Et dans un antre, ou ſous l'eſpais feuillage

Alloit, le jour, cacher sa vive ardeur ;
Quiconque a dit ces faits dont ne tiens compte,
Il n'a dit vrai, c'est bien mensonger conte :
Diane fut habitante des cieux,
Mieux que Vénus, eut doulceur en partage,
Brillants appas, sourire gracieux,
Propos légers, élégant badinage,
Atours de goust, & des Graces l'ouvrage :
Son arc mortel étoit dans ses beaux yeux,
Et sous ses traits tomboient cœurs langoureux :
Oncques bergers ne mist en son servage,
Mais bien captifs, premiers entre les Dieux :
(*) Jupiter seul fut son amant heureux ;
Sans son éclat, il auroit eu la gloire
De mériter ses constantes amours,
Et la voyons encore tous les jours
Dans l'art de plaire obtenir la victoire.

(*) *Jupiter*, &c. Par allusion à Henri II, qu'on peut citer comme le modele de la galanterie Françoise ; il aima Diane de Poitiers toute sa vie, & même au-delà du tombeau : il portoit encore son deuil & ses livrées, lorsqu'il reçut le coup mortel à ce malheureux tournois de la porte Saint-Antoine. Il y a des amours que leur persévérance semble ennoblir : ils empruntent de leur durée & de leur énergie, une espece de considération, au point qu'on feroit tenté, non-seulement de leur pardonner, mais de les mettre au nombre des vertus ; l'attachement de Henri pour Diane est dans la classe de ces erreurs pour lesquelles on a de l'indulgence, si on leur refuse une sorte d'estime ; mais que ces exceptions sont rares, & qu'il est peu de passions qui méritent ces ménagemens!

Le Comte & Aglaé furent peu occupés d'un divertiſſement qui fixa l'attention de la Cour; tout eſt étranger pour deux amants : ils exiſtent ſeuls dans l'univers, & ce n'eſt pas le ſéjour de la grandeur qui peut intéreſſer la vraie tendreſſe. Madame d'Henneberg, retirée de ce tumulte qui lui étoit ſi déſagréable, reçoit une lettre : aux premiers mots qu'elle a lus, elle reconnoît aiſément de quelle part vient cet écrit; le Comte y développoit ainſi la violente ſituation de ſon ame :

» Vous m'avez ordonné de vivre, » Madame? mais à quelle condition » m'imposerez-vous cette loi? je n'imagine point que vous doutiez de l'excès de mon amour : il vous eſt connu, & je puis me refuſer au plaiſir » de m'en applaudir. Vous, la ſouveraine de mon ame, l'avez-vous bien pénétrée? y avez-vous ſaiſi ces ſentiments, ces tranſports que vous ſeule » êtes capable d'inſpirer? Daignez-vous » expliquer : dites-moi du moins que » vous ne rejettez pas mon hommage; » vous m'oppoſeriez un engagement, » un cruel engagement? Eh! craignez-vous que je ne ſache pas m'immoler?

» je vous le répete : je veux vous ado-
» rer avec ce respect qu'on a voué aux
» Dieux ; un soupir, un regard de vous,
» c'est l'unique récompense que j'am-
» bitionne : ce sera le prix de mes com-
» bats, de mon silence déchirant, de
» mes larmes ; j'en abreuverai mon
» cœur : hélas ! leur source me sera
» chere : ce sera vous qui les ferez cou-
» ler. Puis-je me flatter, divine Aglaé,
» que j'obtiendrai une réponse ? songez
» qu'un mot suffit à mon bonheur. Il
» n'y a que l'amour qui puisse payer
» la beauté, & il n'y a que moi qui
» puisse vous aimer autant que vous
» méritez de l'être. Non, personne au
» monde ne portera à vos genoux, un
» tribut plus digne de tant de vertus
» & de charmes : soyez-en assurée ;
» croyez que je mourrai plutôt que de
» vous exposer à la plus légere indis-
» crétion ; livrez-vous à mon cœur :
» il est fait pour que vous y épanchiez
» les secrets du vôtre ; hésiteriez-vous
» à m'accorder votre confiance " ?

Lui accorder ma confiance, s'écrie la Princesse, en reportant les yeux sur la lettre ! ah ! Dorsemon... cruel, n'êtes-vous pas le maître de mon cœur ?

& ma foibleſſe peut-elle vous être cachée ? ſi vous m'étiez moins cher, aurois-je marqué pour vos jours cet intérêt qui ne m'a que trop trahie ? eſt-ce à vous à douter du ſentiment qui m'animoit ?

Incertaine, agitée par des mouvements divers, Madame d'Henneberg ne ſavoit ſi elle ne ſuccomberoit pas juſqu'à prendre la plume pour répondre au Comte : elle ſentoit cependant l'importance de cette démarche, & tout-à-coup elle s'arrêtoit, retenue par cette ſageſſe, le fruit d'une excellente éducation, par ce qu'elle devoit à ſon pere, à ſa famille, à elle-même. Qu'une femme qui n'a point commis encore d'imprudence, a de la peine à ſe laiſſer entraîner ! Malheureux ſéducteur que nous ſommes ! c'eſt nous qui égarons malgré lui, qui pouſſons dans le précipice, ce ſexe ſi digne de notre compaſſion & de notre eſtime ! Aglaé étoit aux bords de l'abyme : elle va y tomber ; c'en eſt fait, ce jour funeſte va décider du reſte de ſa vie.

La Princeſſe étoit dans un ſallon ouvert ſur ſon jardin, lorſque le Comte s'offre à ſes regards : — Pardon, Madame, ſi je franchis les bornes de la dé-

cence : j'ai saisi un moment où vous étiez seule. Je viens chercher moi-même la réponse à une lettre... que vous n'auriez pas dû m'envoyer, interrompt Madame d'Henneberg ; avez-vous juré de me persécuter ? .. hélas ! ne vous en ai-je pas dit assez ? — Vous daignerez donc, Madame, permettre que je vous offre en secret tous mes vœux, comme à ma divinité suprême ?... Que vois-je ? vous pleurez ! vous pleurez, adorable Princesse ! — Comte, ces larmes ne vous instruisent-elles pas de tous mes secrets ? ah ! je n'en ai plus pour vous, je n'en ai plus pour vous ! Eh bien ! lisez donc au fond de mon ame, de cette ame si agitée, si battue par une passion qui nous rendra tous deux malheureux : sachez que mes sentiments ont peut-être prévenu les vôtres, que nous courons au-devant de notre perte. Aussi-tôt Dorsemon se jettant à ses genoux : — Ah ! Madame ! ah ! divine Aglaé ! que parlez-vous de malheur ? je suis au comble de la félicité ! Je serois aimé ! je l'apprendrois de votre bouche ! laissez-moi m'enivrer de tendresse & de joie. J'acheterois de toute ma vie ce délicieux moment ; eh ! qu'ai-

je à craindre, si tout ce que j'idolâtre ne rejette point mes voeux?

Les deux amants entrent dans ces détails si intéressants qui accompagnent les premiers aveux d'une ardeur mutuelle; ils forment assurément le projet de concilier la vertu & l'amour; étrange erreur où se jettent d'abord les jeunes & aveugles victimes des passions! c'est bien pour elles que le précipice est couvert de fleurs; elles y sont plongées avant que de l'avoir apperçu. Madame d'Henneberg en vient au point de se cacher que bientôt son mari sera de retour; elle ne voit que des jours sereins, ou plutôt ses yeux sont entiérement attachés sur le Comte, qui n'est pas dans un moindre égarement; il a oublié l'objet qui l'amenoit à la Cour; il n'envisage plus ses malheureux parents qui attendoient, pour ainsi dire, une nouvelle existence de sa réussite dans un pays où il ne se fait point de légeres démarches; il recevoit souvent de leurs lettres: mais ces caracteres ne parloient plus à son ame; tout ce qui n'étoit point la Princesse fixoit peu son attention. Il faut avouer que le début d'une passion fondée sur la délicatesse

& l'enthousiasme du sentiment, excite une sorte d'ivresse qui ne permet guere de réfléchir, & peut-être l'innocence & la pureté dont se nourrissent & se fortifient les commencements d'un semblable amour, rendent-elles le délire plus dangereux.

La Princesse, dans cet âge encore qui admet les simples amusements, avoit une colombe qu'elle aimoit beaucoup: elle l'ornoit de rubans & de fleurs, & la portoit souvent avec elle dans les sociétés; soit que cet oiseau lui eût été dérobé, ou soit qu'il se fût envolé, il avoit disparu; Madame d'Henneberg étoit inconsolable de sa perte; il étoit assez naturel qu'elle confiât sa peine à Dorsemon: il n'est point de petites confidences entre les amants. Peu de jours après, le Comte mit sur sa toilette ces vers qui feront juger à quel point il étoit rempli du desir de plaire à la Princesse. D'ailleurs, cette petite production donnera aux lecteurs rassasiés de la *maniere* de notre bel esprit, quelqu'idée du style ingénu & naïf de ces temps. On aime à se reposer sur ces bagatelles sans faste & sans prétentions, comme un Prince s'amuse quelquefois

du séjour du luxe & des grandeurs à fixer ses regards sur l'humble cabane de l'habitant ignoré des campagnes; la vérité de la nature cause toujours un nouveau plaisir : c'est ce qui nous ramene incessamment à cet inimitable La Fontaine, préférablement aux autres génies qui ont illustré le siecle de Louis XIV.

LA COLOMBELLE.

Je desplorois d'une estrange maniere
Vostre meschef : ce m'estoit peine amere ;
Moult soulcieux, arraisonnois en moi :
Hélas ! Madame est en un grant esmoi !
Comme sa rose est muée & blesmie !
Comme son lys a la blancheur flétrie
Dieux d'Amathonte en sont en désarroi ;
Je baillerois certe rançon de Roi,
Toute ce que j'ai, voire mesme ma vie
Pour alléger telle mélancolie,
Et ne surprend pareil transport, je croi :
Cil qui vous aime, il aime plus que soi
On est, on vit, on meurt en son amie.
Or, ainsi qu'ung duquel mal subit a
Par cas piteux troublé la fantaisie,
Me lamentant, & ne reposant mie
Sus je m'en vais querrant de-çà, de-là ;

Mes bons amis, Dieu vous doint, chere lie?
Par adventure, au verger que voilà,
Auriez-vous veu Colombelle jolie,
Au blanc plumage, à l'œil de vray rubis,
Portant au col l'art meſlangé d'Iris,
Gente en tout point, & de grace accomplie;
Puis adjoutois : Mignone tant chérie,
Avez-vous pu quitter hoſpice tel?
Quand de voſtre aiſle à l'eſſor enhardie
Vous voleriez, bien haut, juſques au ciel;
Ne trouveriez, Colombelle ma mie,
En ſuis certain, que le goût d'ambroſie,
Vaille celui de la miette de pain
Que vous donnoit Madame de ſa main,
De cette main dont vous eſtiez polie,
Amignardée, atournée, embellie.
Qui n'envieroit un ſi playſant deſtin?
Et ſur ſa bouche où giſt l'attrait ſupreſme,
Où de ceriſe alleſche le carmin,
Suciez-vous pas le nectar des Dieux meſme?
Vous pigeonniez, roucouliez dans ſon ſein.
Ah! c'eſt bien là l'Olympe véritable,
Ingrat oyſeau! que ſi j'avois eſté
A voſtre lieu! ſur ce ſein délectable,
J'aurois paſmé d'excès de volupté.
Malgré mes ſoins, quêtes continuelles,
De la volage enfin nulles nouvelles
Ne recueillois : j'eſtois près d'expirer,
Reſcru, non loin du verdoyant bocage,
Où mon amour oſay vous déclarer;

Las! son aspect me faisoit soupirer;
Depuis ce jour, suis en vostre servage.
Je m'esteignois ainsy qu'un moribond,
Quand sur ma teste un nuage se fond,
Et me faict voir une Dame luysante
De vif esclat, jeune, la plus charmante
Après Madame; à ses pieds s'esbattoient
Enfants tout nuds, qui des aisles portoient;
Chapel de fleurs ornoit ses tresses blondes,
Qui sur un sein d'albastre esblouissant,
Comme à plaisir formoient gentilles ondes,
Où se jouoit Zéphyrus caressant.
Un char d'azur & tout resplendissant
Des rays divers d'or, & des perles fines;
De diamants, d'escarboucles divines,
Servoit de trosne à l'objet ravissant.
Tost je lui crie, emporté par mon ame:
Ne sauriez-vous m'instruire un peu, Madame,
Où trouverois un fugitif oyseau,
De ses pareils sans doute le plus beau,
Une colombe à Madame trop chere?
Tant vainement faut-il que je m'enquerre;
Que j'interroge & vieil & jouvenceau!
Las! si ne l'ay, dans la tombe on m'enserre.
Mon doulx ami, ne te laisse miner
Par si grand deuil, répond la beauté gente,
Me présentant une main obligeante:
Vas, Cupido pourra te ramener
Dès ce jourd'huy la colombe meschante;
Te le promets, foi de Divinité..
— Comment!

— Comment! feriez de la race immortelle?
Le croy fans peine: avez tant de beauté!
Oui, repart-elle: ay pleine autorité
Sur tout; je fuis Vénus, Vénus la belle.
Viste à ce nom m'agenouille humblement,
Moult abforbé dans l'esbayffement.
Elle pourfuit: à titre de déeffe,
De tes ennuis ay cognu le fujet:
Pour ce vers toy j'accours à ton fouhait;
Veux promptement abréger ta deftreffe,
Et t'avviver par un peu de lieffe;
Amour t'a mis aux lacqs d'un jeune objet
De la nature œuvre le plus parfait:
Dans Aglaé, je prife ma rivale,
Elle eft ma fœur, en tout point mon égale;
Sur mes autels, jà reçoit fon pourtraict
Tous les honneurs qu'a le mien en effet,
Et mon encens fe brûle auffy pour elle;
Aurois defir qu'elle euft ainfy fa part
De mes deftins, que n'eftant point mortelle,
A pleine coupe elle buft le nectar!
En attendant que recherche fidelle
Nous ait rendu l'ingrate colombelle,
Cours lui porter celle-cy de ma part.
A donc Vénus détache de fon char,
Une colombe aux aifles parfumées,
Qui d'un baifer, où fa bouche départ
Célefte odeur, font encore embafmées.
L'œil ébloui de ces enchantements,

Qui par degrés me frappoient davantage,
N'avois point veu que dix beau pigeons blancs
Estoient du char le gentil attelage.
Cette colombe est telle, dit Cypris,
Qu'avec justice aux autres la préfere,
Et me sera toujours playsante & chere;
Souventes-fois la mignardoit mon fils,
Et la flattoit d'une main caressante.
Sur ses besoins toujours plus prévoyante,
La nourrissois de mil & grains choisis;
Elle buvoit dans ma coupe odorante,
Mesme liqueur qu'aux Dieux Hébé présente;
Aux jours de fête à Cythere, à Paphos,
L'ornois de myrthe & de bouquets nouveaux;
Sur mes genoux elle estoit d'ordinaire;
Mais ce n'est tout: tu cognoistras, j'espere,
Si mon présent doit avoir quelque prix:
Ouvre l'oreille à merveilleux récits.

Lors s'attrouppant pour écouter leur mere,
Enfants Amours ont leurs jeux retenus,
Jusques aux vents dont l'haleine légere
N'ose effleurer les cheveux de Vénus.

Elle reprend, exhalant autour d'elle
Ambre & parfums, doulce haleine d'icelle,
Jusqu'à mon cœur mollement parvenus:

Vers les confins d'une terre lointaine,
Où du Cydnus s'espand l'onde incertaine,
Est un pays sur tout autre estimé;
Alcimédor, & sa femme Euridice

Y séjournoient, couple à bon droit famé,
Fors pour un poinct : la sordide avarice
Vilainement infectoit ces deux cœurs,
Y distilloit tous ses venins rongeurs ;
Riches estoient, on ne peut davantage,
En oultre avoient trésor d'un plus haut prix
Qu'or & qu'argent, un plus rare partage,
Fillette accorte, ornement du pays,
Si que chascun courant sur son passage,
Se demandoit : avez-vous vu Zaïs ?
C'estoit d'Amour la véritable image.
La pauvre enfant approchoit de cet âge
Où feux secrets s'allumant dans le sein,
De la pudeur augmentent le carmin ;
Elle ignoroit ce qu'estoit mariage,
Et seulement ressentoit dedans soi
Qu'elle eust voulu, pour engager sa foi,
Un jeune espoux, d'agréable visage.
Or ses parents n'éprouvoient point cela :
Ils n'aspiroient qu'à se donner un gendre
Lesquel eust bien d'un Prince & par-delà,
Pour l'amasser, & non pour le despendre :
Il se présente un de ces riches-là,
Qui nullement ne duict à la pucelle,
Voire lui semble un monstre qui déja
Saisit sa proye, & se repaît d'icelle ;
Zaïs se jette aux genoux maternels,
Sa main refuse aux liens solemnels :
On ne l'escoute, & le pere & la mere,

Loin d'alléger cette douleur amere,
La closent tost au faîte d'une tour
Où se glissoit à peine un ray de jour;
En luy disant : quand serez plus docile,
Vous sortirez de cet obscur asyle.
Dans ce meschef, hélas ! si désastreux,
Zaïs n'a plus qu'à s'adresser aux Dieux.
Amour, touché du grief qui m'oppresse
Accours, dit-elle, & viens me secourir;
Il n'est que toi que je puisse attendrir :
Le Dieu des cœurs doit sentir ma destresse ;
O quel plaisir j'aurois à t'adorer,
Si je trouvois ung qui sçust m'inspirer !
Amour, Amour, que mon ame est sensible !
Mais m'enchaîner... la chose est impossible !
Me faudra-t-il vainement t'appeller
Dans cette tour, languir, me désoler !
Jusqu'à l'esprit qui fuit ce giste horrible ?
Que si j'avois le pouvoir de voler !..
Elle parloit, & sa bouche vermeille,
Qui de la rose est le bouton naissant,
En empruntant une beauté pareille
S'allonge, & change en un bec rougissant;
Son col d'albastre, amoindri sans dommage,
N'a rien perdu de sa gente rondeur;
Tout son beau corps se couvre d'un plumage,
Qui de ses lys conserve la blancheur;
Ses pieds mignons sont pattes devenues,
D'un fin duvet playsamment revestues,

Et ses deux bras qu'elle levoit aux cieux
Sont raccourcis pour s'estendre en deux aisles,
Qui prennent sus un essor gracieux:
Elle a franchi les barrieres cruelles;
Elle est dans l'air. Zaïs, lui dit mon fils,
Va, cours te joindre à ces oyseaux gentils,
Qui sont comblés des faveurs de ma mere;
Dans les bosquets de Gnide & de Cythere,
Va roucouler les amoureux soucis;
Reçois mes feux dans tes sens attendris;
Sois de Vénus la colombe premiere.

Ainsy m'a faict Cythérée un tel don,
De mon sçavoir-aimer juste guerdon,
Car nul amant ne fut oncques fidele,
N'eut loyauté, sagesse & passion,
Plus que celuy qui d'ardeur éternelle
Vous aime, & sert avec dévotion;
Pour tenir lieu de vostre colombelle,
Que pleurez tant, peut-être sans raison;
A vos genoux, j'ose donc porter celle
D'une Déesse, & vous l'offre en son nom;
C'est bien petit pour *Aglaé la Belle*,
En conviendrai, mais pigeon de Cypris
N'est point tribut que l'on tienne à mépris:
Las! si j'avois la puissance supresme:
Pour obtenir un regard de vos yeux,
Je donnerois, en jure par les Dieux,
Colombes, char, & Vénus elle-mesme.

Si les beaux jours des amants sont radieux, il faut avouer qu'ils sont peu durable, & qu'ils ne tardent pas à se couvrir de nuages qui souvent les obscurcissent pour jamais. Dorsemon étoit dans toute l'ivresse de l'enchantement: il en est retiré par ce funeste billet.

» Nous sommes perdus. Voici le » Prince qui arrive; il faudra peut-» être renoncer à nous voir, à nous » aimer... à nous aimer! quel mot » m'est échappé! & me seroit-il pos-» sible de m'asservir à ce point au de-» voir qui me tyrannise? ah! gardons » notre tendresse; la seule idée d'être » aimé de vous, charmeroit encore les » peines les plus cruelles; si j'ai à souf-» frir, ce sera pour l'homme du monde » qui m'est le plus cher. Qu'ai-je dit, » malheureuse? j'oublie que je ne suis » point à moi, que j'offense la vertu, » le Ciel, qu'un autre... Comte, c'est » à vous de me combattre, de vous » armer contre la trop foible Aglaé, » contre vous-même; aidez-moi, aidez-» moi à remporter une victoire qui » m'est si nécessaire pour ma tranquil-» lité & pour mon honneur. Adieu, » songez qu'Aglaé n'existe plus, & que

» c'eſt la Princeſſe d'Henneberg, qui » vous envoye ſes larmes, & peut-être » ſon dernier ſoupir ".

Dorſemon ne ſauroit ajouter foi à ce qu'il vient de lire. Il y a des moments où il voudroit ſe replonger dans un ſonge qui ne l'a que trop abuſé; il eſt forcé de ſe rendre à un réveil cruel : la nouvelle du retour du Prince eſt répandue de toutes parts ? c'en eſt fait : Aglaé va être ſoumiſe aux rigueurs des liens qui l'enchaînent. Quelle image, quel ſupplice pour le plus paſſionné des amants ! le Comte, s'il en avoit cru ſon amour, auroit volé vers le Prince, & lui auroit demandé à ſe meſurer avec lui ; cette penſée le tourmente ; mais la raiſon, l'honneur, le devoir même ne lui ordonnent-ils point de réprimer ces tranſports ſi injuſtes ? & puis le tableau de ſes parents dans l'infortune, attendant de lui ſeul un adouciſſement à leur adverſité, la conſervation même de leur exiſtence, cet objet le frappe, le déchire, l'anéantit.

La Princeſſe ne s'eſt montrée à ſon mari, que ſous les traits de la triſteſſe & de l'accablement; ſes yeux ſont chargés de larmes; & quelle peut être la

cause de cette douleur qui ne sauroit se déguiser ? Cet accueil doit paroître étrange à un époux qui a pour lui ses droits, si l'amour lui est contraire ; il interroge sa femme sur cette réception peu prévue : chaque parole qu'il lui adresse, excite des soupirs, des sanglots. Le soir est enfin arrivé ; la Princesse est attaquée d'une fievre violente ; elle desireroit voir son pere : le Prince commande aussi-tôt qu'on aille chercher le Comte de Valencey ; il accourt ; on l'a informé de l'état où se trouve sa fille ; il tremble pour sa vie. Comte, lui dit avec vivacité son gendre, je vous ai prié de vous rendre ici. Je ne sais pour quel sujet la Princesse est agitée d'un trouble dont, je vous l'avouerai, j'ai lieu d'être étonné. Je n'imaginois pas que ma présence produisît une pareille révolution ; c'est à vous de pénétrer ce qui a pu la faire naître. Valencey, vous êtes pere, mais songez que je suis époux ; votre probité, votre délicatesse me sont connues : soyez notre médiateur : en un mot, dissipez des craintes... aurois-je le malheur de déplaire à votre fille ? Valencey arrêtant le Prince : — Laissez-moi le soin

de l'entretenir, & gardez-vous d'écouter des ſoupçons qui ſouvent ſont auſſi injuſtes qu'outrageants; vous devez connoître la timidité d'un ſexe que ſa pudeur embellit; pardonnez aux allarmes d'une jeune perſonne qui ſe voit prête à paſſer dans vos bras. Je vous réponds d'Aglaé, de ſon obéiſſance, de ſon attachement à ſes devoirs, de ſon retour : mais accordez-lui quelques moments; qu'elle puiſſe ſe familiariſer avec ſa nouvelle ſituation.

Le Prince cede aux deſirs de Valencey, qui ſur le champ ſe rend à l'appartement de Madame d'Henneberg; il la trouve entourée de ſes femmes, & dans une criſe à faire appréhender que ce ne fût le développement d'une maladie mortelle : elle ouvre les yeux, apperçoit ſon pere, & retombe expirante, après avoir jetté une exclamation de douleur; Valencey fait ſigne aux domeſtiques de ſe retirer : Aglaé cherche à les retenir. J'ai à vous parler, lui dit le Comte, & cette converſation demande que nous ſoyons ſeul. La Princeſſe frémit. — Je viens de voir votre mari, d'entendre ſes plaintes au ſujet de ma fille, & d'être

exposé même à recevoir l'aveu de soupçons qui nous blessent tous. D'où vient cet accueil, cette maladie subite? ignorez-vous quelles sont vos obligations, que le Prince est votre époux, & qu'il doit attendre... — Ma mort, mon pere, ma mort : elle est certaine; non, je ne puis plus soutenir le fardeau de la vie! (elle va tomber aux pieds du Comte) mon pere... je suis coupable, je suis malheureuse! — Coupable, ma fille! — Oui, je ne prétends point dissimuler mon crime, & c'est à vos genoux que je vais vous le révéler; c'est dans votre sein que j'apporte mes dernieres larmes : car je ne puis plus résister à tant de coups qui me frappent à la fois. Mon pere, j'aime, je meurs de mon amour, & ce n'est pas mon époux... — Arrête, fille indigne de moi; & c'est à ton pere que tu confies tes honteux égarements! — Et à quels yeux exposerois-je les déchirements de mon cœur?.. c'est vous qui m'avez entraînée dans le précipice; c'est vous qui m'avez chargée d'un joug qui m'est insupportable; vous m'avez conduite aux autels pour me lier à un mari... à un tyran que je suis assurée de haïr...

de haïr ! je sens combien ce mot est affreux ! mais, mon pere, ne deviez-vous pas prévoir les erreurs où ma sensibilité me plonge ? J'ai vu un mortel... que celui-là n'est-il mon époux ! voilà le mari à qui le Ciel m'avoit destinée. — Et quel est le séducteur... il périra de ma main. — Ah ! ce n'est pas lui que vous devez immoler ; il m'aime dans le silence ; il ne m'en parlera jamais ; il mourra plutôt que de me causer la moindre peine : mais... mon amour avoit prévenu le sien... Dorsemon... — Dorsemon ! Madame de Valentinois, le Roi lui-même sera informé de son audace, & il en recevra le prix. — Hélas ! son nom m'est échappé !.. mon pere... dans la suite je ne vous l'aurois point caché... je vous le répete... ce n'est pas lui qu'il faut punir : c'est moi, c'est votre fille qui implore de vous la mort qu'elle a méritée, puisque c'est un crime d'avoir un cœur, & de rejetter dans son ame des nœuds... dont je brûle d'être affranchie. Non, je ne puis exister, pour être la femme du Prince d'Henneberg... mon pere, que j'expire dans votre sein ! ne me refusez pas cette consolation, &

connoiſſez ſeul mes foibleſſes, mes malheurs, une fin cruelle... que peut-être vous-même aurez à vous reprocher! ô Dieu! quel ſouvenir! je vous étois ſi chere, je vous étois ſi ſoumiſe, ſi attachée, il n'y avoit que l'amour qui pût faire mon bonheur. Que me font la fortune, le rang! que m'importent les bontés de la Ducheſſe! que me feroient les bienfaits de tous les Souverains du monde?... je ne ſuis point l'épouſe du Comte Dorſemon.

A ce mot, Aglaé fond en larmes. Je ne vois point tes pleurs, répond Valencey, je ne vois point tes pleurs; tu feras ſoumiſe à ton pere, au mari que je t'ai donné, à tes devoirs, ou une juſte punition... — Eh! mon pere, n'allons pas plus loin; que ne m'arrachez-vous ici la vie, cette vie que je déteſte, lorſque le Comte... — N'acheve pas, malheureuſe: garde-toi de prononcer ce nom; je ſors... pour préparer une vengeance... (Valencey quittoit ſa fille, il revient ſur ſes pas.) Aglaé, ma fille, veux-tu me faire mourir? étoit-ce-là ce que tu promettois à notre vieilleſſe? ſais-tu que tu cours à ton déshonneur, qu'il rejaillira ſur ta fa-

mille, que je descendrai dans le tombeau couvert de ton opprobre?.. prends pitié de mes derniers jours! C'est alors que les pleurs de Madame d'Henneberg redoublent; elle se leve, & va se jetter dans les bras de Valencey! — Mon pere, mon pere!... eh! que ne me percez-vous le cœur! demandez cette existence que je vous dois; je suis prête à expirer cent fois pour vous, pour ma mere : mais vous promettre de m'asservir, d'aimer... est-il en mon pouvoir? je sais, & je ne m'abuse point, que je suis la plus criminelle... la plus à plaindre des femmes... Du moins, ma fille, interrompt Valencey en l'embrassant & l'arrosant de ses pleurs, efforce-toi de repousser le trait qui te déchire; tâche de te vaincre au point de te soumettre...

Le Prince paroît : Valencey lui adressant la parole : Prince, vous aurez lieu d'être content de la docilité de votre épouse. Excusez, je vous l'ai dit, un embarras, une timidité qui partent d'une cause estimable; élevée dans le sein maternel, imbue de l'esprit d'une sagesse austere & même farouche, ma fille regarde avec une sorte d'effroi

son nouvel état. C'est à votre tendresse à triompher d'obstacles aisés à surmonter... adieu, ma fille : je te remets dans les bras d'un mari qui t'aime. Madame d'Henneberg pousse un cri, en se précipitant vers le Comte qui se retiroit. Il n'a que le temps de lui dire à voix basse : Songe que mon bonheur, que ma vie même dépend de ta soumission.

L'époux seul avec sa femme prend le langage de l'amant; le trouble, la douleur, le désespoir se sont emparés d'Aglaé; tous ses membres sont attaqués d'un frémissement inconcevable; elle voudroit obéir à son pere; elle se rappelle ses dernieres paroles; l'image de Dorsemon vient se présenter à son ame soulevée par les plus violents orages; & quand elle tourne les yeux sur son mari, alors le désordre de ses sens augmente; elle succombe sous tant d'assauts divers; ses forces l'abandonnent. Le Prince appelle ses femmes qu'il laisse auprès d'elle, & il va se retirer dans son appartement.

Que doit-il penser de cette révolution subite? Il aimoit : bientôt des mouvements confus de jalousie se sont éle-

vés; il court, le matin, chez le Comte de Valencey, & ſe hâte de l'inſtruire de la ſituation de Madame d'Henneberg; il revient aux ſoupçons qu'il a déja laiſſé entrevoir? le Comte a employé toute ſon adreſſe pour les détruire, mais il n'en reſte point à cette démarche : il n'eſt que trop éclairé ſur la véritable cauſe d'une répugnance qu'aux yeux d'un époux, il a mis ſur le compte de la vertu; il s'arrête donc à un projet dont l'exécution lui paroît l'unique moyen de ramener ſa fille.

Dorſemon ſe pénétroit de l'excès de ſon malheur : car les moindres traverſes qu'on éprouve en amour, font le comble de l'infortune, lorſqu'il reçoit un billet conçu en ces termes : » On » aime à croire que vous êtes un brave » homme : demain, à cinq heures du » matin, trouvez-vous près de la piece » d'eau; ne manquez pas de venir ar» mé; il s'agit d'une affaire d'honneur; » ſongez que l'on vous attendra ". Le Comte veut interroger le domeſtique qui lui a remis cet écrit, il s'apperçoit qu'on lui a ordonné le ſilence; il croit ne devoir point étendre plus loin ſes queſtions; il ſe contente de

dire : Vous pouvez assurer votre maître, quel qu'il soit, que je serai exact au rendez-vous.

Cet homme retiré, Dorsemon se demande quel peut être l'auteur du billet : il ne se rappelle point d'avoir la moindre offense à se reprocher ; mais bientôt, selon ses conjectures, il a éclairci ce mystere : il ne doute pas que ce ne soit un rival qui brûle de se mesurer avec lui. Tout ce qui l'afflige, c'est qu'il craint de compromettre la réputation de Madame d'Henneberg ; il aime avec tant de délicatesse ! son honneur & son amour se combattent ; malgré ces combats, on doit s'attendre que le premier l'emporte. Le Comte prévient l'heure assignée : il est donc le premier au rendez-vous. Tandis qu'il se livroit à une infinité de réflexions différentes sur son aventure, il voit venir de loin un homme enveloppé d'un manteau ; ce dernier approche enfin, rejettant l'habillement qui le cache, il se découvre. Le Comte de Valencey, s'écrie Dorsemon ! Lui-même, répond avec emportement Valencey, un homme d'honneur que vous outragez, à qui vous enlevez ce qu'il a de plus cher,

& qui veut ſe venger.... aſſuré du moins de mourir. Eh ! que m'importeroit la vie !... cruel ! c'eſt vous qui me privez d'une fille ! c'eſt un pere qui expire de douleur, que vous couvrez d'opprobre ; allons, préparez-vous à me percer le ſein. Auſſi-tôt Valencey tire ſon épée. Dorſemon, accablé de cette ſituation, tire auſſi la ſienne ; mais la jettant avec impétuoſité aux pieds du Comte : — C'eſt ainſi que je réponds à votre appel. Qui ! moi ! je m'expoſerois à tremper ma main dans le ſang du pere de Madame d'Henneberg ! ah ! c'eſt à l'infortuné Dorſemon de ceſſer d'exiſter ; vous le voyez, je vous découvre mon eſtomac, plongez-y votre fer ; déchirez ce cœur, ce cœur qui brûle pour votre fille ; mais qu'il ſoit plutôt percé de mille coups avant que je faſſe verſer une larme, une ſeule larme à la Princeſſe ; oui, je l'adore ; oui, elle m'a inſpiré la paſſion la plus violente ; encore une fois, je plains, je reſpecte, j'aime en vous l'auteur de ſes jours ; au nom de l'humanité, terminez ma funeſte deſtinée ; que j'expire ici de votre main !... je ſuis bien plus malheureux que vous !

Il échappe à Dorſemon quelques marques d'attendriſſement : Valencey ému de même juſqu'aux larmes, laiſſe tomber ſon épée, en s'écriant : Comte, me croyez-vous moins généreux & moins ſenſible ? ne parlons plus de vengeance, & de nous meſurer... Dorſemon, ſoyons amis. C'eſt un Gentilhomme qui a vécu juſqu'à préſent ſans le moindre reproche ; c'eſt un pere qui vous ouvre ſon ame accablée de douleur ; je n'ai qu'une fille, elle faiſoit mon unique conſolation ; elle eût été ſoumiſe à ſes devoirs, & vous venez rompre tous les nœuds qui l'attachent à ſon époux, à ſon pere, à ſa famille, à la ſociété ! vous allez la déshonorer... la déshonorer ! A cette parole, Valencey pouſſe un profond gémiſſement. Dorſemon ſe précipite à ſes genoux : — Ecoutez-moi... écoutez-moi... Jamais mon cœur ne fut plus déchiré ! n'augmentez pas mon déſeſpoir, il m'eſt affreux... non, je ne me releverai point... je ſuis aux pieds du pere de tout ce que j'aime. Parlez, commandez ; qu'exigez-vous de moi ? — Que vous renonciez à une paſſion qui fera le malheur & la honte de l'un & de l'autre... que vous me rendiez

ma fille, que vous ſoyez le premier à lui repréſenter ſon devoir, la néceſſité de fléchir ſous le joug qui lui eſt impoſé. Ah! interrompt Dorſemon, dites, dites que je meure mille fois; eh! comment vous promettre ce qui n'eſt pas en mon pouvoir? Comte, ſi le ſacrifice de ma vie, ſi tout mon ſang peut vous ſatisfaire, il coulera en ce moment, ſous vos yeux, juſqu'à la derniere goutte: mais irois-je vous tromper? ſachez... que jamais on n'a aimé comme j'aime, que c'eſt une flamme, un flamme dévorante qui ne s'éteindra qu'avec moi; je vous l'ai dit, il y a un moyen de nous concilier: enfoncez votre épée dans mon cœur: il s'offre à vos coups; je goûterai une ſorte de conſolation: j'expirerai de la main du Comte de Valencey. — Que je ſois votre aſſaſſin!.. c'eſt vous, cruel Dorſemon, qui êtes mon meurtrier! n'avoir aucun égard... J'entends du bruit... ô Ciel! c'eſt la Ducheſſe!

Eneffet Madame de Valentinois s'avançoit du côté où étoient Valencey & Dorſemon; agitée par quelques peines ſecretes, car peut-on habiter la Cour, & connoître un bonheur non in-

terrompu ; elle avoit quitté son appartement ; éloignée de la foule importune, elle venoit seule dans ces jardins, s'efforcer de respirer cette sérénité que la nature semble éprouver & faire ressentir à l'approche des premiers rayons du jour. Hélas ! qu'il est peut d'ames susceptibles de recevoir ces touchantes impressions ! Diane s'adresse à Valencey : De si grand matin, Comte ! & qui peut à cette heure vous amener en ces lieux, avec le Comte Dorsemon ?... vous me paroissez troublé !... tous les deux, vous annoncez une émotion... quelque dispute... je veux savoir... Madame, interrompt Valencey, permettez que le silence... pardonnez... il est des secrets... d'ailleurs, ce n'est pas le mien... Souffrez que nous nous retirions. Non, repart la Duchesse, non, vous ne me quitterez pas ; & si quelque sujet de mécontentement s'est élevé entre vous, ne me privez point du plaisir de vous raccommoder ; je puis avoir mérité votre confiance ; soyez sûrs de ma discrétion... Valencey, il n'appartient qu'au Roi de donner des ordres, c'est une priere que je vous fais. Valencey continuoit à se tai-

re, en regardant Dorſemon, qui, touché de ſon procédé généreux, s'écrie Madame, c'eſt à nous de vous prier & de vous obéir. Je vois trop que le Comte craint de m'expoſer à votre reſſentiment. Si l'amour en effet eſt un crime, je ſuis, Madame, le plus coupable des hommes, & d'autant plus condamnable, que je ne ſaurois ni me repentir, ni former des vœux pour recouvrer ma raiſon, mon repos; je l'ai perdu! Dorſemon expoſe à Diane tous les progrès, toute la force d'une paſſion qui l'aſſervit. Oui, Madame, pourſuit-il, tel eſt l'empire d'un amour qu'il ne m'eſt pas poſſible de vaincre! Le Comte ſe croit offenſé: il m'avoit fait un appel; tout autre eût éprouvé que j'étois digne de lui répondre: mais j'ai cru devoir immoler le courage au ſentiment, au devoir: j'ai jetté mon épée aux pieds du pere de Madame d'Henneberg; j'adore ſa fille; je ſuis criminel, c'eſt à lui de me percer le ſein; il eſt vrai que mon amour m'eſt plus cher que ma vie; & je ne ſaurois... Valencey veut interrompre: Retirez-vous, Comte, lui dit Madame de Valentinois: je me charge de vos intérêts;

je sais toutes les raisons qui combattent en votre faveur : je puis vous assurer que Dorsemon cédera ; laissez-nous ; allez ; je vous rendrai compte de notre conversation.

Valencey obéit, & la Duchesse continuant son entretien : — Je ne prétends pas, Dorsemon, m'appuyer contre vous de l'autorité ; je n'aurois qu'à dire un mot au Roi, & vous recevriez des ordres auxquels vous seriez forcé de vous soumettre ; mais c'est par vous-même que je veux repousser & détruire une passion dont l'un & l'autre vous seriez les victimes. Je n'ai pas besoin de vous montrer dans Aglaé la Princesse d'Henneberg ; vous ne pouvez ignorer qu'elle n'est point maîtresse de ses sentiments, qu'elle est entiérement dépendante d'un époux que vous devez respecter ; fermeriez-vous les yeux sur des motifs si puissants ? ceux-ci vous contraindront à les ouvrir : je connois votre juste attachement pour vos parents : leur triste situation ne m'est pas cachée, & jugez-en par cette lettre que votre pere vient de m'écrire. Elle donne au Comte un écrit détaillé, où son pere faisoit à Diane la peinture de ses

malheurs, de l'extrêmité où il est réduit; il commençoit même, ainsi que son épouse, à ressentir les horreurs du besoin. Je vois avec plaisir, reprend Diane, à qui Dorsemon rend la lettre, en laissant échapper des larmes, que vous avez une ame sensible & ouverte aux peines de votre famile; eh bien! Dorsemon, vous êtes le maître de son sort; vous êtes dans la route des graces, c'est moi-même qui vous y conduirai; j'employerai la faveur dont le Roi m'honore, à vous combler de biens; il vous est aisé de prévoir la condition que la nature, l'honneur même vous imposent; oubliez Madame d'Henneberg: votre fortune est à ce prix. Vous refusez-vous à ce que j'ai le droit d'exiger? un abandon total vous menace; & vos parents... n'accusez que vous de leur misérable destinée. Faites vos réflexions, je vous laisse entre votre famille, & une passion aussi insensée que blâmable. Je pourrois vous parler du mécontentement d'un maître qui sait punir, comme il sait récompenser; adieu, je me flatte que je vous reverrai digne de ses bontés.

Dorsemon est demeuré accablé de la

foudre ; revenu de l'anéantissement où ce coup l'avoit plongé, il semble parcourir des yeux toute l'étendue de l'horrible carriere qui s'ouvre devant lui : — Renoncer à mon amour, à cet amour qui fait le charme de ma vie ! je pourrois sans peine me délivrer du fardeau d'une existence importune : il est si facile de mourir ! & il est si cruel de vivre, lorsqu'il faut s'arracher à ce qu'on aime cent fois plus que soi-même ! Et à quel prix attache-t-on la nécessité de traîner par-tout mon supplice ? Je serois le bourreau des miens ! c'est ma main qui leur creuseroit la tombe ; à ces chers parents... qui étoient mes amis... qui m'ont prodigué toutes les marques de la sensibilité la plus vive ! leurs larmes, hélas ! leurs larmes coulent encore au fond de mon cœur ! Je les entends me dire : Mon fils, mon cher fils, tu pourrois faire notre bonheur, prolonger notre vie, & tu nous immoles ! tu nous sacrifies !.. Aglaé, suprême maîtresse de mon cœur, je ne vous verrois plus ! je ne vous parlerois plus de mon amour ! ah ! Valencey, Madame de Valentinois le Roi lui-même avec toute sa puissance, le Roi est-il capable de m'ôter un

un ſeul de ces ſentiments que je te renouvelle inceſſamment au fond de mon ame?.. Il ne m'eſt donc pas permis d'exhaler une miſérable vie qui ne tient qu'à un ſoupir? mon pere! mon pere! à quoi me réduiſez-vous?

On annonce au Comte un vieillard dont l'extérieur, dit-on, décele l'infortune. Qu'il entre, s'écrie Dorſemon, qu'il entre! je ne dois plus chercher que l'aſpect des malheureux: hélas! ils ſont les ſeuls dont l'ame ſoit ſenſible; & qui a plus beſoin que moi de la compaſſion? Il ſe précipite au-devant du vieillard: Venez, qui que vous ſoyez, venez confondre vos larmes avec les miennes... Ciel! c'eſt mon pere!.. mon pere que j'embraſſe!.. &.... pourquoi m'a-t-on caché votre nom?..— Je ne voulois point me faire connoître à vos domeſtiques: ces dehors qui atteſtent mon indigence...— Ah! mon pere, penſez-vous que j'aye à rougir de vous? c'eſt moi, c'eſt moi dont la préſence doit vous humilier; je voudrois que tout l'univers ſût que je vous dois la vie; penſez-vous que j'aye jamais deſiré d'avoir un autre pere que vous? je veux

vous présenter à la Cour. — Vous paroissez m'aimer, mon fils! & je ne recevois plus de vos lettres; ou si vous m'écriviez, ce n'étoit plus avec l'effusion de cette ame qui savoit tromper les ennuis de l'éloignement, se rapprocher de nous, adoucir nos chagrins! Apprenez que j'ai laissé dans son lit votre mere, plus malade encore de l'adversité humiliante où nous sommes tombés, que de ses infirmités. Je me suis déterminé, malgré le poids des ans, à risquer un voyage jusqu'en ces lieux. D'abord, j'hésitois à me montrer ici: j'ai craint que mon extérieur ne vous fît du tort dans un séjour où l'on est environné de l'éclat de la fortune. J'ai osé écrire à Madame de Valentinois; je vous dirai plus, je me suis décidé à la voir! j'en ai obtenu un entretien secret: Dorsemon, je suis donc éclairé sur tout ce qui vous concerne, sur vos malheurs, ou plutôt sur vos égarements, sur vos égarements qui vont vous rendre coupable aux yeux de votre maître, à ceux de la France, à vos propres regards. Mon fils, je ne consulterai point nos intérêts; je ne vous dirai point que votre mere & moi,

nous attendions de vous la fin de notre misere, la vie que nous vous avons donnée : c'eſt de vous ſeul, mon cher enfant, que je veux vous parler : dans quel précipice vous courez vous engloutir ! vous attirer la colere de Madame de Valentinois, celle de votre Souverain, vous fermer pour jamais la carriere des honneurs, vous expoſer vous-même à reſſentir les horreurs de l'infortune, tandis que tout vous rioit & conſpiroit à vous rendre le plus heureux des courtiſans ! & pour quel ſujet démentir ainſi toutes nos eſpérances ? pour n'avoir pas ſuivi mes conſeils, les repréſentations de votre ami ; pour vous être livré à un penchant qui eſt une faute, un crime, un crime dont je vous vois déja puni... vous pleurez ! mon fils ! eſt-ce le repentir qui vous arrache ces larmes ? Je vous le répete : Dorſemon, laiſſez-nous mourir ; laiſſez-nous mourir ; mais ne vous ſacrifiez pas avec nous ; il n'eſt qu'un temps pour acquérir le bonheur... cruel enfant ! eh ! l'occaſion va t'échapper ?... tu ne me réponds point !... j'entends des ſanglots... viens dans mon ſein répandre tes douleurs ; épanche ton ame

dans la mienne; vas, il n'eſt point d'ami comme un pere. — Mon pere, vous me le faites trop éprouver! eh bien! eh bien! puiſque vous ſavez tout, prenez pitié d'un fils infortuné qui expirera dans vos bras... mon pere! n'auriez-vous jamais aimé? — Peux-tu me faire cette demande? c'eſt de moi que tu tiens ce cœur ſi ſenſible, ſi tendre. Mais Dorſemon, quelle ardeur m'a animé? une flamme que ne rejettoit point la vertu; j'ai formé des vœux que l'aveu de nos deux familles, les loix, le Ciel ſembloient autoriſer: & quel eſt l'objet de ta paſſion? une femme qui n'eſt plus maîtreſſe de ſa deſtinée, dont la main eſt liée à celle d'un autre, comptable de toutes ſes penſées, d'un ſoupir, d'un regard à ſon époux, à cet époux que tu outrages, à qui tu ravis un bien au-deſſus de toutes les richeſſes.... quel eſt ton eſpoir? — *Je vous l'ai dit*, mon pere, d'exhaler ma vie dans votre ſein; je m'efforcerai de la retenir juſqu'au moment où j'aurai conſolé vos triſtes jours, & que je vous aurai mis à l'abri des rigueurs de l'adverſité; oui, mon pere, voilà tout ce qui va m'arrêter ſur les bords du cercueil: j'y tom-

bois ſans votre arrivée. Qu'exigeriez-vous davantage?

Tandis que Dorſemon expirant ſe débattoit, ſi l'on peut le dire, dans le ſein paternel, ſous les efforts d'une paſſion qui, tous les jours, devenoit plus impérieuſe, Madame d'Henneberg n'éprouvoit pas moins d'agitation & de tourments. Le Comte de Valencey étoit venu à bout de déguiſer au Prince la véritable cauſe de la ſituation accablante où ſe trouvoit ſon épouſe; on avoit ſu prétexter une maladie: en effet, la malheureuſe Aglaé ſuccomboit ſous l'excès du chagrin; elle ne répondoit aux repréſentations, aux menaces, aux prieres mêmes de ſon pere, que par des torrents de larmes, & des évanouiſſements continuels; il falloit cependant un terme à cet état de violence; il ne ſeroit pas poſſible d'en impoſer trop long-temps au Prince: c'eſt ce que redoutoit Valencey; il implore la médiation de Madame de Valentinois. Nous avons déja obſervé qu'elle prenoit le plus vif intérêt au Comte & à ſa fille; nous avons même expoſé juſqu'aux motifs qu'on ſoupçonnoit pouvoir appuyer cette bienveillance ſi mar-

quée. Quoi qu'il en ſoit, Diane ſe charge de ce nouveau ſoin : elle va rendre viſite à la Princeſſe ; reſtée ſeule avec elle, ſa converſation change bientôt d'objet ; Madame de Valentinois n'héſite pas à inſtruire Madame d'Henneberg du ſujet qui l'amene. Vous faites, lui dit-elle, expirer votre pere de douleur ; la folle paſſion que vous vous obſtinez à entretenir, vous coûtera mille chagrins, la perte de votre réputation : juſqu'à préſent le Prince n'a point pénétré ce myſtere ; il a des ſoupçons ; mais bientôt la vérité éclatera. Penſez-vous quel ſera votre ſort, ſous quel aſpect vous verra la Cour, la France, l'univers entier ? toutes ces conſidérations ne peuvent-elles vous toucher ? c'eſt dans le cœur de cet homme qui vous eſt ſi cher, que va s'enfoncer le poignard ; ſa deſtinée eſt dans vos mains ; vous n'ignorez point qu'il eſt ſans fortune, qu'il attend tout des bontés du Roi : ſi vous perſiſtez l'un & l'autre dans un égarement puniſſable, Dorſemon eſt le premier puni : rejetté de ſon maître, ſans nul eſpoir d'obtenir des graces, il ſera plongé dans l'obſcurité de la miſere, & peut-être le privera-t-on de ſa

liberté. (La Princesse à cette menace, pousse un cri d'effroi, & va se précipiter aux genoux de la Duchesse, les embrasse, les mouille de ses larmes, sans avoir la force de s'exprimer.) Ces marques de douleur sont inutiles. Connoissez-vous l'amour? en un mot, savez-vous aimer? en immolant ce penchant si affermi dans votre ame, en vous rendant à la raison, à vos devoirs, à cette même tendresse dont vous servez si mal les intérêts; enfin, en vous séparant de Dorsemon, & vous soumettant à votre époux, vous faites le bonheur du Comte... — Je ferois son bonheur! — Oui, je vous réponds de la plus haute faveur que le Roi à ma priere voudra bien lui accorder; il sera comblé de biens, d'honneurs, élevé aux premiers emplois... je vous en ai dit assez : vous voyez l'alternative; réfléchissez & méritez qu'on vous pardonne... Aglaé, si vous saviez combien vous m'êtes chere, combien vos larmes me pénetrent... écrivez à Dorsemon, voyez-le; obtenez de vous deux que vous ne repoussiez pas le bonheur qui vous attend.

Madame d'Henneberg, quand Diane

l'a quittée, se livre à tout le bouleversement de son ame. Quelles images devant ses yeux ! quels traits dans son cœur ! si elle peut commander à cet amour qui maîtrise tous ses sens, se vaincre, faire un sacrifice mille fois plus grand que celui de son existence, elle est la bienfaitrice de son amant, il lui doit sa fortune, son élévation, son bonheur : car peut-on être heureux, & sur-tout à la Cour, lorsque l'orgueil est humilié, qu'on rampe dans les derniers rangs, qu'on est exposé au mépris, suite assurée de l'obscurité & de l'indigence ? le Comte sera donc au faîte des grandeurs & de la félicité... de la félicité ! & peut-il y avoir du bonheur où l'amour n'est point ? je le sens trop ! un regard du Comte est préférable pour moi à tout cet éclat qui m'environne ! pourra-t-il renoncer à cette ardeur que moi-même je ne parviendrai point à vaincre ?.. non, jamais, jamais il ne me sera possible d'étouffer ce feu qui me consume... Mais que dis-je ? imaginons que je n'existe plus, que je suis dans le tombeau; n'envisageons que Dorsemon ; remplissons-nous de cet unique objet, & ne vivons que pour lui seul.

Aussi-tôt la Princesse se détermine à lui envoyer ce billet:

» Comte, il s'agit de votre bonheur, » qui est sans doute le mien; renonçons » à un amour dont vous seriez la victi- » me; pour moi, je ne pourrai l'arra- » cher de mon cœur, cet amour qui » est ma vie même : mais du moins » je m'efforcerai de le cacher, de re- » pousser dans mon sein les larmes qu'il » me fera répandre; ma foiblesse, mes » malheurs ne seront connus que de » moi; vous avez une famille, un pere » respectable, vous-même à soutenir, » à élever dans cet éclat que la fortune » vous devoit; soyez heureux, Dor- » semon, &, s'il est possible, oubliez- » moi, ou ne vous en ressouvenez que » pour m'accorder quelque sentiment » de reconnoissance : vous en feroit- » on un crime? Hélas!.. où allois-je » m'égarer? votre destinée dépend de » ce sacrifice; il suffit. Ne nous voyons » donc plus; dirai-je, ne nous aimons » plus? si vous la conservez cette ten- » dresse trop funeste, eh! dois-je le » souhaiter? prenez bien garde qu'elle » n'éclate. Adieu, Comte, je ne vous » parlerai point de moi : je vous l'ai

» déja dit, l'infortunée Aglaé doit s'im-
» moler pour jamais à la Princesse
» d'Henneberg ».

Quel coup mortel pour Dorsemont! il met cet écrit dans son sein, & l'en retire incessamment pour le tremper de ses larmes; il gardoit un morne silence, ou il ne lui échappoit que ces paroles entrecoupées de sanglots: Ah! mon pere, mon pere, vous donné-je une preuve assez éclatante de ma tendresse?

Madame d'Henneberg se traîne expirante chez Madame de Valentinois. — Vous êtes obéie, Madame, c'en est fait! j'ai écrit au Comte; j'ai prononcé l'arrêt de tous deux. Il vous reste présentement à remplir votre promesse: daignez vous occuper de sa fortune. Diane, ainsi que le Comte de Valencey, comblent de caresse Madame d'Henneberg, qui ne s'exprime plus que par des pleurs; elle retourne chez elle s'abandonner à sa douleur profonde. Hélas! les malheureux ne doivent point chercher d'autres amis qu'eux-mêmes; ce n'est que dans leur propre cœur qu'ils peuvent trouver ce fonds inépuisable de sensibilité & de compassion nécessaire

à leur ſoulagement. Eh ! qui eſt capable de reſſentir nos peines avec la même vivacité que nous les reſſentons ? qui peut s'approprier nos chagrins ? infortunés, je le répete, c'eſt de vous ſeuls que vous devez attendre des conſolations ; apprenez à vous ſuffire, parce que tout ce qui vous entoure vous eſt étranger ; ou ſi vous avez la force de ſortir hors de vous, ne tournez plus vos yeux ſur la terre, levez-les vers le Ciel : c'eſt-là qu'eſt votre unique reſſource ; jettez-vous dans le ſein de l'Être des êtres ; Dieu ſeul, Dieu ſeul, voilà tout ce qui reſte à l'homme qui ſouffre. Si ces deux victimes d'une paſſion auſſi violente, euſſent pu écouter un inſtant la voix de la Religion, que de revers, d'amertumes, d'égarements ils ſe ſeroient épargnés ! mais l'un & l'autre étoient trop aſſervis à cet amour, qui devoit être pour eux une ſource de fautes & de malheurs. Faut-il que le plus doux des penchants nous conduiſe preſque toujours à notre perte, & ſouvent au déshonneur & à la perverſité ! Madame d'Henneberg & le Comte, étoient ſans doute déja coupables ; la Princeſſe trahiſſoit le plus ſaint des en-

gagements; elle oublioit qu'elle avoit donné sa main, son cœur, qu'elle dépendoit entiérement d'un époux : cependant Valencey, qui entretenoit toujours le Prince dans l'erreur que sa femme étoit malade, commençoit à lui donner de flatteuses espérances : la Princesse alloit être docile à son joug, & son mari touchoit à l'époque d'un bonheur inaltérable.

Dorsemon avoit déja lieu de s'applaudir des bontés du maître; il jouissoit du commencement d'une fortune qui devoit être brillante & affermie : mais qu'est-ce que la fortune, la grandeur, que seroit le trône même, près d'un amour tel que celui dont le Comte étoit dévoré ? il passoit les jours & les nuits à se retracer tout ce qu'il perdoit; on le trouvoit souvent entouré de lettres qu'il avoit écrites & déchirées; il fuyoit jusqu'à son pere; il ne goûtoit d'autre douceur, que de s'enfermer dans son appartement, & alors de prononcer, en pleurant, le nom de la Princesse; il avoit son portrait continuellement sous les yeux; il y attachoit ses baisers, ses larmes, son ame expirante.

Sa malheureuse amante n'étoit pas

en proie à des épreuves moins cruelles; Valencey n'en pouvoit obtenir une parole; elle le regardoit avec attendrissement, accouroit dans son sein, y exhaloit une abondance de sanglots. Le jour est enfin arrivé où elle doit passer dans l'appartement de son mari. Son pere la prévient sur ses obligations; Aglaé, en poussant un cri, va se précipiter à ses pieds, implore encore quelques délais; le Comte détourne la tête, & s'armant d'une sévérité qu'il craint de démentir; — C'est trop abuser de ma tendresse: non, plus de retardement; je vous remets aujourd'hui dans les bras d'un époux; songez qu'il est votre maître, que ses droits sur vous sont plus forts, plus absolus encore que les miens. Valencey laisse sa fille dans une désolation inconcevable, court assurer le Prince que, ce soir même, il trouvera une épouse déterminée à suivre ses moindres volontés.

De quel étonnement est frappé Valencey! il se mettoit au lit: on lui annonce le Prince d'Henneberg: — A cette heure, Prince! & quel sujet peut vous amener? je vous vois troublé!... ma fille... — Ah! Valencey, elle me

cause un chagrin inexprimable... le croiriez-vous?.. votre fille a disparu... — Comment! — Je suis entré dans l'appartement de la Princesse : je ne l'ai point trouvée; j'ai interrogé les domestiques; je n'ai retiré aucun éclaircissement; oui, elle a disparu avec une de ses femmes qui possédoit sa confiance, & qu'on nomme Rosalie. Le Comte reprend ses habits à la hâte, court s'informer de toutes parts, ne recueille aucune lumiere satisfaisante, & se rend enfin, au milieu de la nuit, chez Dorsemon, qu'une semblable visite a lieu de surprendre. Il est inutile, lui dit Valencey enflammé de fureur, d'avoir recours à la feinte : vous devez savoir ce qui me conduit en ces lieux... ma fille... elle ne l'est plus; elle a trahi ses devoirs, son mari, son pere, sa famille; elle a violé toutes les loix de l'honnêteté; elle a quitté sa maison, & j'accours vous la redemander, ou la vengeance la plus éclatante... — Ciel!.. que m'apprennez-vous? Madame d'Henneberg... & quelle est sa destinée?... A l'égard de vos menaces, Comte, vous êtes bien persuadé qu'il n'y a que vous dans le monde qui puissez me parler ainsi. Je me flatte

que vous rendrez justice à mon courage, & j'imagine que vous ne me soupçonnerez point de manquer à l'honneur : je puis donc vous engager ma parole, & vous assurer que j'ignore absolument où peut être la Princesse. Si vous me faisiez l'affront d'hésiter, un instant, à me croire, ce que je ne dois pas craindre de vous, je consens qu'une personne de votre choix s'attache à mes côtés ; mais, encore une fois, le Comte de Valencey s'en rapportera, sans balancer, à ce que lui dit le Comte Dorsemon... qu'il me permette de laisser éclater ma douleur, mes regrets... le Ciel ne m'avoit point assez persécuté !

Valencey cédoit aux divers orages qui bouleversoient son ame ; il se répandoit en reproches ; il rejettoit sur le Comte ce malheur imprévu qui alloit entraîner sa perte, celle de sa maison ; il versoit des larmes ; il ne sauroit penser cependant que Dorsemon lui en ait imposé : un Gentilhomme peut s'abandonner aux erreurs, au crime même ; mais le mensonge n'appartient qu'à la bassesse. Je vais donc, s'écrie-t-il, porter ailleurs mes recherches ! hélas ! faut-il que vous soyez venu en ce séjour ?

ſans vous, ſans vous, ma fille ſeroit digne de moi ! elle m'eſt enlevée... c'eſt vous, cruel, qui me percez le ſein !

Ce pere infortuné ſe retire, en proie au plus violent déſeſpoir ; Dorſemon reſte plongé dans un accablement où il n'étoit point encore tombé ; quelle affreuſe nouvelle pour un amant ! Où la Princeſſe aura-t-elle enſeveli ſes charmes & ſes chagrins ? Pouvoit-elle donner à Dorſemon une preuve plus convaincante de cette ardeur qui les égare l'un & l'autre ? cette certitude d'être aimé, ſembloit pourtant adoucir la ſituation déchirante du Comte.

La fuite de Madame d'Henneberg n'étoit plus un myſtere : on en parloit hautement ; on ne tenoit point à la Cour d'autre converſation ; chacun à ſon gré compoſoit ſa fable. Les ſoupçons quelquefois ſe fixoient ſur le Comte ; mais le moyen de concilier des circonſtances oppoſées : Dorſemon n'avoit point quitté Anet : pouvoit-il être regardé comme l'auteur d'un enlevement ? Le Prince ne ſavoit à quelle cauſe attribuer une aventure ſi mortifiante, à la fois, & pour ſon amour & pour ſon honneur. Madame de Valentinois vouloit acca-

bler le Comte du poids de ſon indignation : Valencey a la générosité de prendre ſa défenſe auprès de la Ducheſſe & du Roi ; il va même juſqu'à le plaindre, en ſe rejettant ſur l'excès d'une paſſion qui rarement connoît des bornes, & dont peu d'ames ont la force de ſe garantir. Il y a des moments où Valencey s'accuſe encore plus que Dorſemon, d'avoir été l'odieux artiſan de ſon malheur ; il oſe même faire des reproches à Diane : elle avoit été le principal inſtrument de cette union formée ſous les plus ſiniſtres auſpices ; la Ducheſſe partageoit la douleur de ce pere ſi digne de compaſſion : il aimoit tendrement ſa fille ; il auroit deſiré lui aſſurer un bonheur indépendant des caprices du ſort ; & d'après les ſollicitations de Madame de Valentinois, il s'étoit empreſſé de lier Aglaé par un engagement, contre lequel l'amour, dès le premier moment, n'avoit ceſſé de réclamer.

Valencey rentroit chez lui, fatigué d'avoir tenté des recherches infructueuſes : il trouve ſur ſa table une lettre : il reconnoît l'écriture, & s'écrie avec un tranſport de joie : C'eſt de ma fille !

c'eſt de ma fille ! il brûle d'ouvrir la lettre, & lit :

» Me ſera-t-il permis de prononcer
» encore le nom de pere, cette expreſ-
» ſion qui a été mon premier ſentiment,
» mon premier accent ? Je dois vous
» paroître la plus criminelle des fem-
» mes : mais, ſi vous daignez m'écou-
» ter, je me flatte que vous me par-
» donnerez le deſir de me juſtifier. Vous
» m'avez donné la vie, & peut-être
» ce cœur ſi ſenſible, ſi tendre, la
» ſource de toutes mes peines, &, j'en
» conviens, de mes fautes impardon-
» nables : vous deviez donc être per-
» ſuadé qu'il falloit que j'aimaſſe mon
» mari. Vous avez conſulté mes inté-
» rêts, il eſt vrai, ceux de la fortune,
» de l'ambition, de la vanité : mais,
» mon pere, pouviez-vous écarter l'a-
» mour ? ne ſentiez-vous pas qu'il étoit
» néceſſaire à mon bonheur ? Avec Dor-
» ſemon, j'euſſe été l'épouſe la plus
» heureuſe, la plus vertueuſe, digne
» enfin de votre tendreſſe, & de l'eſti-
» me générale ; j'aurois goûté la féli-
» cité ſuprême : Princeſſe d'Henneberg,
» je me ſuis trouvée un exemple d'in-
» fortunes & de ſouffrances ; j'avois

» toujours à me combattre, à me per-
» ſécuter, & je n'ai pu me vaincre ;
» la préſence du Comte Dorſemon m'a
» fait éprouver l'horreur de mon ſup-
» plice, la douleur d'être ſoumiſe à un
» homme qu'il m'étoit impoſſible d'ai-
» mer, & que j'étois bien aſſurée de
» n'aimer jamais. Je vous le dis : j'ai
» tenté tous les moyens de me ſubju-
» guer ; l'idée ſeule de ne point vous
» déplaire, & de mériter même la con-
» tinuation des ſentiments paternels,
» m'engageoit à lutter contre tant d'obſ-
» tacles : ils ont été invincibles ; l'inſ-
» tant où je devois être la victime d'un
» hymen inſupportable, m'a fait envi-
» ſager toute la profondeur de l'abyme
» où je courois m'engloutir. J'ai con-
» templé pour la premiere fois, mon
» effrayante deſtinée. Je ne vous par-
» lerai point de mes efforts pour me
» ſoumettre à ce ſort cruel : mon cœur,
» mon cœur s'eſt révolté ; il m'a été
» impoſſible de le dompter. Je me ſuis
» donc déterminée à une démarche
» que je ne prétends point excuſer à
» vos yeux & aux miens ; je ſais que
» je ſuis flétrie d'une opprobre éternel,
» que j'ai commis un crime : j'en ſuis

» déja assez punie ; je me suis arrachée
» de votre sein ; je fais couler vos
» larmes ; vous partagez une ignominie
» qui n'est réservée qu'à moi seule : en-
» fin, mon Pere, je devois faire votre
» consolation, votre joie ; j'étois des-
» tinée à vous soutenir aux marches
» du tombeau : & je vous y précipite !
» A quel degré mes revers sont mon-
» tés ! c'est malgré moi que je trahis
» l'honnêteté, le devoir, la nature,
» que je suis femme infidelle, fille in-
» grate ; c'est malgré moi que je tom-
» be dans l'excès de l'égarement & du
» malheur. Ah ! mon pere, que le
» Comte Dorsemon n'a-t-il été mon
» époux ! je vous conjure de lui ren-
» dre une justice qui lui est due : il
» ignoroit entiérement mon projet ; je
» me suis bien gardé de le lui com-
» muniquer ; il aime trop l'honneur :
» il n'eût jamais consenti à cette fuite,
» qui me sépare pour toujours de vous,
» & de la société. Ne cherchez point
» à pénétrer ma destinée. Pleurez-moi,
» si vous daignez encore m'aimer, com-
» me une infortunée qui n'est déja plus !
» Hélas ! après avoir manqué au plus
» chéri des peres, privée de la dou-

» ceur de ses embrassements, me seroit-
» il possible de soutenir une odieuse
» existence? peut-être, quand cette let-
» tre tombera dans vos mains, aurai-
» je exhalé le dernier soupir; il n'y a
» que la mort qui soit capable de me
» délivrer du fardeau de tant de pei-
» nes: la plus horrible sans doute, cel-
» le que je supporte avec moins de
» résignation, est le malheur & la né-
» cessité d'avoir perdu votre tendresse.
» Mon pere, mon pere, ne me refu-
» sez pas votre pitié: pour moi, je
» vous adorerai jusqu'à l'instant où je
» cesserai d'exister, Hélas! faut-il que
» j'aye aimé! dépendroit-il si peu de
» nous d'être vertueux ou criminel?
» à quoi tiennent la réputation, la cons-
» tance d'une conduite sage, l'orgueil
» de n'avoir rien à se reprocher! Mal-
» heureuse! j'ai connu, comme une
» autre, l'innocence, l'honnêteté, le
» prix d'une vie sans tache, & me
» voilà abandonnée à une diffamation
» éternelle! quel tableau! & au milieu
» de ces tourments, mon cœur est plus
» déchiré que jamais d'une passion qui
» ne s'éteindra que dans la poussiere
» du tombeau! Adieu, mon pere! adieu,

» je ne vous reverrai donc plus ! ah !
» du moins, pardonnez à ma mémoi-
» re ; encore une fois, plaignez-moi ;
» croyez que si j'eusse été la maîtresse
» d'un penchant si funeste, jamais fille
» n'eût été plus obéissante & plus sou-
» mise. Il n'y en aura point qui aime
» aussi tendrement son pere ; jugez de
» mes regrets, de mon désespoir, &
» faites des vœux au Ciel pour que la
» mort se hâte de fermer mes yeux...
» Chaque moment où je respire, est
» un nouveau supplice : mon pere, que
» ne voyez-vous couler mes larmes !
» que ne recevez-vous mon ame dé-
» faillante ! Où vont s'égarer mes
» vœux ! il faut que toute consolation
» me soit refusée, & je meurs avec
» l'assurance que je n'obtiendrai pas mê-
» me votre compassion ".

Valencey ne se lassoit point de relire cet écrit, & de l'arroser de ses pleurs ; la nature seule parloit en ce moment : elle triomphoit, & le pere ne voyoit plus que sa fille. Il s'informe d'où cette lettre pouvoit lui être parvenue : ses recherches sont vaines : il court chez la Duchesse de Valentinois, & la lui communique ; on tente de nouvelles

perquisitions : on ne saisit aucune lueur sur le sort de la Princesse.

Il n'est point d'expression qui donne une idée de l'état du plus sensible & du plus malheureux des amants ; Dorsemon ne paroissoit plus à la Cour : il passoit les jours avec son pere, où, dans une retraite profonde, une langueur mortelle l'entraînoit au tombeau ; privé de Madame d'Henneberg, incertain si elle vivoit, ou si le trépas avoit terminé sa carriere de douleurs, il n'étoit occupé que d'un seul objet ; il sentoit trop qu'il ne résisteroit pas au chagrin qui le consumoit : il vouloit donc, avant que d'expirer, assurer quelque fortune à ses parents ; c'étoit, en quelque sorte, ce qui arrêtoit son dernier soupir prêt à s'exhaler ; son pere tombe malade : le Comte ne le quittoit plus. Un inconnu demande à le voir. L'étranger est introduit dans son cabinet ; les domestiques son écartés. Monsieur, lui dit cet homme, je suis chargé de vous confier un secret important : c'est de la part de Mademoiselle Rosalie... Des nouvelles de Madame d'Henneberg, s'écrie Dorsemon ! & dans quels lieux !.. elle vit ! elle vit ! quelle est sa desti-

née ? .. — Ce billet, Monſieur, vous inſtruira plus que tout ce que je pourrois vous dire. Dorſemon ſaiſit le papier avec tranſport, il étoit conçu en ces termes :

» Hâtez-vous, Monſieur le Comte, » de venir : ma maîtreſſe eſt bien mal ; » il n'y auroit peut-être que votre » préſence qui pût la ſauver d'une » mort certaine ; elle ignore que je » vous écris ; la perſonne qui vous » remettra ce billet, ſera votre gui- » de ; vous pouvez vous livrer à ſa » diſcrétion. ROSALIE". O Ciel ! les jours de tout ce que j'aime, en danger ! je courrai... je volerai...

On vient annoncer au Comte, que ſon pere voudroit lui parler ; il prend ſoin que l'émiſſaire de Roſalie ſoit à l'abri des recherches, & lui promet de ne pas tarder à le rejoindre.

Dorſemon arrive : quel ſpectacle s'offre à ſes yeux ! ſon pere ſoutenu par un domeſtique, le viſage couvert de la pâleur de la mort. Mon fils, dit le vieillard, ne vous effrayez point : peut-être n'eſt-ce qu'une criſe qui n'aura point de ſuite : mais je me ſens affoiblir ; les chagrins, plus encore que l'âge, ont avancé

avancé le terme de ma vie : j'ai desiré votre présence. Hélas ! c'est un bienfait de la nature, lorsque la main de nos enfants nous ferme les yeux ; le moment de notre destruction perd de son horreur. Le Comte embrasse son pere, s'efforce d'écarter une image menaçante ; il dissimule le désordre de son ame, & saisit un instant pour revoler près de l'étranger qui l'attendoit : — Ciel ! ô Ciel ! à quelle extrêmité suis-je réduit ? mon pere est plus mal qu'à l'ordinaire... vous me dites que la Princesse est expirante ? mon ami, mon ami, à quoi m'arrêter !.. irois-je abandonner un malheureux vieillard, celui enfin, à qui je dois l'existence ?.. Mais... Madame d'Henneberg... je succombe... Il y a une distance de plus de cent lieues à franchir pour me rendre auprès d'elle ; si la révolution que vient d'éprouver mon pere, n'inspiroit plus d'appréhensions ?...

La perplexité du Comte ne sauroit s'exprimer ; il alloit, retournoit incessamment de son pere, à l'exprès de Rosalie ; il concevoit des espérances ; il formoit le projet de s'éloigner pour quelques jours ; l'état du vieillard em-

piroit, & il falloit renoncer au départ; d'ailleurs, il y avoit à craindre que le séjour de l'inconnu chez Dorsemon ne se découvrît. On continuoit les recherches sur la Princesse; le mauvais succès jusqu'ici n'avoit point rebuté Valencey; il ne s'accoutumoit pas à la perte de sa fille. Le Comte étoit en proie à des assauts violents; son pere & son amante partageoient son ame; il faut qu'il sacrifie l'amour à la nature; il est décidé que la maladie du vieillard est mortelle: alors Dorsemon se détermine à renvoyer l'étranger: — Vous voyez ma situation, mon horrible situation: allez... retournez à Rosalie... dites-lui... Peignez-lui bien tous les tourments qui me déchirent. Puisse le Ciel conserver les jours de la Princesse! si par un miracle que je n'ose attendre, la santé de mon pere *se rétablissoit*, je volerois sur vos pas... est-ce à moi d'endurer ce supplice, de ne point aller mourir aux pieds de Madame d'Henneberg, quand son sort m'est connu, quand elle est ma victime!... O Dieu!... partez, partez, donnez-moi de ses nouvelles!.. Aussi-tôt... & si elle m'étoit ravie!.. ô mon pere! ô na-

ture!.. c'eſt moi qui expire de mille coups !

Enfin, l'inconnu s'eſt ſéparé du Comte, qui, pluſieurs fois, avoit couru le ramener, ſe flattant toujours qu'il pourroit l'accompagner, & ſatisfaire à ce qu'exigeoit l'amour ; Dorſemon reſſembloit à un furieux agité de tranſports convulſifs ; il s'efforçoit de cacher ce bouleverſement aux regards paternels ; quelquefois il étoit prêt de courir à l'aſyle qu'habitoit Madame d'Henneberg : il s'arrêtoit tout-à-coup : — Je quitterois mon pere, au moment peut-être qu'il va ceſſer de vivre, & ſes derniers regards ſeroient privés de la vue conſolante d'un fils ?.. je ne mériterois point la tendreſſe d'Aglaé ; un fils dénaturé n'eſt-il pas un monſtre à tous les yeux ? & dans ce même inſtant, Madame d'Henneberg peut toucher, touche aux portes du tombeau, m'accuſe, croit que je ne l'aime plus !

Dorſemon remettant à l'exprès une lettre pour Roſalie, lui avoit indiqué des moyens ſûrs de l'inſtruire de l'état de la Princeſſe ; ſi elle mouroit, on devoit ne lui point écrire. Il eſt inutile d'ajouter que le Comte étoit informé

des moindres détails relatifs à la retraite de Madame d'Henneberg. Il comptoit les jours, les heures, les moments; chaque minute étoit pour cet infortuné un fiecle de fouffrances; une femaine entiere s'eft écoulée: il ne reçoit aucunes nouvelles : cependant fon pere paroiffoit tendre à fa fin; Dorfemon lui prodiguoit tous fes foins. Mon fils, lui dit le vieillard, j'ai des graces à rendre à la bienfaifante Providence : elle me fait mourir dans le fein de mon cher enfant. Oui, mon ami, je fens que tu feras bientôt débarraffé d'un fardeau importun; (le Comte fe jette fur les mains de fon pere, & les inonde de fes larmes) cache-moi tes pleurs; hélas! mon fils, ton fort eft bien plus à plaindre que le mien! mes maux vont être terminés; j'attends tout de la Clémence divine; & *toi*, *mon enfant*, *tu* l'irrites tous les jours, ce Dieu qui n'a pu te rappeller à lui! tu meurs, confumé d'une paffion contraire même aux loix du monde! ton amour criminel, que tu as eu le malheur d'entretenir, a forcé une femme de s'arracher des bras de fon mari! Envifage toute l'énormité de ta faute : & tu

n'as point de remords ! que dis-je ? tu persistes dans l'excès de tes égarements ! tu nourris cette flamme insensée qui te rend coupable envers les hommes, envers le Ciel ! ô mon cher fils ! voilà pour un cœur paternel, le vrai coup de la mort ! tu pleures, Dorsemon ? tu ne me rassures pas ? tu ne me dis point que le repentir est entré dans ton ame ? tu ne me flattes pas du moins de l'espérance qu'il y entrera ? plus que jamais ton délire te possede ! penses-tu m'avoir dérobé tes agitations, le ravage que produit en toi cette passion si condamnable & si malheureuse ? Dorsemon, mon dernier soupir implore de toi une grace : donne-moi ta parole que tu tenteras tous les efforts pour te guérir de cette ardeur illégitime. — Que je vous en impose, mon pere, au point de vous faire accroire que je cesserai d'aimer Madame d'Henneberg, que je m'attacherai à éteindre ce feu, qui, en me dévorant, fait les délices de ma vie ? Je trahirois par un mensonge abominable, & le Ciel & vous-même ?... Hélas ! si vous saviez... mon pere, elle m'est plus chere que jamais. Je ne me dissimule point que je blesse les

loix, la société, que je me suis rendu coupable d'un crime au jugement de Dieu; non, je ne me le cache pas; je ne cherche point à me justifier à mes propres regards: mais... cet amour si funeste, dont je ne suis déja que trop puni, c'est mon existence: il ne m'est pas possible de le rejetter de mon sein; je ne saurois même m'en repentir; que dis-je, misérable! tous mes transports ne tendent qu'à l'enflammer, s'il se peut, davantage: jugez, jugez de ce que je souffre!.. mon pere, vous ignorerez toujours à quel excès je vous chéris. Le vieillard embrassoit, en pleurant, son fils, le serroit contre son sein, adressoit au Ciel de ferventes prieres, pour l'arracher à cette trop fatale erreur: enfin, ce tendre pere, après de nouvelles représentations, de nouvelles larmes, se sent affoiblir; il meurt, en levant les mains vers l'Etre suprême, & l'intercédant pour Dorsemon, qui bientôt a perdu connoissance sur le corps expiré du vieillard.

On retire le Comte de sa léthargie: ses premiers moments sont consacrés aux regrets que doit exciter la perte d'un pere justement aimé. L'image de

la Princesse n'a point tardé à revenir se joindre à ces sujets de douleur. Mon pere, s'écrie Dorsemon, le meilleur des peres m'est donc enlevé ? C'en est fait ! je l'ai perdu ! & l'amante la plus adorée seroit aussi dans le tombeau !... je ne suis point informé de son sort ! sans doute, le Ciel, le Ciel qui se venge, vouloit m'accabler de tous les coups. Madame d'Henneberg m'est ravie ! & elle est morte, en soupçonnant ma tendresse ! je n'en doute point : elle n'est plus ! je ne saurois être assez déchiré, assez percé de traits mortels ; dans quel abyme je suis précipité !

Cependant le Comte a pris la résolution de s'arracher à sa demeure, & de voler à celle de Madame d'Henneberg ; il veut se pénétrer à longs traits de son malheur ; du moins il verra Rosalie, elle lui parlera de la Princesse ; il n'est point de petits détails pour quiconque sait aimer ; il versera des larmes, il mourra sur le monument qui renferme les tristes restes de tout ce qu'il adoroit. Dorsemon part donc, sans communiquer son projet à qui que ce soit ; il rencontre à quelques lieues de la frontiere, l'exprès de Rosalie qui

revenoit, & qui lui remet un billet de sa part. Voici ce qu'il renfermoit : » Hâtez-vous, hâtez-vous, Monsieur, » si vous voulez recueillir le dernier » soupir de Madame ; peut-être ne sera- » t-elle plus au moment qu'on vous ren- » dra ce billet ". L'amant infortuné redouble de vîtesse ; il apprend du commissionnaire de Rosalie, qu'elle ne lui avoit point écrit jusqu'à cette époque, parce que la Princesse s'étoit trouvée mieux pendant quelques jours. Dorsemon auroit voulu franchir aussi promptement que la pensée, l'espace qui le séparoit de Madame d'Henneberg. Les Poëtes ont bien eu raison de prêter des aîles à l'Amour : jamais allégorie ne fut plus juste & mieux imaginée. Le Comte accabloit de questions l'émissaire de Rosalie. Il rencontre à quelques pas de l'asyle où étoit réfugiée la Princesse, cette fille qui poussoit des cris : *frappé* de terreur, il ne forme que des accents mal articulés. — O Ciel! ô Ciel! tout ce que j'aime... en quel état... — Eh! Monsieur... vous entendez mes gémissements... vous voyez mon désespoir... — Elle ne seroit plus! — Elle vient d'expirer... retirez-vous... allez :

— Rosalie... Rosalie... je veux mourir avec elle ; c'est l'unique consolation qui me reste, & aussi-tôt il court précipitamment vers la maison ; il entre, & tombe sans mouvement aux pieds du lit où son amante n'offroit plus que l'horrible image de la mort. Il sort de son accablement, pour se saisir de la main de Madame d'Henneberg, & n'a que la force de la porter à ses levres, & de l'arroser de ses pleurs ; il voudroit s'exprimer : sa voix est étouffée par les sanglots. On l'arrache de ce séjour ; il étoit retombé dans son anéantissement ; ces mots viennent frapper son oreille : Revenez à la vie ; ouvrez les yeux ; Madame respire encore ; elle n'est point morte. Elle n'est point morte, s'écrie Dorsemon ! aussi-tôt il s'élance, & se prépare à rentrer dans la chambre de la malade. Un moment, Monsieur, lui dit Rosalie qui s'étoit empressée de lui annoncer cette heureuse nouvelle : il faut que je prépare Madame à une entrevue qu'elle n'attendoit pas ; vous ne vous montrerez point de quelques instants ; j'aurai soin de vous avertir, quand vous pourrez paroître, sans craindre de causer quelque révolution nuisible à ma maîtresse.

Dorſemon conſent à tout, pourvu que le délai ne ſoit pas long. Roſalie retourne ſeule auprès de Madame d'Henneberg. — Où ſuis-je, Roſalie ? ah ! je vis encore ; mes malheurs ne ſont donc point terminés ! Je te parlois du Comte, ſi tu peux jamais le voir, rapporte-lui qu'il ne m'a pas été poſſible de ſupporter le fardeau de tant de chagrins, que je vivois, que je ſuis expirée pour lui ; le Ciel ſans doute me punit, &c... j'ai mérité ſes coups... Hélas ! peut-être Dorſemon m'a-t-il oubliée ? — Je ſuis bien certaine, Madame, que vous lui êtes toujours préſente ; juſqu'ici vous n'avez point voulu l'inſtruire de votre deſtinée ; s'il ſavoit où nous ſommes, il voleroit à vos genoux... — Il eſt vrai, Roſalie, que ſi je le voyois, je mourrois avec moins d'amertume... — Vous ne mourrez point, vous ne mourrez point... c'eſt moi qui perdrai la vie à vos pieds. — Dorſemon ! — Lui-même, qui ne ceſſe de vous adorer, de vous idolâtrer plus que jamais ; & en quel état vous offrez-vous à ma vue ! Le Comte n'avoit pu attendre le moment où Roſalie devoit venir lui ſervir de guide : il s'étoit précipité dans la

chambre, à l'instant même que Madame d'Henneberg avoit paru desirer sa présence. Quel peintre exprimeroit ces sortes de tableaux ! la Princesse & Dorsemon se font des confidences mutuelles : Madame d'Henneberg avoit pris la fuite avec Rosalie ; l'une & l'autre à la faveur d'un déguisement étoient parvenues jusqu'à cet asyle, où elles vivoient entiérement ignorées ; la Princesse cependant alloit succomber à la douleur de s'être arrachée du sein de sa famille, d'avoir laissé, en s'échappant ainsi de la Cour, l'ignominie & l'opprobre imprimés sur son nom. Elle demande, en pleurant, si son pere a pu résister à ces coups. Dorsemon, ajoute-t-elle, c'est vous, c'est vous qui m'avez forcée à cette cruelle démarche ! du moins, c'est la malheureuse passion que vous m'avez inspirée ! Eh ! qui vous amene en ces lieux ? pourquoi nous sommes nous revus ? pour être plus coupables & plus infortunés ! quelles sont nos espérances ? C'est moi, Madame, dit Rosalie avec une sorte de fermeté, qui ai informé Monsieur le Comte, de votre situation ; vous savez combien vous m'êtes chere : je vous voyois

expirante ? j'ai cru que sa présence ranimeroit vos jours, puissé-je ne m'être point trompée ! Oui, ma chere, oui, mon adorable Aglaé, interrompt Dorsemon, l'incertitude où j'étois sur votre sort, m'accabloit ; au moment que j'ai appris que vos jours étoient en danger, j'accourois en ces lieux : mon pere malade & languissant m'a retenu ; votre amant, sans doute, ne pouvoit avoir d'autres sentiments ; il ne seroit pas digne de votre tendresse, s'il eût méconnu l'empire de la nature : je l'ai perdu, ce pere auquel j'étois si attaché ; & la tendresse, à son tour, a rempli mon ame entiere. Divine Aglaé, je suis venu pour ne plus vous quitter ; oublions la Cour, la France, l'univers : ne vivons que pour nous deux. Je vous nommerai ma sœur, vous m'appellerez votre frere : j'en aurai la pure affection ; du moins je serai à vos côtés ; mes yeux se leveront sur les vôtres ; ma bouche ne s'ouvrira que pour répéter les serments d'un amour éternel ; la charmante Aglaé me tiendra lieu de tout.

La Princesse ne voyoit plus que son amant ; revenue à la vie, ses charmes ont repris un nouvel éclat ; toutes les

allarmes ſont diſſipées. Cependant, au milieu de cette ivreſſe ſi ſéduiſante, on commence à ouvrir les yeux ſur les périls qui peuvent s'élever; la fuite du Comte donneront lieu à de nouvelles perquiſitions. On eſt convenu avec Roſalie, de prendre trois habits de pélerins; & à la faveur de ce traveſtiſſement, de ſe perdre dans la foule des voyageurs qui viſitent la Capitale du monde chrétien : on a bientôt exécuté ce projet; on prétend que les deux amants, contents de goûter la pure jouiſſance d'un amour peut-être ſans exemple; ne tomberent jamais dans ce déſordre qui ſuit l'égarement des paſſions. Quoi qu'il en ſoit, n'étoient-ils pas criminels, puiſque les apparences les condamnoient? ils ſe rendent à Rome; ils parcourent toute l'Italie; ils s'apperçoivent de la diminution de leurs reſſources; Dorſemon avoit fait paſſer à ſa mere la plus grande partie de ce qu'il poſſédoit, & la Princeſſe s'étoit chargée de peu d'effets, dont le nombre diminuoit tous les jours; enfin, ils ne peuvent ſe garantir des atteintes prochaines de l'indigence. Madame d'Henneberg, après avoir fait un préſent de peu de

valeur à Rosalie, l'engage à retourner au sein de sa famille. Qui l'auroit cru, lui dit-elle, ma chere Rosalie, que la Princesse d'Henneberg, la fille du Comte de Valencey, connoîtroit les rigueurs de l'adversité ? Je n'en murmure point: je souffrirai pour Dorsemon; jusqu'à présent je lui ai caché mes craintes sur notre déplorable état: garde-toi de lui en rien dire. Je suis donc contrainte à te presser de me quitter; si le Ciel, dans la suite, me devenoit plus favorable, sois persuadée que je te préviendrai; je ne saurois oublier que tu fus mon amie. Tu recommanderas le secret à tes parents; tu leur diras que nous étions toutes deux venues en Italie, & que j'y ai terminé la carriere de mes malheurs. Hélas! je ne suis pas arrivée à la fin de cette chaîne d'infortunes! Rosalie verse beaucoup de pleurs; enfin, elle s'est séparée de sa maîtresse, & a repris le chemin de l'Allemagne où étoit sa patrie.

Madame d'Henneberg s'efforçoit d'écarter des regards du Comte, l'image d'une adversité prochaine; il fallut pourtant qu'il entrevit ce tableau; alors l'amertume commence à se répandre sur leurs plaisirs; Dorsemon envisage avec

horreur l'extrêmité cruelle où va être réduite la Princesse; il frémit d'être obligé de s'en avouer l'auteur. Quoi, lui dit-il, voilà où mon amour vous aura conduite! j'aurai précipité Madame d'Henneberg dans cet abyme! encore, s'il n'y avoit que moi qui fusse exposé à de pareils revers!.. ah! maîtresse de mon cœur, qu'avec transport je donnerois ma vie, si à cette condition j'éloignois de vous le sort affreux qui nous attend! Dorsemon devenoit furieux de douleur; il ne faisoit que s'écrier sans cesse: J'ai causé la perte de tout ce que j'aime!

La Princesse avoit à craindre que son amant n'attentât à ses jours, tant il étoit consumé d'une noire mélancolie! Comte, lui dit-elle, m'aimez-vous?.. — Si je vous aime, ô Dieu! & c'est vous qui me faites cette demande? — Eh bien! Dorsemon, écoutez-moi, écoutez-moi. Vous sentez que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, que nous devons nous suffire à nous-mêmes, que nous avons renoncé à tout, pour chercher en nous notre bonheur; notre considération, notre existence; nos richesses, nos grandeurs, sont l'amour.

La France, la terre entiere, se sont dissipées à nos yeux... je vous ai immolé mon pere, ma famille, mon époux, toutes les illusions les plus flatteuses, les conventions les plus respectées, mon devoir enfin, ma réputation; je voudrois m'en repentir : mon cœur me rameneroit toujours à cette fatale tendresse que j'emporterai dans le tombeau; qui sait aimer, est capable des plus grands sacrifices. Comte, je vous donnerai l'exemple; ne parlons plus de la Princesse d'Henneberg : c'est Aglaé, Aglaé dénuée des avantages du rang & de la fortune, n'ayant que son cœur, le cœur le plus sensible, le plus tendre; c'est la plus malheureuse des femmes qui vous est attachée; encore une fois, que l'amour nous tienne lieu de tout. A l'égard des épreuves cruelles qui suivent l'adversité, j'ai déja imaginé les moyens de nous en garantir; je le sens, une passion telle que la nôtre inspire un courage au-dessus de la nature; Dorsemon, dans mon enfance, j'ai parcouru une Province... où nous pourrons vivre ignorés. Je vais vous proposer un parti qui peut-être vous fera frémir : pour moi, loin d'en être

effrayée, je l'embrasserai avec joie : nous supporterons ensemble les rigueurs de notre destinée ; nous pourrons nous dire, nous répéter à notre gré, que nous nous aimons; une telle liberté répand le charme sur les travaux, sur les fatigues, sur la misere même ; non, Comte, de vrais amants ne sont jamais malheureux, quand ils ont pu réunir leurs peines & leurs souffrances. Nous quitterons donc l'Italie, où nous nous exposerions aux risques d'être reconnus, pour aller en Provence ; nous chercherons quelques fermiers qui ayent besoin de journaliers ; nous prendrons des habillements propres à notre nouvel état; je m'offrirai pour garder les troupeaux, & vous, vous demanderez à être employé aux fonctions de l'agriculture... Que dites-vous, interrompt Dorsemon avec transport ? la Princesse... Vous vous ressouviendrez donc toujours, reprend Madame d'Henneberg, de ce que j'ai oublié ? & même je goûte quelque plaisir à cet oubli : il vous prouve mon amour... Cher Comte, il est inutile d'hésiter ; je vous ai dérobé le terme affreux où nous touchons. Si je vous suis chere, laissez-vous conduire aveu-

glément par une femme... qui ne verra que l'humiliation où vous allez descendre; mais il ne nous reste point d'autre ressource; & d'ailleurs, n'y a-t-il pas une sorte d'orgueil à souffrir pour l'amour? s'abaisse-t-on quand on cede aux loix du sentiment? obéissons-lui, sans nous arrêter à des regrets superflus. Empressons-nous de quitter ce pays, & volons aux lieux où nous ne vivrons que l'un pour l'autre.

On a bien raison de dire que les grandes passions operent des miracles; les femmes sur-tout, lorsqu'elles sont dominées par l'amour, sont susceptibles de s'élever au plus haut degré d'héroïsme; elles se font une sorte de vertu qui passe les bornes ordinaires; d'autant plus courageuses, que rien n'est capable d'affoiblir le noble orgueil qui leur en impose.

Madame d'Henneberg ne dément point cette fermeté dont elle est étonnée. Ils ont abandonné l'Italie; arrivés en Provence, ils se dépouillent de leurs vêtements de pélerins, qu'ils échangent contre des habits de paysan & de paysanne. La Princesse a pris le nom d'Henriette, & Dorsemon celui de Charlot;

ils s'annonçoient pour le frere & la sœur. Après avoir parcouru plusieurs campagnes, ils se sont arrêtés chez un Fermier opulent qu'on appelloit Thénot; ce bon vieillard avoit sa femme, trois enfants, & autant de brus; il rappelloit les beaux jours du siecle pastoral, cet âge où la vie agreste étoit la premiere condition de l'homme, & sans contredit la plus fortunée; il accueille les deux amants qui lui demandent de l'emploi; Henriette est créée la bergere principale à qui se confie l'administration des troupeaux; pour Charlot, il est chargé des détails de l'agriculture; il étoit d'autant plus accablé de sa métamorphose, que sa sœur (il ne donnoit point d'autre nom à la Princesse) en partageoit les soins & les peines; il la plaignoit amérement: Henriette lui répond par une plaisanterie agréable: Charlot, je viens de me mirer dans cette claire fontaine que tu vois serpenter là-bas, près de cette prairie émaillée de fleurs: je l'avouerai, je ne me suis jamais mieux trouvée; ce chapeau de paille me sied assez; & cette houlette ne figure pas mal dans mes mains; chaque état a ses agréments, mon ami; ceux de la Princesse ne va-

loient peut-être pas cette touchante ſimplicité ; hélas ! je deſirerois bien qu'elle fût dans nos ames !

Charlot paroiſſoit pourtant s'accoutumer à ſon ſort ; il s'acquittoit avec zele de ſes fonctions ruſtiques : auſſi Thénot le chériſſoit-il comme un de ſes enfants.

La Princeſſe étoit entiérement cachée ſous les agréments modeſtes de la bergere ; il eſt vrai que jamais bergere n'avoit réuni plus de charmes ; le Fermier lui-même ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. Les deux amants avoient composé une eſpece de roman pour faire illuſion à ce bon vieillard : il étoit perſuadé qu'ils étoient frere & ſœur, & il avoit ajouté foi aux motifs dont ils appuyoient leur retraite dans ſon pays. Henriette ſembloit réaliſer ces fictions ingénieuſes, qui nous préſentent les Déeſſes ſe mêlant parmi les Nymphes ingénues des campagnes ; on auroit dit que ſes troupeaux éclairés par un heureux inſtinct, ſentoient ce qu'étoit leur conductrice ; dociles à ſa voix, ils obéiſſoient à ſes moindres ſignes, & s'empreſſoient de la ſuivre ; cette ſimple bergere étoit la reine, la divinité du can-

ton ; toute la jeunesse des hameaux d'alentour, surprise des sentiments qu'elle inspiroit, brûloit pour Henriette d'un amour dont le respect & une sorte de crainte religieuse retenoient les transports ; ils se contentoient du plaisir de la voir, & de l'adorer en silence ; quelquefois ils venoient mettre à ses genoux des corbeilles de fleurs, comme aux pieds d'une créature céleste : il n'y avoit point à redouter pour ses moutons, l'approche & les ruses des loups : on se disputoit le soin de faire une garde exacte ; tout, jusqu'à la nature même, dans ces contrées, paroissoit s'attacher à lui rendre hommage, & à mériter de fixer ses regards.

Les jeunes filles n'étoient pas moins émues en faveur de Charlot : aux jours de fêtes, on lui apportoit les plus beaux bouquets ; elles n'osoient lui parler, mais elles rougissoient en sa présence ; elles disoient seulement entr'elles : Une sœur est bien heureuse d'avoir une frere semblable ! Charlot payoit leurs attentions d'un accueil honnête ; mais il ne voyoit, il n'aimoit, il n'adoroit qu'Henriette.

Elle convenoit que si le bonheur existoit sur la terre, c'étoit dans ce séjour

obſcur où ils s'étoient réfugiés. Oui, diſoit-elle à ſon amant, il me ſemble que ces lieux m'ayent donné une nouvelle ame; mes tranſports ſont moins agités, mes deſirs moins tumultueux; on diroit que ſous ce beau ciel de Provence, on reſpire avec la douceur de l'air, & le parfum des fleurs, cette heureuſe molleſſe qui entretient le charme de l'attendriſſement; ici l'amour perd de ſa tyrannie; c'eſt bien ſur ces bords qu'il eſt un enfant aimable, que ſes chaînes ſont des guirlandes de roſes, qu'il bleſſe avec des traits dorés. Que le ſort n'avoit-il placé notre berceau dans ce pays! Ah! Comte, Henriette eût été aſſurément l'épouſe de Charlot! quel calme, quelle pureté auroit aſſaiſonné nos plaiſirs! de quelle volupté innocente nous nous ſerions enivrés! & cette innocence qui fait les délices du véritable amour, mon ami, il ne nous eſt point permis de la goûter! (A ces mots, Henriette laiſſe tomber qnelques larmes.) Non, je ne puis me le déguiſer: je ſens qu'il manque à ma félicité, le contentement de ſoi-même, cette ſatisfaction intérieure qui ne ſauroit ſubſiſter ſans la vertu: & nous le diſſimulerions-nous? cette

vertu dont l'image se produit ici, partout sous nos regards, est-elle dans notre cœur ?... Dorsemon, je ne me ressouviens plus que je suis née dans l'éclat des grandeurs, que j'ai occupé le rang de Princesse, que je devois attendre ce qu'on appelle un brillant état : tous ces songes ont disparu devant l'amour ; la bergere est aimée de toi : à quelle Reine porteroit-elle envie ? Mais, ajoute-t-elle, en pleurant avec amertume, puis-je oublier que j'étois enchaînée par le plus sacré des liens, que j'ai outragé un époux, que mon pere, mon pere à qui j'étois si chere... elle ne peut achever : les sanglots lui coupent la voix ; elle reprend : Hélas ! le bonheur n'est pas fait pour moi ! il faut y renoncer !

On ne blesse donc pas impunément l'honnêteté & les bonnes mœurs. Dorsemon, au fond de son ame, ressentoit trop la vérité des plaintes d'Henriette : qu'il en étoit déchiré, quand il se regardoit comme l'unique auteur du sort affreux d'une femme, qui, sans son arrivée à la Cour, eût du moins joui de la tranquillité que donne l'indifférence ! & dans quel abaissement il l'avoit

précipitée ! c'étoit la Princesse d'Henneberg, qui, dénuée de toute autre ressource, étoit contrainte à garder des troupeaux ; l'amour l'avoit avilie jusqu'à cet excès ! Le Comte alors trouvoit que l'humiliation de Charlot n'étoit rien auprès de celle de la trop sensible Aglaé : voilà le tableau qui l'accabloit ; cependant, il renfermoit ces réflexions douloureuses, & ne laissoit voir que son amour il essayoit d'inspirer le calme dont il jouissoit si peu !

Le Comte de Valencey nourrissoit une profonde mélancolie ; le Prince d'Henneberg s'étoit retiré en Allemagne : il supportoit la perte de son épouse avec plus de fermeté qu'un pere dont la douleur étoit d'autant plus vive, qu'il commençoit à envisager les approches de la vieillesse ; & il n'y a que la présence d'un enfant qui détourne nos regards de la perpective du tombeau. Valencey ne doutoit point que Dorsemon, instruit du sort de sa fille, n'eût couru vers son asyle, & qu'il ne le partageât avec elle ; en effet, sa fuite précipitée de la Cour, n'étoit guere susceptible d'une autre interprétation ; le Comte redouble donc ses recherches. Ma fille,

le, disoit-il à Madame de Valentinois, est sans doute la plus coupable des femmes; je connois ses torts; j'avoue même qu'elle mériteroit une punition égale à l'énormité de sa faute; tout le monde me parle de ses égarements; mais, Madame, si l'on prenoit la peine de s'interroger, & de se mettre à la place d'un pere!... il n'est que mon cœur seul qui me dise que c'est ma fille, ma fille dont je suis privée; je n'avois qu'elle d'enfant, & je l'ai perdue! (il ajoutoit avec un sombre désespoir:) Je suis le premier à condamner, à punir: je devois sentir qu'Aglaé ne trouveroit point dans le Prince, un époux digne de sa tendresse; j'en ai trop cru l'ambition, les préjugés de la société, & je n'ai pas consulté la nature & mon devoir. N'étoit-ce pas à moi de m'occuper des moyens de rendre ma fille heureuse? & je n'ai aspiré, je n'ai travaillé qu'à son élévation. Insensé! comment ai-je pu penser que la fortune & la grandeur inspiroient le sentiment & la satisfaction réelle! Ah! Madame, n'ai-je pas existé assez de temps à la Cour, pour être convaincu qu'il est rare que l'on trouve ici le bonheur!

Nous avons mis déja ce tableau sous

les yeux : Henriette auroit goûté l'ivresse d'une pure félicité, sans le remords secret qui la poursuivoit dans ces riants asyles, jusqu'aux bords de ces fontaines, dont ses pleurs ternissoient le crystal. Les deux amants, par une attention délicate qui n'est connue que du véritable amour, s'efforçoient mutuellement de s'épargner le spectacle d'une morne tristesse, que chaque jour augmentoit. Ah! mon pere! mon pere! s'écrioit la Princesse, c'est vous qui consumez ma vie! c'est vous qui mêlez l'amertume aux agréments de ma destinée présente! hélas! ne devois-je pas être heureuse? la douceur d'aimer & d'être aimé n'est-elle pas le premier des biens? & un ressouvenir trop déchirant empoisonne mes plus innocents plaisirs! Mon pere! n'ai-je pu satisfaire à la fois, la nature, la vertu & l'amour?

Cette infortunée éprouvoit donc les suites des égarements du cœur, ce chagrin dévorant que la solitude ne fait qu'aigrir! souvent elle s'asseyoit aux pieds d'un arbre, & s'abandonnoit à sa sombre mélancolie. Qu'elle avoit raison d'envier la tranquillité dont paroissoient jouir ses troupeaux, & que leur

fort, comparé au sien, lui sembloit digne d'exciter ses regrets ! Henriette, Henriette, ils ne sont point coupables, ils ne ressentent point les traits perçants du remords !

Elle étendoit sa vue sur un vallon enchanteur : elle apperçoit dans le lointain, Thénot, qui conduisoit un étranger, & lui indiquoit de la main l'endroit où il pourroit trouver la bergere; cet étranger redoubloit sa marche; il n'avoit point l'habillement des villageois de ces contrées; Henriette cherche à démêler qui venoit vers elle; l'inconnu s'avançoit toujours avec plus de précipitation. Celle-ci est émue, agitée, livrée à la crainte : elle se levoit pour savoir ce qu'étoit cet inconnu; elle entend Thénot qui lui disoit : Voyez si vous la reconnoissez; mais je gagerois bien que ce n'est pas elle. Henriette enfin avoit fait quelques pas; elle recule effrayée, en retombant aux pieds de l'arbre, & ne pouvant que proférer ces mots : Mon pere ! Ma fille ! ma fille sous cet habit, s'écrie à son tour le Comte de Valencey ! Aglaé, la Princesse d'Henneberg gardant des troupeaux ! Thénot demeure immobile d'étonnement ! com-

ment, dit-il au Comte, c'étoit une Princesse ! oh ! je m'en ſuis toujours douté. Ma fille, pourſuit Valencey, en preſſant Henriette dans ſes bras, je t'ai retrouvée ! je t'ai retrouvée ! r'ouvre les yeux ; ne crains point d'enviſager un pere... qui eſt prêt à te pardonner... tu m'as coûté bien des peines, bien des larmes ! tu es coupable ſans doute ; mais... Aglaé, je ne puis qu'être ton pere ; ah ! je le ſuis, je le ſuis... ma préſence... ſerois-je venu t'ôter la vie ?

Henriette étoit expirante ; la terreur avoit glacé ſes ſens ; le Comte & le bon Thénot réuniſſoient leurs ſoins pour la rappeller au jour. Valencey la tenoit dans ſon ſein ; un ſoupir échappe à Henriette ; ſa paupiere ſe releve ; ſes regards ſe fixent ſur le Comte : — C'eſt vous, mon pere ! & auſſi-tôt elle s'eſt replongée dans ſon accablement mortel. Le Comte lui prodigue les careſſes, les expreſſions touchantes : — Ma fille, ma chere fille, encore une fois, ne redoute point ma vue ; je ne prétends point uſer de mes droits : tu fus aſſez punie, puiſque tu crains les regards du plus tendre des peres !

Enfin, Henriette a repris l'uſage des

ſens; elle ſe jette aux genoux de Valencey : — Mon pere, quel moment d'horreur & de joie! je vous revois!... votre fille n'a point ceſſé de vous chérir, ſoyez-en aſſuré; mais... mais elle eſt criminelle; elle a ſon cœur déchiré de repentir, de remords, de douleur... j'aime plus que jamais Dorſemon... ce n'eſt pas lui qui eſt coupable, ce n'eſt pas lui qui eſt coupable. J'ai tout fait, mon pere: c'eſt moi qui ai cauſé ſa perte, qui l'ai entraîné ſur mes pas, qui l'ai amené en ces lieux... Il eſt ici, interrompt le Comte d'un ton irrité?

Au même inſtant venoit Charlot; il avoit apperçu de loin pluſieurs perſonnes autour d'Henriette : impatient de ſatisfaire ſa curioſité, il accouroit le rateau à la main; Henriette à cet aſpect, frappée de nouveaux coups, alloit retomber expirante: Charlot vole vers elle pour la ſoutenir; il reconnoît Valencey: — Le Comte en ces lieux! — Oui, c'eſt Valencey... un pere que tu as déshonoré... audacieux raviſſeur, le ſort te livre au châtiment qui t'eſt dû; c'eſt toi qui expieras les fautes de ma fille; c'eſt toi dont la juſtice & les loix me vengeront... Ah! mon pere, mon

pere, s'écrie Madame d'Henneberg, en ſe précipitant une ſeconde fois aux genoux paternels, je vous l'ai dit : tournez ſur moi tout l'excès de votre reſſentiment ; ne lui imputez point mes erreurs, mes fautes, ma miſérable deſtinée : je ſuis la ſeule criminelle ; ne cherchez pas une autre victime ; (elle s'élance ſur l'épée de ſon pere, s'en ſaiſit, & la mettant ſur ſon cœur,) ſi vous ne m'écoutez point, ſi vous vous obſtinez à l'accuſer, quand c'eſt moi qu'il faut condamner & punir, ma fin eſt décidée, & votre vengeance eſt ſatiſfaite. (Valencey ſe hâte de lui arracher l'épée des mains.) Vous ne m'empêcherez pas de mourir, ſi vous perſiſtez à ne pas vouloir m'entendre, à le juger coupable.... Plaignez-nous, plaignez-nous ! hélas, ni l'un ni l'autre nous n'avons mérité votre haine. Ecoutez, dit Dorſemon : le pere d'Aglaé a le droit de m'accabler ; qu'il n'attende de ma part aucune juſtification ; je me ſouillerois de la plus grande lâcheté, ſi j'abuſois du procédé généreux de la Princeſſe ; elle eſt digne de tout votre amour. La fatalité, un malheur imprévu m'a offert à ſes yeux : je n'en ai reſ-

ſenti que trop vivement l'empire; je je n'ai plus été le maître de ma raiſon, de mon devoir; toute mon ame s'eſt abandonnée à cette paſſion, à cette flamme qui me dévoroit, qui me brûle, & qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Comte, voilà mon cœur, je tombe à vos pieds, je vous demande la mort comme une grace : mais, épargnez, épargnez la divine Aglaé : rendez-lui votre tendreſſe, tous les ſentiments de l'amour paternel; je ne me défendrai point de vos coups, plongez dans mon ſein cette épée; ſans doute il m'eſt plus aiſé d'expirer, que de ceſſer d'aimer votre aimable fille. Mon pere, ajoutoit Henriette, nous ſommes à vos genoux : immolez-nous tous deux; ſi un ſort cruel nous a ſéparés, du moins la mort nous réunira.

Valencey étoit ému de ce ſpectacle, jusqu'au fond de l'ame; il ſe combattoit cependant, & repouſſoit ſes larmes; il s'écrie : Je ne ſaurois vous refuſer cette pitié qu'xcitent les malheureux; ſans contredit, je plains, je ſens l'excès de vos infortunes; ma fille, j'en ai trop cru ces mouvements de vanité, qui entraînent & dirigent la plupart

des hommes; j'ai imaginé que le bonheur pouvoit ſe concilier avec tout ce qui avoit le droit de flatter l'ambition; je me ſuis abuſé; je t'ai trompée; tu as été la victime de mon erreur; mais, Aglaé, ſi je me ſuis égaré, quel nom donnerai-je à cette ſuite de démarches indignes de ton ſexe, de ta naiſſance, de ta famille! abandonner ton rang, ton époux, ton pere, ton pere dont tu as hâté la vieilleſſe, la fin! regarde, vois ces cheveux: c'eſt toi, c'eſt ma fille qui les a fait blanchir, qui m'a plongé dans une douleur que rien ne pourra appaiſer, qui m'a traîné aux marches du tombeau, qui m'y précipite! ton honneur n'eſt-il pas le mien? & tu l'as perdu! tu l'as perdu!.. l'un & l'autre vous ne me répondez que par des larmes, par des ſanglots... mettez-vous à ma place, ſoyez pere. *Dorſemon*, j'en appelle à ta probité; car je veux croire que la paſſion ne t'a pas aveuglé au point de te fermer les yeux ſur les devoirs de l'honnête homme: parle, ſois Valencey: que ferois-tu? (Dorſemon, accablé de ſon trouble, gardoit un profond ſilence; les pleurs d'Henriette redoubloient.) Tu ne me réponds

point! Aglaé ne m'oppose que des pleurs, je n'en suis pas surpris : la vérité est au fond de vos ames ; elle vous accuse à vos propres yeux, elle vous accuse ; elle a prévenu mon jugement, cette vérité terrible. Quelle vertu vous reste encore ? un prompt répentir, & une séparation éternelle. Nous séparer, interrompit la Princesse, en jettant un cri douloureux ! Vous séparer, & pour jamais, reprend le Comte. Dorsemon, tu dis que tu aimes ? tu ne connois donc pas l'amour ? il est capable des sacrifices les plus sublimes, les plus effrayants. Si je demandois que tu mourusses pour ma fille, ne lui immolerois-tu point ta vie ? Ah ! pouvez-vous en douter, s'écrie Dorsemon ? n'est-il possible de souffrir qu'une mort... — Vivez ; ce ne sont point vos jours que j'exige, mais un témoignage d'honnêteté dont un cœur tel que le vôtre doit être capable. Vous êtes bien assuré que le Comte de Valencey est homme d'honneur, même avant que d'être pere : dès aujourd'hui, à l'instant, il faut donc vous résoudre à ne pas même jetter les yeux sur ma fille ; songez-vous qu'elle n'appartient ni à vous, ni à moi, qu'elle

a un mari, qu'elle doit lui être soumise? Voici ce que je ferai : le Prince est en Allemagne ; j'emmene Aglaé ; je la conduis dans un Couvent ; je répands à la Cour le bruit que je l'ai trouvée seule en ces lieux, qu'elle y vivoit déguisée sous des habits de paysanne ; & j'attends de vous, Dorsemon, que vous ensevelissiez dans le plus profond secret, ce que moi-même je m'efforce d'ignorer ; vous ne paroîtrez à la Cour de France que dans quelques années ; vous n'entretiendrez aucune correspondance avec ma fille ; vous vous cacherez jusqu'aux lieux où elle va expier ses fautes, dans l'espoir qu'elle rentrera en grace avec son époux ; en un mot, vous ne vous offrirez jamais à ses regards ; travaillez à l'oublier ; à ce prix, je vous pardonne, je vous estime, & vous donnez à ma fille la preuve la plus grande de cet amour, qui, *jusqu'ici*, n'a fait que ses chagrins & sa honte.

Dorsemon veut parler, & sa voix expire, tandis qu'Henriette étoit mourante dans le sein de Valencey. Fatigué de s'être reposé sur les soins d'autrui, le Comte s'étoit déterminé lui-même à faire des recherches : le rapport d'un

de ses amis lui donne quelques soupçons que sa fille pouvoit être en Italie; il suit le cours de son voyage, se rend en Provence, la parcourt; porté par le hasard chez Thénot, il s'étoit informé avec précaution; les noms d'Henriette & de Charlot l'avoient d'abord égaré sur ses lumieres; il s'étoit obstiné à vouloir seulement jetter les yeux sur Henriette, & le bon fermier avoit bien eu de la peine à lui accorder cette satisfaction.

La Princesse, revenue de son accablement, se livre au désespoir: — Mon pere, je suis prête à subir les plus rigoureuses punitions que vous m'imposerez. Je sais que je les ai méritées; je sais aussi que je vous suis chere: je n'implore de vos bontés qu'une grace: du moins, que je dise à Dorsemon un éternel adieu; si vous me refusez cette foible consolation, vous n'arrachez à ces lieux qu'un cadavre: j'aurai disposé de ma vie, avant seulement que nous ayons quitté cet asyle. Valencey avoit résolu de rompre à l'instant cette chaîne, mais il étoit pere: il craint la fureur d'une amante désespérée: — Parlez-lui, j'y consens; mais que ce soit sous mes

yeux. Aglaé vole à Dorſemon, qui étoit anéanti, tel qu'un homme frappé de la foudre: — O toi, que j'aime aſſurément plus que moi-même, je cede à la néceſſité, à mon pere, à l'honneur; je te quitte pour te reſter toujours plus attachée: non, qu'on ne s'en flatte point, l'abſence, le temps ne feront que m'enflammer davantage: je te le jure ici, ne crains pas que ma tendreſſe s'altere; je ne doute point de la tienne, & j'en exige un témoignage éclatant, que tu ne ſaurois me refuſer: prends ſoin de tes jours, ſonge qu'ils ſont les miens; dans quelque retraite, dans quelque cachot qu'on m'enferme, va, repoſe-toi ſur mon amour; tu recevras de mes nouvelles; tu apprendras... jusqu'au dernier ſoupir, tu auras toutes mes penſées, mon ame entiere; ſans doute, je ſuis coupable, je le ſais; je le ſais; mais la vertu n'obtiendra point de la malheureuſe Aglaé, qu'elle ceſſe de t'aimer; Dorſemon, le cœur eſt tout, & mon cœur ſera toujours rempli de toi; adieu.. adieu.... ayes plus de fermeté qu'une femme infortunée qu'on entraîne à la mort; reſſouviens-toi d'Henriette; adieu.... il faut nous ſéparer.

Dorſemon n'eſt point le maître de ſes transports ; il ſe ſaiſit d'une des mains d'Aglaé, la preſſe contre ſa bouche, la couvre de ſes larmes : — Ces pleurs, ces pleurs, mon adorable Henriette, vous parlent au défaut de ma voix. Il eſt donc décidé que ce ſoir, que demain, que peut-être jamais, jamais je ne vous reverrai ! (Il s'adreſſe au Comte.) Tous les ſerments que je vous ferois, ſeroient autant de parjures ; oui, croyez que je ſais aimer... que je m'immolerai : mais promettre d'oublier votre fille, de ne plus l'adorer, ne l'eſpérez point, ne l'eſpérez point, & auſſitôt cet infortuné bien digne de compaſſion, retombe dans le plus violent déſeſpoir.

Cependant on fait les préparatifs du départ ; Valencey a récompenſé généreuſement le fermier ; il ſoutient dans ſes bras Henriette défaillante, ſans force, ſans voix ; elle eſt enfin dans la voiture qui avoit amené ſon pere ; elle voudroit commander à ſa douleur, & s'écrie, ſans conſulter la décence qui lui ordonnoit de ſe taire : Adieu donc, cher Dorſemon ! ſes yeux ne ſe détachent de l'aſyle champêtre, qu'au mo-

ment où il ne lui est plus possible de l'appercevoir; alors elle pousse un cri lugubre, comme si son ame la quittoit, & elle se rejette sans connoissance dans le sein paternel.

Le Comte, pénétré de l'état où il voit sa fille, l'embrasse avec sensibilité, cherche à la consoler, à lui faire supporter le joug qui l'attend : — Aglaé.... ma fille, c'est ton pere qui te prie, qui t'implore : reviens au jour; crains-tu de m'envisager? me regarderois-tu comme ton bourreau? je te l'ai dit : chacun a ses devoirs à remplir; & le mien... c'est peut-être malgré moi... épargne cet aveu à un pere. L'honneur nous impose à tous deux, des loix, des loix cruelles... auxquelles il faut nécessairement nous soumettre; je suis forcé de t'arracher de mon sein, pour aller t'ensevelir dans l'ombre d'un asyle consacré à la Religion; cette Religion secourable, si tu prêtes l'oreille à ses avis salutaires, elle pourra guérir ton ame désolée... — Jamais, mon pere, jamais. Le Ciel, la terre, l'univers entier s'uniroient vainement pour effacer de mon ame un seul des traits de cette image qui y demeurera toujours gravée; je

vous en imposerois, si je vous laissois entrevoir un triomphe qui n'est pas en ma puissance; vous connoissez le maître de mon cœur, celui qui y régnera éternellement : il aura mon dernier soupir, & ce moment n'est pas loin. — Je te pardonne, Aglaé, ces emportements indiscrets, criminels, dont tu rougiras, quand cet accès de ton délire sera dissipé; l'égarement des passions est sans doute le plus violent & le plus funeste; il n'est pas possible que le repentir n'entre dans ton sein, & que tes yeux ne s'ouvrent : tu seras la premiere, je te le prédis, à vouloir expier une erreur qui nous déshonore l'un & l'autre; encore une fois, je suis ton pere, & tu en abuses, fille trop chérie! il ne s'agit aujourd'hui que de tenir cachée une aventure qui me fera mourir de douleur, & de te transporter dans une retraite ignorée, où tu invoqueras le Ciel, où tu rappelleras ton courage, ta raison, ta vertu, ce que tu dois à ton pere, à ton mari, à toi-même; je me charge de te ramener un époux cruellement blessé. J'aurai soin d'empêcher qu'il ne sache que Dorsemon habitoit avec toi ce séjour; prends garde sur-tout de laisser

échapper rien qui éclaire une faute..., un crime dont tout autre pere que Valencey auroit la force de te punir. — Vous me rendrez donc à la tyrannie d'un mari... Eh! mon pere, est-ce à vous de croire que je puisse jamais l'aimer? — Avec le temps, ma fille, & mes conseils, aidée de tes propres réflexions, tu remporteras sur toi cette victoire qui te paroît aujourd'hui demander un effort impossible; le Prince retrouvera une épouse revenue de ses honteux égarements, & ton pere, une fille obéissante & résignée à ses devoirs.

Telles étoient à-peu-près les conversations du Comte, tandis qu'ils prenoient la route d'une retraite religieuse; ils y sont arrivés. La Princesse ne parloit que de sa mort prochaine; Valencey lui donne encore des larmes: mais il est inflexible, il persiste à lui refuser les moindres adoucissements; on lui interdit tous les moyens qui pourroient éclairer Dorsemon sur sa destinée. Enfin, le Comte s'est séparé de sa fille, après avoir prodigué toute la bienfaisance & toutes les attentions de l'amour paternel.

Quel étoit le sort du plus malheureux

des amants ? il lui falloit un confident, un ami : il épanchoit tous ses secrets, ses pleurs, son ame dans le sein du bon fermier ; il l'entretenoit sans cesse de sa chere Henriette ; il visitoit, chaque jour, les lieux différents où elle s'étoit trouvée ; c'étoit au bas de ce vallon que souvent il goûtoit le plaisir de vanter la délicatesse, le charme de leur amour ; Dorsemon ne pouvoit quitter cet endroit ; il redisoit à Thénot : Vous souvenez-vous qu'Henriette préféroit ces fleurs, qu'elle se paroit des feux du jour sous cet ombrage, qu'elle s'asseyoit sur ce banc de gazon ? vous rappellez-vous avec quelle douceur, quelle affabilité elle recommandoit à vos enfants de vous obéir & de vous aimer ? comme sa voix étoit touchante, & restoit dans l'ame ! comme la candeur respiroit sur son front ! Oh ! mon ami, mon ami, lorsqu'on a été aimé d'Henriette, & qu'on l'a perdue, il faut renoncer à la vie ! cependant je lui ai promis de respecter mes jours ; & sans cet ordre absolu, qui est pour moi celui du Ciel même, pensez-vous, Thénot, que j'aurois survécu un seul instant à son départ ?

Alors le Comte s'abandonnoit à l'ex-

cès de sa douleur; il reprenoit : Digne vieillard, si pourtant je n'avois pas la force de soutenir le fardeau de mes revers, j'attends de vous un nouveau bienfait : daignez jusqu'au bout rester avec une infortuné qui n'a plus sur la terre de consolation & d'appui que vous seul; vous fermerez ma paupiere; vous recueillerez mes dernieres paroles, mes derniers serments de tendresse pour la divine Henriette; c'est votre main qui me mettra dans le cercueil; vous placerez sur mon cœur, ce portrait qui reçoit tous les jours le tribut de mes larmes, le portrait de tout ce que j'adore. Thénot, promettez-moi de m'inhumer là où Henriette a souvent versé des larmes sur nos infortunes. Si jamais un hasard heureux que je n'ose espérer, la rappelloit en ce séjour, ne manquez pas de lui enseigner où reposera ma cendre, & dites-lui : C'est cette terre que vous foulez à vos pieds, qui a reçu les restes de l'amant le plus passionné; jusqu'au dernier moment, il ne s'est occupé que de vous seule; votre nom est la derniere expression qui lui soit échappée. L'honnête fermier vouloit absolument que Dorsemon renon-

çât au perſonnage de Charlot, & qu'il reprît ce qui convenoit à ſon premier état; le Comte ne ſe rendoit point à ſes prieres : — Thénot, je ſerois peu digne d'être aimé de la femme la plus adorable, ſi je ne ſavois m'oublier pour elle; mon projet eſt de répondre aux vues ſages du Comte de Valencey; il faut qu'un ſecret profond enſeveliſſe, en quelque ſorte, mon exiſtence, qu'on ignore à jamais que j'ai habité cet aſyle avec Henriette; & d'ailleurs, mon ami, la condition d'agriculteur eſt peut-être la premiere à laquelle ſont appellés tous les hommes; ici je ſens le néant des grandeurs, le menſonge des illuſions de Cour; & ſi une malheureuſe paſſion n'avoit répandu de l'amertume ſur ma vie, j'y aurois, ſans contredit, goûté ce bonheur pur dont vous jouiſſez; mais l'image d'Henriette me pourſuit ſous ces ombrages, me dérobe des ſpectacles raviſſants; ah! ce n'eſt qu'aux amants heureux qu'il appartient de reſpirer le parfum des fleurs, & d'admirer leur brillant coloris : toute la nature eſt pour moi tendue d'un voile funebre. Thénot, je voyois ici tous les jours Henriette, & je ne la verrai plus, je ne la verrai plus!

On dit que l'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui abandonne les hommes: les amants ſur-tout ont de la peine a le rejetter; Dorſemon calculoit les jours, les heures, les moments : le ſoleil diſparoiſſoit-il de l'horiſon, cet infortuné ſe diſoit : C'eſt demain que je recevrai des nouvelles de tout ce qui m'attache à la vie ; l'aurore ramenoit-elle la clarté : Oh ! ſûrement aujourd'hui j'aurai une lettre d'Henriette, je ſaurai ſi elle m'aime encore.

Madame d'Henneberg ne s'accoutumoit point à ſa ſolitude ; nous venons de parler de l'eſpérance : il n'y avoit que cette unique conſolation qui fût reſtée à la Princeſſe ; ſans ce rayon qui l'éclairoit au milieu d'une nuit de douleur, elle auroit exhalé la vie : car ſon exiſtence ſembloit ne tenir qu'à une trame trop aiſée à rompre ; incapable de feindre, elle écrivoit ſans ceſſe à Valencey, qui lui étoit impoſſible de l'abuſer, que le ſouvenir de Dorſemon lui étoit plus cher que jamais, qu'elle mourroit avec cet amour malheureux, en s'avouant coupable, en reconnoiſſant la juſtice de la punition qu'on lui infligeoit, en demandant pardon à ſon

pere, à ſon mari, à la ſociété, au Ciel, au Ciel que ſes larmes imploroient, & qui ne rendoit point la paix à ſon cœur; quels coups pour un pere! il faiſoit part à Madame de Valentinois de toutes ces lettres; on ne ſavoit quels moyens employer pour ramener le calme dans une ame ſi agitée. Le Comte avoit donné des ordres rigoureux qu'on ſe piquoit de ſuivre avec une exactitude auſſi ſévere; la Princeſſe étoit entourée de regards ſurveillants; il ne pouvoit lui échapper un geſte, un coup d'œil, qu'en préſence de témoins inflexibles: & comment faire ſavoir à Dorſemon ſa demeure ou plutôt ſon tombeau? comment lui répéter qu'il étoit toujours l'unique objet de ſes penſées, de ſes ſoupirs, de ſes larmes? Que le ſecours des lettres eſt un ſoulagement rempli de douceurs & de charmes pour deux amants éloignés! ils ſemblent animer le papier, en faire un confident diſcret & intelligent qui reçoit leurs proteſtations de tendreſſe, les moindres détails de leurs plaiſirs, de leurs peines, qui les conſole en leur parlant, au gré de leurs tranſports, de tout ce qu'ils aiment, qui leur met devant les yeux

jufqu'à ces légeres nuances du fentiment fi intéreffantes, fi effentielles pour l'amour; & ce feul moyen d'adoucir les rigueurs de fa fituation étoit refufé à la Princeffe.

Dorfemon étoit au comble du défefpoir; il commençoit à craindre qu'Henriette cédant à la néceffité, n'eût promis de facrifier une paffion qui lui avoit caufé tant de chagrins; il la foupçonnoit déja infidelle, inconftante; en un mot, il ne fe voyoit déja plus aimé. Non, je ne fuis plus aimé, fe difoit-il, pourquoi écarter cette image? fi Henriette étoit encore la même, n'auroit-elle pas imaginé quelque moyen de me faire parvenir de fes nouvelles? eh! qui a plus d'induftrie que l'amour? elle m'a ordonné de vivre... j'ai pu lui donner cette marque de tendreffe; j'ai ofé fupporter le poids de l'exiftence la plus accablante... la cruelle!.. fon changement.... il n'en faut point douter; il n'en faut point douter; ingrate! tu me rends donc le maître de ma deftinée! eh bien! je vais me délivrer de cette vie odieufe... en t'adorant; oui, mon dernier foupir fera encore pour celle qui eut tous mes fentiments, mon ame

entiere; puiſſes-tu apprendre ma mort !„ Thénot venoit vers Dorſemon ; il redoubloit ſa marche en s'écriant : Une lettre, Monſieur ... une lettre, dit le Comte transporté ! il vole au-devant du vieillard : Ah ! donne... donne... Henriette ! c'eſt ſon écriture ! il ouvre & lit :

Au Couvent de ***.

» Vous aurez ſouffert de mon ſilen-
» ce ; j'ai ſouffert encore plusque vous ;
» je n'imagine point cependant que vous
» puiſſiez douter jamais d'une tendreſſe
» invariable. Je l'ai dit à mon pere,
» je le dirois à l'univers entier : Dor-
» ſemon ſera toujours le maître de mon
» cœur. Vous ne ſauriez vous faire un
» tableau des obſtacles qui m'aſſiegent :
» on s'efforce d'épier juſqu'aux plus ſe-
» crets mouvements de mon ame ; on
» cherche à me deviner ; je ſuis obli-
» gée de dévorer mes larmes ; le croi-
» riez-vous ? on m'a interdit l'encre &
» le papier ; j'ai eu le bonheur de ſai-
» ſir un livre : j'en ai déchiré un feuil-
» let, & je vous écris ... je vous en-
» voye mes pleurs mêmes. Jugez de
» l'horrible extrêmité où je ſuis ré-

» duite ! une pauvre femme qui de-
» mande l'aumône, & que j'ai inté-
» ressée en ma faveur, s'est chargée
» de vous faire tenir cette lettre ; profi-
» tons de l'adresse sûre qu'elle m'a in-
» diquée : hâtez-vous de me répondre ;
» dites-moi que je vous suis chere ;
» cette idée seule me retient à la vie ;
» sans cet espoir, je n'existerois plus ;
» quand nous verrons-nous ? cette pers-
» pective si flatteuse ne s'offre point
» à nos regards : mais du moins nous
» pouvons nous aimer ; nos cœurs sont
» à l'abri de l'esclavage, de la gêne.
» Dans les prisons, au fond des ca-
» chots, votre image seroit dans mon
» ame ; je pourrois renouveller les ser-
» ments d'une constance à toute épreu-
» ve. Jouissons donc de cette liberté
» qu'on ne sauroit nous ravir ; mon cher
» Comte, aimons-nous, aimons-nous
» toujours davantage ; vous étiez sans
» doute l'époux que le Ciel m'avoit des-
» tiné ; celui dont les loix tyranniques
» m'on faite la femme, na jamais eu
» & n'aura jamais d'une infortunée ces
» sentiments qui sont les vrais garants
» de l'hymen... ne pourra-t-il se rom-
» pre, cet engagement odieux ? Ces mê-
» mes

» mes loix qui ont établi mon mal-
» heur, ne me sera-t-il point permis
» de les invoquer contre des nœuds
» qu'il est impossible que ce cœur avoue;
» & sans le consentement du cœur, le
» mariage en effet existe-t-il ?.. Je m'é-
» gare dans des songes trompeurs! mon
» pere, mon pere s'opposera toujours
» à cette réclamation... Adieu, adieu;
» mes amitiés au digne Thénot... je
» me vois encore sur cette colline, d'où
» je découvrois mille sites agréables.
» Hélas! Henriette bergere étoit bien
» plus heureuse que la Princesse, quand
» elle seroit environnée de tout l'éclat
» de son rang; & quelle Reine sur le
» Trône goûteroit, Dorsemon, les dou-
» ceurs dont votre amante abaissée
» à garder les troupeaux, s'enivroit près
» de vous? Je meurs d'impatience! ah!
» mes yeux ne sauroient assez-tôt se
» fixer sur une de vos lettres: songez
» que je l'attends comme on attendroit
» la vie même".

Le Comte laissoit échapper des cris mal formés; des transports de joie le suffoquoient; il reprenoit vingt fois l'écrit, le couvroit de baisers, de larmes: — Mon ami, disoit-il au fermier, je

ſuis donc toujours aimé ! Henriette me conſerve ces ſentiments... oh ! je revis pour l'adorer encore avec plus d'amour. Le vieillard eſtimable recevoit ces aveux comme une marque de confiance dont il ſentoit le prix : cependant il ne pouvoit diſſimuler au Comte que cette paſſion étoit blâmable, & qu'elle offenſoit la décence & la vertu : — Quel eſt l'objet de votre attachement ? une femme mariée ! ces engagements ſont reſpectés parmi nous, & ils doivent être ſacrés pour tous les hommes. — Thénot, mon ami, tu ne connois pas l'amour. Chez vous autres honnêtes habitants de la campagne, il faut s'aimer pour s'épouſer ; & à la Cour, on ſe marie par raiſon de convenance ou d'intérêt ; la Princeſſe n'a jamais aimé Monſieur d'Henneberg, & d'ailleurs *ils ſont* mariés ſans l'être ; ce *n'eſt* que la cérémonie qui les uniſſoit.

Dorſemon avoit déja écrit deux fois à la Princeſſe ; quelles lettres enflammées ! comme l'amour le plus paſſionné, le plus ardent y étoit répandu ! C'eſt ſur ces entrefaites que le Comte de Valencey vient viſiter ſa fille ; elle ſe jette d'abord à ſes genoux, les preſſe,

les mouille de ses pleurs : — Monpere, mon pere, avez-vous résolu de donner la mort à la malheureuse Aglaé ? Je suis donc prisonniere en ces lieux ! & quelle est votre espérance ? je vous l'ai dit, je ne changerai jamais... Le Comte ne la laisse point continuer, il la releve, l'embrasse, mêle ses larmes aux siennes : — Ma chere fille, il ne tient qu'à toi de sortir de cette affreuse captivité, de reparoître à la Cour ; Madame de Valentinois, le Roi même qui me comble de ses bontés, t'attendent ; les circonstances de tes aventures sont ignorées ; reprends tout l'éclat qui convient à la Princesse d'Henneberg ; j'ai voulu te prévenir... j'ai précédé de quelques moments, ton époux... — Il va paroître.... & vous pensez... elle n'a point le temps d'echever : il entre. Henriette tombe évanouie : le Prince vole à son secours. Votre présence inattendue, dit Valencey, occasionne cette révolution ; elle sent qu'elle vous a offensé, en fuyant de la maison d'un mari, & elle a de la peine à supporter votre vue. L'époux paroît peu satisfait des raisons que fait valoir le Comte pour la justification d'Aglaé : cependant il témoigne sa sensi-

bilité ; Madame d'Henneberg se releve, en quelque sorte, du sein de la mort même, & va se précipiter aux pieds du Prince : — Je ne suis point faite pour vous tromper ; si je suis coupable, ce ne sera point d'artifice & de mensonge. (Valencey veut en vain interrompre sa fille, elle poursuit ;) Il est temps que vous lisiez dans mon cœur : il n'est point & ne sauroit être à vous ; il se révolte incessamment contre des nœuds formés sans son aveu ; un autre... Le Comte l'arrête à ces mots : — Que dis-tu, fille indigne de moi ?.. Prince, ne l'écoutez point, ne l'écoutez point... un caprice qui l'égare... — J'en ai trop appris, dit le Prince d'un ton furieux : on ne me jouera pas impunément... Comte, je vous remets votre fille ; je renonce à tous les droits que je pourrois avoir sur elle, & dès ce moment, elle n'a plus en moi un époux à redouter ; c'est à votre honneur outragé que je l'abandonne. Aussi-tôt il se retire, & laisse Valencey livré aux transports d'un ressentiment légitime. Malheureuse ! s'écrie le Comte, voilà donc le fruit de mon indulgence & de mes bontés ! Je voulois te rendre à ton état, à tes

devoirs, à cette estime de toi-même, que tu ne pourrois plus recouvrer. C'en est fait ! tu n'as plus de pere ; le Comte de Valencey saura satisfaire à son honneur, & à celui de sa famille ; reste ici ensevelie pour jamais dans une obscurité qui ne couvrira point tes honteux égarements ; ils éclateront ; tu vas devenir la fable de la Cour, de la France entiere... tu vas me faire mourir de confusion & de douleur : mais je serai, avant que d'expirer, le vengeur de ma maison, ton bourreau ; attends-toi au sort le plus affreux.

Il n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit déja loin de sa fille ; elle ne tarde point à éprouver des effets de cet emportement : on charge ses fenêtres de barreaux de fer ; on lui laisse à peine un foible rayon de jour ; on redouble le nombre des surveillants. La Princesse adresse à son pere plusieurs lettres baignées de ses larmes : il s'obstine à les renvoyer ; enfin, sa destinée est si cruelle, qu'elle ne peut instruire Dorsemon de ses nouveaux malheurs.

Il étoit inquiet de son silence : bientôt ses allarmes sont augmentées ; il ne peut les supporter ; il a conçu le des-

ſein de s'arracher à la retraite où il cachoit ſon amour & ſes chagrins; il ſe ſépare du fermier, & gardant ſon habit de payſan, il prend la route du Couvent où gémiſſoit l'infortunée Madame d'Henneberg; arrivé près de ce ſéjour, il court à cette femme qui lui faiſoit parvenir les lettres de la Princeſſe : il s'informe : on ne peut que lui révéler peu de choſe; il apprend ſeulement que le Comte de Valencey eſt venu, accompagné de quelqu'un qui annonçoit un perſonnage de haute extraction, & que, depuis ce temps, la Princeſſe eſt gardée à vue, & reſſerrée encore plus étroitement. Dorſemon va ſe dérober aux recherches dans une petite ville voiſine de l'aſyle religieux; il entretenoit une correſpondance ſuivie avec la pauvre femme; il s'efforçoit d'acquérir quelques lumieres, & il n'en ſaiſiſſoit aucune; cependant Madame d'Henneberg vient à bout de vaincre tous les obſtacles qui l'entouroient; elle eſt inſtruite de la démarche de ſon amant; l'un & l'autre ont imaginé un expédient qui devoit les réunir; la Princeſſe eſt déterminée à ſuivre Dorſemon, & à ſe ſauver avec

lui dans les Pays étrangers; elle a eu l'adresse de gagner une bouquetiere qui entroit quelquefois dans le Couvent; revêtue de ses habits, elle se hâtoit d'atteindre un endroit qu'avoit indiqué le Comte; elle étoit sortie sans péril: elle n'avoit plus rien à craindre; encore une vingtaine de pas, elle est en sûreté; elle fuit de ces lieux; elle se voit avec Dorsemon, à l'abri de tout danger; le Comte en effet l'attendoit avec toute l'impatience d'un amant qui partage les craintes de ce qu'il aime: des satellites armés poursuivent la Princesse: elle fait des efforts pour se dérober au sort cruel qui la menace; elle précipite sa marche; elle s'écrie; elle est atteinte, accablée de mauvais traitements, & traînée sans pitié au Couvent. A peine est-elle entrée, qu'on se hâte de la transporter dans une espece de tour destinée à renfermer les criminels. Où nous conduisent les passions! voilà donc le sort de la fille du Comte de Valencey, d'une femme du premier rang! telle qu'une coupable, jettée dans un cachot, victime de la colere paternelle, déshonorée aux yeux de son pays, jouet des bruits les plus injurieux, & pour comble de

tourments, portant un cœur déchiré par un amour plus cruel que tous les ſupplices !

Quelle nouvelle pour Dorſemon, quand il eſt inſtruit du funeſte ſuccès d'une entrepriſe qu'ils s'étoient attachés à ſi bien concerter ! on n'exprime point l'horreur de telles ſituations; il n'y a que les cœurs ſenſibles qui puiſſent s'en pénétrer : auſſi c'eſt pour eux ſeuls que j'écris, eux ſeuls ſont capables d'achever les traits du tableau que je ne fais qu'ébaucher.

Valencey au déſeſpoir, irrité de l'indiſcrétion d'Aglaé, avoit réſolu de la punir rigoureuſement; il ne conſultoit plus que ſa fureur; le Prince lui-même parloit de rompre des nœuds ſi mal aſſortis; toute la Cour ſe répandoit en propos ſur le compte de Madame d'Henneberg; elle étoit devenue l'objet de la médiſance publique. Quels coups de poignard pour un pere jaloux de ſon honneur, & qui aimoit ſa fille ! à quels tranſports il s'abandonne, lorſqu'il apprend ſa nouvelle aventure ! il vouloit qu'une vengeance éclatante aſſouvît ſon trop juſte reſſentiment. Il y avoit des moments où il ſe livroit au projet d'immoler la Princeſſe, de ſes propres mains.

Elle subissoit un châtiment plus cruel sans doute que la perte de la vie ; sa sensibilité ne pouvoit supporter ce fardeau de douleurs : il surpassoit les forces de la nature humaine ; aussi Madame d'Henneberg vint-elle à ployer sous le faix : elle tombe dangereusement malade ; on en informe sur le champ le Comte de Valencey ; il se ressouvient alors qu'il est pere ; il part avec toutes les inquiétudes, toutes les allarmes de l'amour paternel ; il entre dans le couvent, impatient d'accabler Aglaé de reproches ; il pénetre à sa prison ; une femme mourante, du fond d'un lit mal arrangé, fait entendre ces mots prononcés d'une voix presque éteinte : Mon pere, mon pere, ce sont mes derniers accents qui sollicitent mon pardon ; que votre colere du moins ne s'étende pas jusques sur ma mémoire ! Je vous ai offensé ; j'ai offensé le Ciel... c'est malgré moi ! Hélas ! ce malheureux amour agitera encore ma cendre ! Ces sons si touchants vont retentir dans le cœur de Valencey, y porter le trouble, le déchirer. — Ma fille !... en quel état... je ne puis que verser des larmes ! & tout-à-coup le Comte se précipite sur le lit, & tom-

be, en fondant en pleurs, dans les bras de la Princesse. — C'est dans une prison que je te retrouve! on n'a suivi mes ordres, qu'avec trop d'exactitude! je veux qu'à l'instant on te retire de ce lieu; que dans un appartement... — Ah! mon pere, tous les lieux sont égaux, quand il s'agit de mourir; je n'ai que peu de moments à vivre; je ne demande à ce Dieu qui me punit avec justice, je ne lui demande que la grace d'expirer dans votre sein: me le fermeriez-vous? Mon pere, je vous le dis en présence de ce Ciel dont j'implore la compassion: plus que jamais Dorsemon regne dans mon ame: cependant je voudrois l'en bannir; je sens... n'aurai-je pas même des remords? Mon pere, je vous en conjure, réunissez vos prieres aux miennes: l'Être suprême se désarmera; je ne repousserai point le repentir; je lui ouvrirai mon cœur tout entier; que la vertu, que la Religion ait mes dernieres larmes, mes derniers soupirs! que je puisse rejetter un amour dont je reconnois le honteux, le coupable égarement! car je ne prétends point, je ne veux point me faire illusion: je suis criminelle à vos yeux, à ceux d'un

Dieu vengeur, à mes propres regards; jugez de mes tourments... eh! pensez-vous que je n'expie pas assez mes fautes? J'ose seulement solliciter une faveur, je l'attends de votre bonté : pardonnez à Dorsemon; ne le punissez pas... je vous le répete : c'est moi, mon pere, c'est moi... j'ai tout fait, j'ai tout fait; hélas! ma mort sera un supplice assez grand pour cet infortuné; grand Dieu! qu'y pourriez-vous ajouter?

On n'entendoit dans ce réduit que de profonds gémissements; on ne voyoit que des larmes; Valencey levoit les yeux au Ciel, les tournoit ensuite vers sa fille, la pressoit contre son sein : il ne pouvoit que dire : Ma fille, ma chere fille! Dieu te rappellera à la vie pour te donner le temps de réparer tes fautes; n'en parlons point : ne parlons que de mon amour; tu me perces le cœur! Aglaé! chere enfant! aurois-je à pleurer ta perte? songe que tu es tout pour moi; & qui me soutiendra sur les bords de la tombe? C'est à moi d'y descendre, de m'y précipiter. Le peu de personnes qui se trouvoient là, poussoient des sanglots. Ah! s'écrie Va-

lencey, s'il en est parmi vous qui soit pere, il ressent toute ma douleur!

Le Comte avoit commandé qu'on appellât des Médecins : il s'étoit écarté pour quelques minutes, dans l'intention de procurer des soulagements à la malade; les Médecins arrivent; un des deux vole auprès du lit, tandis que l'autre conversoit avec les personnes chargées des soins divers qui concernoient Aglaé; celle-ci sent une main tremblante se saisir de la sienne, qui bientôt est couverte de larmes; étonnée de cet événement, elle tâche de rassurer sa vue défaillante : elle fixe ses regards : elle alloit jetter un cri, quand on lui dit, en osant lui mettre une main sur la bouche : Vous me perdez, s'il vous échappe un mot! oui, reconnoissez le malheureux Dorsemon; il a imaginé ce stratagême; il s'est confié à un Médecin pour pénétrer jusqu'ici...pour mourir avec vous. — O Ciel! qu'avez-vous fait? mon pere... il est en ces lieux... il revient... il va paroître... à l'instant... Madame d'Henneberg n'avoit que trop prévu la suite de cette démarche imprudente : en effet, Valencey rentre : — Ma fille, on vous prépare un apparte-

ment convenable; que disent les Médecins? faut-il désespérer de votre guérison?..elle me seroit ravie! ô Ciel!... qu'ai-je vu?... me trompé-je?... je crois... non, je ne m'abuse point, je ne m'abuse point... ces traits... il seroit vrai... il viendroit jusqu'ici... — Ah, mon pere!..— C'est vous!.. c'est vous, cruel auteur de tous mes maux! Dorsemon!.. — Mon pere... daignez m'écouter... excusez une ardeur... — C'est vous, barbare! vous accourez disputer à son pere, à Dieu, le dernier soupir de votre misérable victime? n'êtes-vous pas content de ce que vous voyez? ma fille sur ce lit de mort! & qui l'y a conduite?.. inhumain, reconnois tes coups : la voilà cette femme que tu as séduite, égarée, que tu as rendue coupable aux yeux du monde & du Juge suprême qui l'attend, qui la condamnera! homme odieux! elle te devra ses malheurs, ses malheurs éternels... qui te fait hésiter à joindre le pere à la fille? viens, viens m'arracher un vain reste de vie tout prêt à s'exhaler; viens, le bourreau d'Aglaé trembleroit-il d'être le mien? quel crime t'arrêteroit? frappe, déchire mon sein:

tu immoleras deux malheureuſes créatures à la fois.

Valencey verſoit un torrent de larmes; il gémiſſoit: il embraſſoit ſa fille; il ſupplioit le Ciel de lui pardonner. Dorſemon accablé, anéanti, étoit proſterné aux genoux du Comte, qu'il preſſoit de ſes mains tremblantes: — Je ne rougirai point de cette attitude : elle ne m'humilie point; vous êtes offenſé, & vous êtes le pere... de tout ce que j'adore : il ne m'eſt pas poſſible de retenir cet aveu. Juſqu'à préſent j'ai rempli vos vues : je me ſuis aſſervi à vos volontés; j'ai reſpecté le joug que je me ſuis impoſé moi-même; enſeveli dans la ſolitude, j'aurois voulu me cacher au centre de la terre. J'ai appris la maladie de la Princeſſe; j'ai ſu qu'on appréhendoit pour ſes jours : je n'ai plus été le maître de mes tranſports; à la faveur de ce traveſtiſſement, j'accours, je tombe à ſes pieds... ma mort va vous venger, elle précédera la ſienne; c'eſt à moi de perdre une exiſtence odieuſe; & auſſi-tôt Dorſemon ſe précipite ſur l'épée du Comte, qui lui arrêtant le bras : — Ce n'eſt pas votre mort que je demande; allez, retirez-

vous; l'état où eſt ma fille, exige des ménagements... n'achevez pas de lui arracher la vie. Mon pere, crioit la Princeſſe dont cette ſituation violente ranimoit la voix, ne l'accablez point de reproches que je mérite ſeule, & vous, Dorſemon, craignez de bleſſer la ſenſibilité d'un pere... hélas! tous deux nous l'avons irrité! je touche à ce moment terrible où les paſſions expirent, & trouvent un Dieu qui les punit. Dorſemon, implorez ce Dieu: il ſe venge, vous le voyez; ne lui enlevez pas le peu de temps qui me reſte pour pleurer mes fautes, & me repentir; Dorſemon, imitez-moi, & abjurez des ſentiments que condamnent à la fois la Religion & l'honneur. Enſuite la Princeſſe s'adreſſant à ſon pere, lui diſoit tout bas: Il faudra donc que je n'exiſte plus, pour ceſſer de l'aimer!

Valencey, livré à une infinité d'aſſauts oppoſés, ne ſavoit s'il devoit laiſſer Dorſemon auprès de ſa fille, ou le preſſer de s'éloigner; elle éprouve une criſe horrible. Enfin, on annonce au pere & à l'amant, que Madame d'Henneberg a quitté la vie; tous deux ſuccombent ſous cette affreuſe nouvelle; ce ſont

trois victimes de la mort, qu'elle a frappées ensemble. O vous qui ſavez aimer, rempliſſez-vous de ce ſpectacle, & vous irez bien plus loin que mes expreſſions !

Il eſt donc décidé que la Princeſſe n'eſt plus au nombre des vivants. Dorſemon revient le premier de cette eſpece de léthargie, l'effet de la grande douleur; il court à Madame d'Henneberg; il la regarde, la contemple avec la curioſité & tout l'intérêt du ſentiment. Elle n'eſt point morte, s'écrie-t-il, en s'élançant vers le Comte de Valencey ! elle n'eſt point morte, je l'ai entendue reſpirer ! Elle vivroit encore, dit ce pere tranſporté de joie ! ma fille, ma fille me ſeroit rendue ! il court vers Aglaé, la ſerre contre ſon cœur; en effet, elle a jetté un profond ſoupir. Enfin, elle a revu la lumiere; elle a ſaiſi à la fois les mains de ſon pere & de ſon amant; ce geſte exprime plus que toutes les paroles qui auroient pu lui échapper; ſes premiers regards, ſes premiers tranſports ſe ſont arrêtés ſur les deux perſonnes qui lui étoient les plus cheres : l'amour & la tendreſſe filiale ſont aſſurément les reſſorts les plus énergiques du cœur humain. Dorſemon reprend : — Comte,

ſi vous n'avez point aimé, je n'attends aucun pardon de vous, je dois vous paroître odieux, l'homme le plus criminel, un monſtre dont il faut délivrer la ſociété. Avez-vous connu l'amour? vous me plaindrez; vous ſentirez combien j'ai des droits à la pitié! peut-être vais-je mériter votre eſtime: je vous engage ma parole d'honneur que je ne troublerai plus le repos de la Princeſſe; ſi je vous promettois de ceſſer de l'adorer, je me ſouillerois d'un menſonge abominable, &c... je n'ajouterai point l'impoſture à mes égarements; oui, je l'aimerai, je l'idolâtrerai toujours, j'expirerai, ſoyez en certain, en brûlant plus que jamais: mais ce ſera loin de vos yeux, loin des ſiens; une barriere éternelle ſera élevée entre tout ce que j'aime & moi!.. Adieu, adieu, divine Aglaé; haïſſez un malheureux qui voudroit ſouffrir ſeul; haïſſez Dorſemon, ſi le Ciel vous l'ordonne, & qu'à ce prix vous puiſſiez recouvrer votre tranquillité. Il n'eſt point de ſacrifices dont je ne ſois capable; je vous immole mille fois plus que mon exiſtence; je ne vous verrai plus, je ne vous verrai plus; je mourrai dans les larmes, dans le dé-

ſeſpoir ; je vous adreſſerai des vœux... que vous n'entendrez pas... eh bien ! Valencey, douterez-vous encore que je ſache aimer ?

Dorſemon s'eſt retiré, ſans vouloir rien entendre de Madame d'Henneberg & de ſon pere ; cette infortunée eſt donc revenue au jour, mais pour traîner une éternelle langueur ; elle ne faiſoit que pleurer dans le ſein de Valencey, ſans avoir la force de prononcer un mot.

La Princeſſe quitte ſa retraite, reparoît à la Cour, & n'y montre que l'ombre d'elle-même ; un chagrin dévorant la conſumoit ; le nom de ſon amant n'échappoit point à ſa bouche : mais combien de fois, malgré tous ſes efforts, ſon cœur le répétoit ! Ma fille, lui diſoit Valencey, que tu me fais partager tes peines ſecretes ! ton ſilence ténébreux me touche : eh bien ! contente-toi, épanche en ſûreté ton ame dans celle de ton pere, de ton meilleur ami ; je le vois : tu n'oſes me parler de Dorſemon ? je te le permets, je te le demande comme une grace : ne fais point difficulté de m'expoſer les divers orages d'une paſſion que le temps & la

raiſon t'aideront à ſurmonter; ne me cache point ta foibleſſe, pourvu qu'il n'y ait que moi ſeul qui ſois ton confident; oui, tu te vaincras; j'attends de la Religion un triomphe ſi pénible : il lui eſt réſervé; jette-toi dans ſes bras, comme dans le ſein d'une mere tendre qui prend pitié de ſes enfants, qui eſt toujours prête à leur montrer des ſentiments d'indulgence & d'amour : elle t'arrachera ce trait fatal; elle rendra le calme à ton ame déſolée, en bannira une image, que tu dois repouſſer... tu ne ſaurois t'aveugler ſur ce ſacrifice trop néceſſaire? Encore, s'écrioit la Princeſſe, ſi j'étois inſtruite de ſon ſort! ſi je n'ignorois pas en quels lieux il a fixé ſon ſéjour! mais... mais il s'eſt immolé tout entier, il s'eſt enchaîné pour vous plaire, par une promeſſe... n'en doutez point : c'eſt plus que d'avoir donné ſa vie; il n'oſe ſeulement s'informer ſi j'exiſte. Hélas! que pouvoit-il faire de plus?

Cette femme ſi malheureuſe ne vivoit qu'à peine; ſon pere entre dans ſon appartement, une lettre à la main : — Voici qu'on m'annonce la mort de votre époux : vous êtes enfin affran-

chie d'un joug que vous supportiez avec tant de répugnance. Madame d'Henneberg donne des regrets à cette perte : elle ne se dissimuloit point ses torts à l'égard du Prince, & elle demandoit pardon à sa mémoire : elle s'accusoit quelquefois de l'avoir entraîné au tombeau : mais les larmes que fait couler la mort d'un mari, sont bientôt effacées par les pleurs que revenoit exciter l'éternel souvenir d'un amant ; c'étoit-là le véritable sujet de cette tristesse qui rejettoit toutes les consolations. Valencey partageoit cette sombre mélancolie : il expiroit avec sa fille.

Un jour, Valencey montre plus de sérénité, en abordant la Princesse. — Mon pere... me trompé-je ?.. je crois appercevoir sur votre front quelque rayon de joie !.. — Je ne prétends point le cacher... Aglaé, reprends courage... tu revivras, tu renaîtras pour faire mon bonheur... le tien, le tien sans lequel je ne puis être heureux... — Je vous suis chere... vous connoissez la blessure... ce qui me fait mourir... auriez-vous des nouvelles ?.. vous m'entendez, mon pere ?.. ah ! dai-

gnez, daignez m'apprendre... — Et si je pouvois t'informer... ma fille... — Vous sauriez... où est-il ?... où est-il ?... instruisez-moi... que je sache... m'aimeroit-il toujours ? — N'en doute point : Dorsemon... j'ai découvert sa retraite ; il est venu... il est en ces lieux... il va paroître, &c... le voici. — Dorsemon ! — Lui-même, lui-même, divine Aglaé... vous me voyez saisi... transporté d'un ravissement... je suis à vos genoux... Je vous y répete mes serments de tendresse, de constance, d'amour, &c... remplissez-vous de tout l'excès de ma félicité... c'est... c'est le bonheur suprême ; le Comte... votre pere... il veut bien oublier mes erreurs, les peines que je lui ai causées... mes fautes, mes malheurs !.. il consent... il permet que je vous offre ma main... que votre amant... soit le plus fortuné des hommes... le possesseur de tant de charmes... tous mes chagrins sont dissipés ! je ne vois... je ne sens... Je serai votre époux !

Amants heureux, vous vous figurez l'ivresse, l'enchantement d'Aglaé, celui de Dorsemon, l'épanchement de la tendresse paternelle. Valencey, aussi-tôt

qu'il avoit appris la mort de Monsieur d'Henneberg, s'étoit occupé du projet de retrouver le Comte, & de lui faire épouser la veuve; après bien des perquisitions, il l'avoit découvert par ses émissaires, dans un de ces asyles religieux consacrés à la pénitence. Dorsemon, accablé d'une douleur profonde, toujours persécuté par le souvenir d'une amante trop chérie, & voulant s'imposer l'obligation de ne point manquer à sa parole, étoit venu se jetter dans le sein du seul consolateur véritable que nous ayons, dans le sein de Dieu, & il étoit prêt à se lier, ou plutôt à mourir au pied des autels; le jour approchoit où il alloit consommer ce grand sacrifice; c'en étoit fait : la victime s'immoloit elle-même; des vœux se prononçoient pour jamais, bien différents des protestations d'un amour trop malheureux : une lettre de Valencey apprend à Dorsemon la mort du Prince, & le presse de revenir; celui-ci se releve de son anéantissement, accourt, vole auprès du pere d'Aglaé qui lui annonce, s'il persiste toujours dans les mêmes sentiments, qui lui accorde la Princesse pour épouse. Encore une

fois, l'art, quel que ſoit ſon pinceau, eſt au-deſſous de ces ſituations; l'eſprit ne ſauroit ſe le repréſenter : c'eſt au cœur à s'en pénétrer. Un pere tendre avoit voulu ménager la ſenſibilité de Madame d'Henneberg : il s'étoit chargé de la prévenir ſur l'arrivée de Dorſemon, qui, incapable de réſiſter à ſon impatience, n'avoit pas attendu la réponſe du Comte, & étoit accouru tomber aux genoux de la Princeſſe.

Ces amants ſi infortunés ſont donc devenus les plus heureux époux. La mere de Dorſemon vivoit encore : il l'appelle auprès de lui, & lui prodigue tous les témoignages de l'amour filial. Aglaé n'oublie point Roſalie & le bon Thénot : l'un & l'autre, à ſa voix, viennent être les témoins de ſon bonheur, & en reſſentir des effets. Valencey ſemble recommencer une carriere nouvelle; il recueillit le prit de ſa tendreſſe : il fut le plus chéri des peres; ſes derniers regards jouirent du ſpectacle enchanteur de la félicité de ſes enfants. La Comteſſe aima toujours à ſe rappeller Henriette, les champs délicieux de la Provence, les troupeaux innocents dont elle avoit été la fidelle gardien-

ne ; & Dorſemon, au faîte des grandeurs, recherché de la Cour, & favori du Souverain, ſe repréſentoit ſans ceſſe Charlot avec ſon habit champêtre, & le cœur plein d'une tendreſſe que le Comte conſerva juſqu'au tombeau.

Fin du Tome ſixieme.

TABLE

TABLE

DU TOME SIXIEME.

Fin de la Table.



